

VOYAGE  
EN NUBIE  
ET  
EN ABYSSINIE.

---

TOME TROISIÈME.

---



ROYAL

MUSEUM

LINE



LIBRARY

VOYAGE  
AUX  
SOURCES DU NIL,  
EN NUBIE

ET  
EN ABYSSYNIE,

Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771  
& 1772.

PAR M. JAMES BRUCE.

*Traduit de l'Anglois par J. H. CASTERA.*

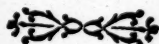
---

---

TOME TROISIÈME.

---

---



LONDRES.

---

M. DCC. XC.

VOYAGE

AUX

ISLES DU NORD

DE L'AMÉRIQUE

DU NORD

DE L'AMÉRIQUE

DE L'AMÉRIQUE



DE L'AMÉRIQUE

DE L'AMÉRIQUE

DE L'AMÉRIQUE

DE L'AMÉRIQUE

DE L'AMÉRIQUE



VOYAGE  
AUX  
SOURCES DU NIL.

---

LIVRE PREMIER.

---

CHAPITRE VII.

*Départ de Lohéia pour Masuah. — Vue d'un  
volcan. — Relâche à Dahalac. — Importuni-  
tés d'un Revenant. — Arrivée à Masuah.*

Tout étoit prêt pour notre départ, nous  
quittâmes Lohéia le 3 Septembre 1769. Mais  
le vent nous manquant, nous fûmes obligés  
de sortir du port en nous halant sur nos ancres.

La rade de Lohéia, qui est la plus grande de la mer Rouge, est maintenant si remplie de hauts fonds & l'entrée tellement engorgée, qu'à moins de suivre un étroit canal, il n'y a pas trois brasses d'eau dans la passe, & même dans beaucoup d'endroits à peine trouve-t-on la moitié de cette profondeur. Au reste, tous les ports situés sur la côte orientale de la mer Rouge sont dans le même cas, tandis que ceux qui sont sur la côte occidentale restent très-profonds, & ne sont embarrassés à leur entrée ni par des bancs ni par des barres. J'en ai déjà expliqué la cause : elle provient des vents de nord-ouest, les seuls vents violens qui régissent dans ce golfe. Ils occasionnent des courans très-forts qui vont vers l'est, & qui y charient le sable & le gravier, quand, des déserts de l'Arabie, il est tombé dans la mer.

La journée entière du 4 fut employée à haler notre vaisseau, pour le sortir de la rade malgré le vent contraire. Le 5, à cinq heures trois quarts, nous profitâmes d'un petit vent pour mettre à la voile. A neuf heures & demie, Lohéia portoit à l'est-nord-est de nous à quatre lieues de distance; & de-là nous découvrîmes plusieurs petites isles stériles & inhabitées.



Booarish nous restoit au sud à deux milles; Zébid à un mille & demi à l'est quart de nord; Amar la plus petite de toutes à un mille au sud, & Ormook à deux milles au sud-est-quart-d'est.

Les Arabes des montagnes, qui avoient tenté de surprendre Lohéïa au printemps, se préparoient à renouveler leur attaque, & ils s'étoient avancés jusqu'à trois journées de chemin de la ville. Ces dispositions engagèrent l'émir à rassembler les troupes qu'il avoit dispersées dans les environs; & tous les chameaux furent employés à charier une double provision d'eau.

Notre raïs qui étoit étranger & n'avoit point de correspondans à Lohéïa, se trouva fort embarrassé pour se procurer de l'eau pour le voyage. Il nous en restoit très-peu, & quoique notre vaisseau n'eût que soixante pieds de long, nous étions quarante personnes à bord. J'avois freté le bâtiment pour moi seul; mais, malgré cela, je permis au raïs de prendre d'autres passagers, pourvu qu'ils fussent connus, car s'il eût été dangereux pour moi de me faire des ennemis dans les endroits où j'allois, en empêchant les gens de profiter de l'occasion de



regagner leur pays, parce que j'avois déjà payé le vaisseau, il auroit été bien plus dangereux d'embarquer des personnes inconnues, dont le but auroit peut-être été de nuire à mes projets.

Nous résolûmes donc de nous rendre dans une isle, située au nord, où l'eau, disoit-on, étoit bonne & abondante.

Dans le cours de cette journée nous rencontrâmes plusieurs petites isles; & le soir à cinq heures nous mouillâmes l'ancre par sept brasses & demie, auprès d'un banc à quatre lieues de distance de Lohéia. Là, nous observâmes le gissement & la distance des isles au milieu desquelles nous étions. Foosht portoit à l'ouest quart-de-nord, à quatre lieues; Baccalan au nord-ouest-quart-d'ouest, à trois lieues; Baïda, rocher très-élevé au-dessus de la mer, dont les bords étoient escarpés & blanchissans, & sur lequel il y avoit une grande quantité de gibier marin, Djund & Mufracken, deux autres grands rochers en dehors de la pointe occidentale de Baccalan, à l'ouest-nord-ouest-quart-d'ouest, à onze milles. Ces rochers ressembloient dans l'éloignement à d'immenses monceaux de ruines d'architecture. Umsegger,

très-petite isle, presque de niveau à la mer, portoit à l'ouest-nord-ouest à quatre milles de distance; Nachel au sud-est-quart-d'est à une lieue. Ajerb au sud-est-quart-d'est & demi-sud, à deux lieues; Surbat au sud-est-quart-d'est, trois quarts sud, à dix milles. Il y a dans cette dernière isle le tombeau d'un marabou ou d'un shéik. Dahu & Dec, deux petites isles très-près l'une de l'autre, portoient au nord-ouest-quart-d'ouest, à environ onze milles; Djua, petite isle de sable blanc, au sud-est-deux-quarts-sud, à quatre lieues & demie; & enfin Sahar à l'ouest-quart-de-nord, à neuf milles.

Le 6, à cinq heures du matin nous fûmes sous voile. L'eau nous manquoit ainsi que nous l'avions prévu. Mais le soir nous jetâmes l'ancre à l'ouest de la ville de Foosht, par deux brasses d'eau; & nous y restâmes tout le lendemain pour remplir nos outres de peau, car on ne connoît point dans ces mers l'usage des barriques.

Foosht est une isle d'une forme irrégulière. Elle a cinq lieues de longueur du sud au nord, & environ neuf lieues de circonférence. Le

poisson y abonde; aussi ne fimes-nous point usage de nos filets. Nos hameçons suffisoient pour fournir à notre provision. Il y a là des poissons peints des couleurs les plus brillantes : mais j'ai observé que plus ils étoient beaux à voir, moins ils se trouvoient bons à manger; & les seuls dont le goût flatte, sont ceux qui ressemblent le plus aux poissons des mers du nord & par leur forme & par leur couleur.

L'isle de Foosht est basse & sablonneuse dans la partie du sud; & dans celle du nord il y a une montagne noire qui forme un cap, lequel sans être fort exhaussé, peut se voir à quatre lieues de distance. Foosht a deux endroits où l'on peut prendre de l'eau, l'un dans l'est de l'isle où nous en puisâmes, & l'autre dans l'ouest. L'eau nous parut d'abord amère; mais elle avoit été troublée par les gens de divers petits bâtimens, qui étoient venus en chercher avant nous. La manière dont nos matelots remplissoient les outres de peau de bouc étoit très-lente; & ils prenoient presque autant de boue que d'eau. En arrivant à bord, elle étoit aussi noire que de l'encre. Cependant, quand elle fut reposée deux ou trois jours, nous la trouvâmes excellente; c'étoit

sans comparaison la meilleure que j'eusse bu depuis que j'avois quitté les bords du Nil.

L'isle est couverte d'une espèce de jonc, qui manque de pluie; & les chèvres qui le paissent constamment, l'empêchent de jamais croître à une grande hauteur. Le terrain de l'extrémité de l'isle, du côté du nord, résonne soudement en-dessous, ainsi qu'à Solfaterra, dans les environs de Naples; & comme on y trouve une grande quantité de pierres poncees, il est vraisemblable que la montagne noire qui forme le cap fut autrefois un volcan.

Nous vîmes plusieurs grandes coquilles de Biffer, dont quelques-unes avoient vingt pouces de long, & qui étoient adhérentes & renversées à plat sur des pierres de dix ou douze milliers pesant. Ces coquilles étoient même entrées dans les pierres comme si on les avoit enfoncées dans de la pâte; & la pierre s'élevoit tout autour de manière à cacher les bords de la coquille; preuve indubitable que cette pierre a été récemment amollie ou liquéfiée. S'il y avoit long-temps que cela fût arrivé, le soleil & le contact de l'air auroient fait impression sur le dehors de ces coquilles. Mais



elles sont parfaitement conservées ; & elles paroissent enchassées dans les pierres comme le brillant d'une bague l'est dans son chaton.

Les habitans de Foosht sont de pauvres pêcheurs, aussi noirs de peau que les habitans d'Héli & de Djézan. Ainsi que ces derniers ils vont tous nus, portant seulement une petite pagne autour des reins. Ils ne se marquent ni ne se peignent le visage. Ils prennent une grande quantité de poisson de l'espèce qu'on nomme seajan, & ils le portent à Lohéia, où ils le troquent pour du bled d'Inde (1); car ils n'ont d'autre pain que celui qu'ils se procurent de cette manière. Ils ont aussi une espèce de poisson plat qui a une longue queue, & dont la peau est comme la peau de chagrin, dont on garnit les fourreaux d'épée & les gaines de couteau. On pêche aussi des perles dans l'isle Foosh; mais elles ne sont ni grosses ni d'une belle eau; aussi ne les vend-on pas cher. On les trouve dans diverses espèces de coquillages, tous bivalves (2).

---

(1) Il y a dans l'original, du blé d'Inde & du *Dora*.  
[Note du Traducteur.]

(2) Voyez l'article des perles dans l'appendix.

Le village contient une trentaine de cabanes, faites avec des fascines de jonc ou de spartum, qu'on entrelace avec des pieux, puis on couvre ces cabanes avec du même jonc.

Les habitans parurent épouvantés de nous voir tous descendre à terre avec des armes. Nous n'avions pas pris la précaution de nous armer à cause d'eux; mais comme nous devions passer la nuit dans l'isle, nous étions bien aises de pouvoir nous défendre, en cas que nous fussions surpris la nuit par quelques canots du continent. Le saint ou marabou de l'isle me voyant passer auprès de lui se laissa tomber la face contre terre, & y resta pendant un quart-d'heure, ne voulant point se relever jusqu'à ce que les fusils, que j'appris être la cause de sa frayeur, fussent renvoyés à bord.

Le 7 à midi, je pris la hauteur du soleil, & je trouvai la latitude de Foosht, par les  $15^{\circ} 59' 43''$  nord.

L'on trouve dans cette isle plusieurs coquillages d'une grande beauté, entr'autres des concha Veneris, de diverses couleurs & de diverses grandeurs, & des oursins ou œufs de mer. J'en



ramassai un, surtout du genre des Pentaphiloides & d'une forme très-particulière. Il y a aussi le long de la côte beaucoup d'éponges communes.

Le gissement & la distance des principales isles des environs, sont relativement à Foosht.

Baccalan & les deux rochers }  
Djund & Mufracken est-nord-est. } 4 milles.

Baidā . . . . . E.  $\frac{1}{4}$  N. E. . . . 4 milles.

Sahār . . . . . S. E. . . . . 3 milles.

Ardāina . . . . . O. N. O . . . . 8 milles.

Aideen . . . . . N.  $\frac{2}{4}$  E . . . . . 9 milles.

Baccalan est une isle basse, longue & aussi large que Foosht. Elle est habitée par des pêcheurs. Privés d'eau en été, ils vont en chercher à Foosht; & en hiver ils ramassent de l'eau de pluie dans des citernes. Ces citernes furent construites il y a fort long-temps, lorsque Baccalan étoit regardée comme une isle importante à cause de la pêche des perles: mais, malgré leur ancienneté, elles sont très-bien conservées. Ni le mortier avec lequel on a fait les murailles, ni le stuc qui garnit le dedans ne sont altérés en rien. La pluie tombe

là en torrens, mais par intervalles seulement, depuis la fin d'Octobre jusqu'au commencement de Mars.

Toutes les isles situées du côté est du canal, appartiennent au shérif Djezan-Booarish; mais il n'y a que Foosht & Baccalan qui soient habitées. Foosht est l'isle la plus commode pour les vaisseaux qui veulent prendre de l'eau; mais quand ils vont du Jibbel-Téir dans le fond du canal. Elle gît relativement au Jibbel-Téir, nord-est  $\frac{1}{4}$  &  $\frac{3}{4}$  de quart est, & elle en est à la distance de dix-neuf lieues. On doit se ressouvenir cependant, que des deux endroits où l'on peut puiser de l'eau dans Foosht, celui de l'ouest est préférable, parce qu'en y abordant, les navigateurs n'ont pas besoin de s'engager parmi toutes les isles qui sont à l'est, & où ils trouveroient des profondeurs trop inégales à plus de deux lieues de terre. Malgré cela, s'ils tomboient à l'est de cette isle, ils pourroient encore trouver un bon ancrage, depuis neuf jusqu'à dix-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable, entre le village & le rocher blanc de Baida.

Après avoir pourvu à notre grand besoin

d'eau, nous nous rembarquâmes tous dans la soirée du 7. Nous trouvâmes alors qu'il nous manquoit une autre chose indispensable, le moyen de faire du feu; & nos gens commencèrent à se rappeler combien nos estomachs s'étoient mal trouvés de la bouillie crüe à Babel-Mandeb. Le bois à brûler est une chose très-rare sur les côtes de la mer Rouge. On ne peut s'en procurer qu'une petite quantité à la fois, aussi le consomme-t-on avec beaucoup de ménagement. Nous savions que nous en trouverions un peu dans l'isle de Zimmer, située au nord. Mais depuis que j'avois débarqué à Foosht, il se passoit sur le vaisseau une chose assez singulière, dont je ne fus instruit qu'à mon retour à bord.

Un Abyssinien qui étoit mort dans le navire, & qu'on avoit enterré au moment de notre départ de la baie de Lohéia, fut vu pendant deux nuits de suite sur le beaupré, & répandit la terreur dans l'esprit des matelots. Le rais même en fut très-effrayé; & quoiqu'il ne pût pas dire précisément qu'il avoit vu le revenant, il vint me raconter cela le soir, lorsque je fus couché, & il me fit part des fâcheuses conséquences qui en pouvoient résulter

ter s'il survenoit un coup de vent , & que l'esprit voulût se tenir dans les manœuvres. Il me pria en même-temps de m'avancer vers lui & de lui parler. " Mon bon rais, lui dis-je, „ je suis excessivement fatigué , & le soleil qui „ a été très-chaud aujourd'hui , m'a occasionné „ un violent mal de tête. Vous savez que „ l'Abyssinien a payé son passage : or, s'il ne „ surcharge pas le bâtiment , (& le pauvre diable est vraisemblablement plus léger que „ lorsqu'il s'embarqua avec nous) je ne pense „ pas qu'il soit juste que ni vous ni moi „ devions empêcher l'esprit de continuer son „ voyage jusqu'en Abyssinie, puisque nous ne „ pouvons pas juger des affaires importantes „ qu'il peut y avoir „.

Le rais se félicita beaucoup de ce qu'il ne savoit rien de ces affaires. " Eh-bien ! repris-je , si vous n'avez pas trouvé que l'Abyssinien augmentât trop le poids de votre vaisseau , ne le tourmentez point ; parce qu'assurément s'il vouloit se placer dans quelque autre partie du bâtiment, ou s'il insistoit pour s'asseoir au milieu de vous , dans les dispositions où vous êtes tous , il seroit bien plus incommode pour vous , que de



„ Je tenir dans le poste qu'il occupe à présent ;  
 „ Le rais recommença à se féliciter ; & il  
 „ répéta un verset du Koran. *Bismillâ shaitan*  
 „ Rejém , „ c'est-à-dire , que le nom de Dieu  
 „ écarter de moi le démon. *Ainsi mon cher*  
 „ rais , lui dis-je , si l'esprit ne nous fait point  
 „ de mal , il faut le laisser sur le beatipré ,  
 „ jusqu'à ce qu'il soit las d'y être ; ou jusqu'à  
 „ ce qu'il arrive à Masrah ; car je vous jure  
 „ qu'à moins qu'il ne veuille nous tourmen-  
 „ ter , je ne me crois pas obligé de quitter  
 „ mon lit pour aller le tourmenter moi-même.  
 „ Voyez seulement s'il ne nous importune rien. „

Le rais parut alors blessé de ce que je lui  
 disois. Il assura qu'il ne se soucioit pas plus  
 de sa vie qu'aucune autre personne qui fût à  
 bord ; que si ce n'étoit pas pour éviter un coup  
 de vent , il grimperoit tout de suite sur le  
 beatipré. Mais qu'il avoit toujours entendu  
 dire que les gens savaient pourvoir à parler aux  
 esprits. *„ Voulez-vous me faire le plaisir ,*  
 „ lui dis-je , rais , d'aller lui dire que je vais  
 „ prendre du café , & que je serois bien aise  
 „ qu'il vint dans la chambre , pour me com-  
 „ muniquer ce qu'il a à dire , s'il est chré-

„ rien, ou bien pour le communiquer à Ma-  
„ homet Gibberti, s'il est mahométan. „

Le rais sortit. Mais mon domestique m'apprit qu'il n'avoit pas été parler à l'esprit, ni pu engager personne à lui aller parler pour lui. Cependant il revint prendre du café avec moi. J'étois véritablement malade, & je craignois d'avoir attrapé un coup de soleil. „ Allez, „ dis-je au rais, trouver Mahomet Gibberti, „ qui est couché vis-à-vis de nous, & dites- „ lui que je suis chrétien, & que je n'ai au- „ cune juridiction sur les esprits qui sont „ dans ces mers. „

Un Maure nommé Yaline, que j'ai bien connu depuis, vint & me dit que Mahomet Gibberti étoit malade du mal de mer, depuis son entrée à bord, & qu'il me prioit de ne me point moquer de l'esprit, ni en parler si familièrement, parce qu'il étoit possible que ce fût le diable, qui paroïssoit souvent dans ces parages. Le Maure me pria aussi d'envoyer du café à Gibberti, & d'ordonner à mon domestique de lui faire cuire du riz avec de l'eau fraîche de Foosht; car jusqu'alors on avoit fait bouillir le poisson & le riz dans de l'eau



de mer, que je préférois pour cela à l'eau fraîche. Les fâcheuses nouvelles que je recevois de mon ami Mahomet, bannirent toute ma gaieté. Je donnai à mon domestique les ordres nécessaires pour qu'il eût soin de le servir; & en même temps, je recommandai à Yafine de prendre le koran, d'aller sur le devant du vaisseau, de lire toute la nuit, ou bien jusqu'à notre arrivée à Zimmer, & de venir me raconter le lendemain matin tout ce qu'il auroit vu.

Le 8 à la pointe du jour nous mîmes à la voile de Foosht. Mais le vent devenant contraire, nous n'atteignîmes notre destination qu'un peu avant midi, & nous ancrâmes à un demi-mille de l'isle en pleine mer; car il n'y a de port ni à Baccalan, ni à Foosht, ni à Zimmer. Je pris mon quadrant & je me rendis à terre dans le canot qui alloit chercher du bois. Zimmer est une isle inhabitée, & beaucoup plus petite que Foosht. Il n'y a point d'eau, quoiqu'à en juger par les citernes qu'on y voit, & qui ont soixante pieds en quarré, & creusées dans un roc solide, on puisse croire que ce fut autrefois une place importante. Dans certains temps la pluie y

tombe en abondance. L'isle étoit couverte de jeunes arbres de rack, que j'ai déjà dit avoir la propriété de croître dans l'eau salée. Tous les vieux arbres de cette espèce avoient été coupés : mais il restoit beaucoup de faïets ou d'acacias, & c'étoient ceux que nous cherchions de préférence.

Quoiqu'on dise que Zimmer est sans eau, il y a des antelopes ainsi qu'un grand nombre d'hyènes; ce qui prouve qu'il y a des sources dans quelque creux caché, ou dans les fentes des rocs, sources que les pêcheurs Arabes ne connoissent point, & sans lesquelles les hyènes & les antelopes ne pourroient vivre. Il y a apparence que les antelopes ont été portées là de la côte d'Arabie, pour le plaisir du shérif & de ses favoris, à moins qu'elles n'y soient venues à la nage. Mais les hyènes ne peuvent y avoir été mises que par un ennemi jaloux, qui a voulu troubler l'amusement des autres. Quoiqu'il en puisse être, je ne vis moi-même aucun de ces animaux; mais je distinguai la fiente des uns & des autres, sur le sable & auprès des citernes : ainsi ce fait n'est pas exclusivement garanti par le témoignage du rais.

Nous trouvâmes à Zimmer beaucoup de ces grands coquillages qu'on appelle biffer & surrumbac, mais c'étoient les deux seules espèces que nous vîmes.

D'après une observation du soleil que je fis à midi, je déterminai la latitude de Zimmer par le  $16^{\circ} 7'$  nord; & de-là nous remarquâmes les gissemens & les distances suivantes.

Sahaanah. dist. 9. milles S.  $\frac{1}{4}$  d'O.

Foosht. . . . . 8. . . . N. O.  $\frac{1}{4}$  de N.  $\frac{1}{4}$  d'O.

Aideen. . . . . 7. . . . E.

Ardaina. . . . . 2. . . . E.  $\frac{1}{4}$  de S.

Rahha. . . . . 6. . . . N. O.  $\frac{1}{4}$  N.

Dookaarab. . 31. . . . O. N. O.  $\frac{1}{4}$  d'O.

Nous partîmes la nuit de Zimmer. A mesure que nous nous avançâmes dans le canal, nous rencontrâmes moins d'isles, & nous n'eûmes jamais moins de vingt-cinq brasses d'eau. Le vent souffla continuellement du nord & de l'ouest, & pendant la plus grande chaleur du jour, il fut nord-nord-ouest. Nous nous aperçûmes alors d'un courant très-fort, qui portoit du nord.

Le 9, à six heures du matin, nous vîmes l'isle de Rapha, portant nord-est-quart-d'est,

à la distance de deux lieues & dans la même direction, nous découvrîmes le sommet de très-hautes montagnes de l'Arabie heureuse, que nous imaginâmes être celles des environs de Djézan. Quoique nous en fussions à vingt-six lieues de distance au moins, je distinguai facilement leur sommet, quelques minutes avant le lever du soleil.

A midi je pris hauteur, & je trouvai que nous étions par les  $16^{\circ}$ ,  $10'$   $3''$  de la latitude nord. Aussi avions-nous fait fort peu de chemin ce jour-là, le vent ayant été presque toujours calme. Rapha portoit alors à l'est  $\frac{1}{2}$  nord, à la distance de trois milles, & Coohaarab au nord-nord-ouest & à cinq milles. Nous continuâmes à faire voile toute la soirée, mais nous avançons fort peu & la nuit encore moins.

Le 10 à sept heures du matin, je découvris le premier le Jibbel-Téir. Jusqu'à ce moment le temps avoit été couvert de brouillards. J'ordonnai au pilote de gouverner directement sur le Jibbel. Toute la matinée notre vaisseau fut entouré d'une quantité prodigieuse de requins. Ils étoient de l'espèce de ceux qui ont la tête en forme de marteau, & deux des plus gros



sembloient se disputer l'un l'autre à qui s'approcheroit le plus de notre vaisseau. Le rais avoit préparé un harpon avec une longue ligne, pour les gros poissons que nous rencontrions dans le milieu du canal. Je la pris & j'allai me placer pour lancer un requin sur le beaupré, après avoir toutefois demandé permission au rais d'examiner si tout étoit-là bien en ordre, & si le revenant n'avoit pas dérangé quelque chose en s'y asseyant toutes les nuits. Il secoua la tête en riant & me dit : " Les  
„ requins cherchent quelque chose qui ait  
„ plus de consistance que les revenans. „  
„ Je suis bien trompé, lui répondis-je, rais,  
„ si notre revenant ne cherche pas aussi quel-  
„ que chose de consistance : vous le verrez. „

Je lançai l'un des gros requins, & je le frappai à un pied de la tête, avec tant de force que tout le fer du harpon fut enfoncé dans le corps du monstre. Il trembla comme s'il avoit eu froid, & fit sortir par ses secousses le manche du harpon de sa douille, l'instrument étant disposé pour que cela arrivât ainsi. Le manche vint en travers, & tint bon à la ligne ; de sorte qu'il flottoit quand le requin vouloit plonger, & il l'embarrassoit quand il vou-

loit nager. Jamais un pêcheur de saumon n'eut une pêche aussi agréable. J'avois trente brasses de ligne dehors & je pouvois en lâcher encore autant. Le requin ne plongeoit pas, mais il nageoit autour du vaisseau, ayant toujours le dos au-dessus de l'eau. Le rais, qui dirigeoit cette pêche, recommanda de ne pas tirer le poisson à bord, mais au contraire de lui filer autant de ligne qu'il en voudroit; & en effet nous vîmes que c'étoit le poids de la ligne qui l'incommodoit le plus, & qui l'obligeoit à revenir auprès du vaisseau sans chercher à aller plus loin. A la fin il se rapprocha encore, nous lui retirâmes quelques brasses de ligne, & peu-à-peu nous l'amenâmes le long du bord, & nous le faisîmes par la gorge avec un bon crampon de canot. Un homme se suspendit à une corde pour aller lui couper la queue; mais il étoit déjà sinon mort au moins hors d'état de faire aucun mal. Il avoit onze pieds sept pouces de long, depuis le bout de la hure jusqu'à l'extrémité de la queue, & quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros de son corps. On lui trouva dans le ventre un dauphin encore tout entier, & environ une demi-aune d'étoffe bleue. Notre rais dit que c'étoit le requin le plus monf-



trieux qu'il eût jamais vu, tant dans la mer Rouge que dans l'Océan indien.

Vingt minutes avant midi nous étions à quatre lieues du Jibbel-Téir, autant que je pus en juger par un parallèle. Après avoir pris hauteur & fait les déductions nécessaires, je déterminai la latitude de la pointe du nord de cette isle par les  $15^{\circ} 38'$  nord. Et la longitude à l'ouest de Loméa de trente-deux lieues, à l'est de Masuah de cinquante-trois, & à l'est du méridien de Jidda de quarante-six.

Le Jibbel-Téir, c'est-à-dire, la montagne de l'Oiseau, est appelé par d'autres personnes le Jibbel-Douhan; la montagne de la Fumée. J'imagine que ce nom fut dans l'origine celui de notre *Gibraltar*, (1) plutôt que de croire que Gibraltar vient du nom de Tarik, le premier Arabe qui aborda en Espagne; & une des raisons que j'ai de penser ainsi, c'est qu'une montagne si connue, & située si près des Maures qui peuplent les côtes de Barbarie, doit avoir été désignée par quelque nom, avant que Tarik fît une invasion en Espagne.

---

(1) Jibbel-Téir, dont on a fait par corruption Gibraltar.

Ce qui est cause que le Jibbel-Téir porte aussi le nom de Jibbel-Douhan, la montagne de la Fumée, c'est que placée comme elle l'est au milieu de la mer, il y a un volcan qui a vomé beaucoup de feu, & qui bien qu'il paroisse presque éteint, jette encore de la fumée. C'est probablement à ce volcan que la plupart des isles voisines ont dû leur création. S'il étoit encore enflammé, il seroit d'un grand secours pendant la nuit aux vaisseaux qui navigent dans ces parages. Cependant les plus anciennes histoires qui parlent de la mer Rouge, ne font point mention d'aucun embrasement du Jibbel-Téir. Ptolémée appelle cette isle *Ornéon*, ce qui signifie également montagne de l'Oiseau. On lui donne aussi de nos jours le nom de Shéban, à cause de la blancheur qui paroît à son sommet, & qui ressemble à du soufre. On diroit même qu'il en est tombé une partie dans le fond du volcan, & que le cratère s'est élargi du côté où cette chute a eu lieu. L'isle a quatre lieues de longueur du nord au sud. Il y a un pic en forme pyramidale dans le milieu, lequel a au moins un quart de mille de haut. Il s'incline également & graduellement de chaque côté vers la mer. Le sommet a quatre ouvertures par

lesquelles il vomit de la fumée, & même quelquefois, dit-on, de la flamme lorsque le vent règne. A notre passage, nous n'en vîmes pas la moindre étincelle. L'isle reste absolument déserte, & couverte de soufre & de pierres ponce.

Dans quelques Journaux que j'ai vu, on a représenté les environs du Jibbel-Téir comme remplis de courans, de tournoiemens d'eau, & de profondeurs que la sonde ne peut mesurer. Je prendrai cependant la liberté d'observer, que ceux qui aiment tant à distribuer à leur gré la mesure des sondages le long du canal de la mer Rouge, ont eu le malheur de se tromper en plaçant auprès du Jibbel-Téir des fonds qu'on ne peut sonder; ce sont les convulsions occasionnées par le volcan, qui ont vraisemblablement produit un effet tout différent. Le seul courant que nous vîmes portoit au nord avec beaucoup de force, & nous jetâmes la sonde jusqu'à trois lieues de ce courant, par trente-trois brasses d'eau sur un fond de sable. Entre le Jibbel-Téir & l'isle de Rafab, on n'a que de vingt à trente-cinq brasses d'eau avec un fond de sable & de rocher; au nord-est on peut jeter l'ancre depuis une lieue de dis-

tance jusques à la longueur d'un câble du rivage; & au sud-ouest-quart-d'ouest, l'ancrage s'étend jusques à cinq lieues par vingt-cinq brasses d'eau. Je crois aussi qu'en ligne directe de Lohéia à Dahalac, le volcan a produit des effets à-peu-près pareils. Voilà du moins ce que j'appris à Masuah des pilotes qui fréquentent ces parages pour y aller chercher du soufre; voilà aussi ce que me confirma mon rais, qui étoit venu deux fois se charger de ce minéral pour le porter à Dascatte. Il n'y a point d'autre nation qui aille là. Les Abyfiniens & les Arabes croient que c'est par là que le diable entra dans ce monde lorsqu'il vient s'y promener.

A six lieues, à l'est-quart-de-sud du Jibbel-Téir, il y a un écueil très-dangereux, au milieu duquel sont plusieurs gouffres. Un vaisseau François y toucha en 1751, & eut beaucoup de peine à se sauver. C'est du Jibbel-Téir que tous nos vaisseaux prennent leur point de départ, lorsqu'ils veulent se rendre à Jidda, en venant de Moka, & rangeant les isles qui sont au sud.

Le 11 nous quittâmes le Jibbel-Téir. Nous



n'avions qu'un peu de vent d'ouest, mais vers midi, il fraîchit comme à l'ordinaire, & tourna au nord-nord-est. Nous étions alors dans le milieu du canal & nous gouvernions droit sur Dahab. A quatre heures & demie un moufle, qui étoit monté au haut du mât, aperçut quatre îles au nord-ouest-quart-d'ouest, & un quart de quart. Profitant de la forte brise, nous courions à toutes voiles, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil je vis une vague frangée de blanc, qui étoit très-reconnoissable pour être occasionnée par des brisans. Je craignais aussitôt au rais de diminuer les voiles, & je lui dis ce que je venois de découvrir. Il me répondit que je me trompais, qu'il n'y avoit là rien de pareil, & que je n'avois vu que quelque agitation trompeuse des vagues. Cependant, à sept heures du soir nous nous échouâmes sur un banc de corail. Les Arabes sont extrêmement poltrons toutes les fois qu'ils sont surpris par quelques dangers, & ils les regardent comme un avertissement que la Providence leur envoie & qu'il est impossible d'éviter. Peu de personnes à la vérité, quand elles manquent d'éducation, conservent assez de calme & de sang-froid pour trouver à l'instant même du péril les moyens les plus sûrs

de l'événement. Nos matelots Arabes voulurent tout de suite prendre le canot, & se rendre aux isles que le mouffe avoit vues dans l'après-midi; les Abyssiniens crurent qu'il valoit mieux détacher les planches l'en dedans du navire & en faire un radeau.

Il s'éleva une violente altercation entre les deux partis; puis un combat qui duroit encore lorsque la nuit vint nous surprendre sur l'écueil. Cependant le rais & Yafine calmèrent un peu la dispute, & je priai qu'on voulût bien m'écouter. « Vous savez tous, dis-je, que vous devez favoir que le canot m'appartient, & que je l'ai acheté de mon argent pour mon usage & celui de mes domestiques. Vous savez aussi que moi & mes gens sommes bien armés & que vous êtes tous nus. Ainsi, ne vous imaginez pas que nous souffrions que vous preniez le canot, & que vous conserviez votre vie aux dépens de la nôtre. Vous ne devez avoir d'autre espoir que dans le vaisseau, c'est lui qui doit vous sauver ou vous faire périr. Croyez-moi donc, que tout le monde mette la main à l'ouvrage. Retirez le vaisseau de dessus l'écueil pendant que le vent & la mer sont

calmes. S'il avoit été bien endommagé, il seroit déjà coulé à fond. Ces dernières paroles semblèrent leur rendre un peu de courage. Ils me dirent tous qu'ils espéroient que je ne les abandonnerois point. Je leur répondis que s'ils vouloient être des hommes, je ne me séparerois pas d'eux, tant qu'il resteroit deux planches du vaisseau jointes ensemble. Le canot fut mis immédiatement à la mer, & deux de mes domestiques, le rais & deux matelots y entrèrent. Ils furent bientôt rendus au banc, où les deux matelots débarquèrent. Ils commencèrent d'abord à avoir de la peine à appuyer les pieds sur les rugosités du corail blanc, mais bientôt après ils marchèrent plus hardiment. Ils essayèrent de pousser le vaisseau en arrière; mais ils ne purent pas le faire remuer. Des perches & des barres de cabestan furent employées en vain; elles n'étoient pas assez longues. En un mot nous n'eûmes d'autre espoir de dégager le bâtiment que le lendemain matin quand la brise se lèveroit; mais il y avoit en même-temps à craindre qu'alors il ne fût mis en pièces.

Mahomet

Mahomet Gibberti & Yafine lisoient le koran à haute voix, depuis le premier moment où le vaisseau étoit échoué. Je leur dis en passant : “ Messieurs, Hé seroit-il pas plus sage que vous quittassiez vos livres, jusqu’à ce que vous fussiez à terre, & que vous donnassiez la main à ceux qui travaillent ? ” Mahomet me répondit qu’il étoit si foible & si malade qu’il n’avoit pas la force de se tenir debout. “ Mais Yafine ne méprisa point ma réprimande. ” Il se dépouilla tout nud, passa à la proue du navire, & se jeta à la mer. Il observa d’abord très-judicieusement de quel côté il falloit se placer pour pousser le bâtiment. Il vit que le banc étoit fort large, & que nous étions engagés sur la pointe, qu’il s’arrondissoit d’abord, qu’ensuite il s’étendoit obliquement, & que la mer paroissoit très-profonde sur les bords, de sorte que les gens qui étoient du côté droit ne pouvoient pas s’approcher assez du vaisseau, & qu’il n’y avoit que ceux qui se tenoient sur la pointe qui eussent la facilité de le pousser. Yafine & le rais demandèrent alors des leviers qu’on leur donna. Deux hommes de plus descendirent sur le banc. Je priai alors le rais de prendre une corde, & de passer à la poupe du vaisseau.



avec le canot, afin de le haler à mesure qu'on le poufferoit par devant.

Aussitôt qu'on commença à haler le navire du côté de la poupe, il remua & tout le monde jeta un cri. Un moment après il se leva un petit vent d'est, & le rais cria de hisser la voile de devant & de la retourner. On exécuta cet ordre, & la brise remplissant aussitôt la voile, & tout le monde à-la-fois poussant le vaisseau, il se trouva immédiatement dégagé de dessus le rocher. J'avoue que je ne partageai pas aussi promptement que les autres la joie qui s'empara d'eux. J'avois peur que quelque planche n'eût été brisée : mais je ne tardai pas à voir l'avantage d'un vaisseau dont les doublages étoient cousus plutôt que cloués, parce que non-seulement il n'eut rien de fracassé, mais il ne fit que très-peu d'eau. Tout le monde étoit excessivement fatigué, & on ne pouvoit assez louer le courage & l'activité d'Yasine. Depuis ce jour je conçus pour lui une estime qui ne fit que croître jusques à mon départ d'Abyssinie.

La latitude que nous avions eue à midi étoit de  $15^{\circ} 32' 12''$ . Je rectifiai mon qua-

drant ou quart de cercle. Voyant la clarté de la lyre non loin du méridien, je voulus être certain du gissement du dangereux écueil où nous nous étions échoués. D'après deux observations de la lyre & de l'aigle (1), & d'après la comparaison de l'une & de l'autre, je déterminai la latitude du banc par les 15°. 28' 15" nord.

Il y eut une chose pendant le temps de notre embarras, qui sembloit faite pour nous surprendre beaucoup tous tant que nous étions. On crut voir le Revenant sur le beaupré poussant le vaisseau sur l'écueil. Or comme c'étoit manquer à ce qu'il me devoit personnellement comme passager, je crus qu'il étoit temps de faire quelqu'attention à lui, d'autant que le rais s'en étoit rapporté là-dessus entièrement à moi. Je demandai d'abord quelles étoient les personnes qui avoient vu l'esprit. Deux Maures d'Hamazen avoient été les premiers qui l'avoient apperçu; puis une grande partie de l'équipage avoit été induite à croire à la réalité de cette vision. Je fis venir les deux Maures sur le gaillard de devant pour les

---

(1) *Lucida lyræ, & lucida aquilæ.*

interroger devant le raïs & Mahomet Gibberti, & ils me déclarèrent que pendant la nuit ils avoient observé le Revenant aller & venir plusieurs fois. Tantôt il pouffoit le beaupré ; tantôt il tiroit la corde comme s'il avoit eu un ancre à terre ; ensuite il tenoit dans ses mains un long levier, qui paroissoit aussi pesant & aussi roide que s'il eût été de fer. Quand le vaisseau avoit commencé à remuer, l'esprit avoit pris la forme d'une légère flamme bleue, avoit couru le long du navire à bas-bord, & nous voyant dégagés il avoit disparu : " Maintenant, dis-je, il est clair que  
„ puisqu'il a changé de forme, il nous a  
„ abandonnés pour jamais. Mais voyons s'il  
„ nous a fait quelque mal ou non. Quelqu'un  
„ de vous a-t-il son bagage sur le devant du  
„ navire ? „ les étrangers répondirent : " Oui,  
„ tous nos bagages sont là. „ — " Eh bien !  
„ repris-je, allez tous en avant pour voir si  
„ chacun a bien ce qui lui appartient. „ Ils  
passèrent en effet sur le devant sans perte de  
temps, & bientôt il s'éleva une vive dispute  
& beaucoup de confusion. Chacun se plaignoit  
qu'on lui avoit dérobé quelque chose. On  
trouvoit à dire de l'antimoine, des clous, du  
fil d'archal, de l'encens & des grains de col-

lier; en un mot tout ce que les pauvres gens possédoient de plus précieux leur avoit été enlevé.

Tous les passagers se désespéroient & commencèrent bientôt à accuser les matelots.

« C'est à vous que j'en appelle, dis - je ,  
 „ Yafine & Mahomet Gibberti. Dites - moi si  
 „ ces deux Maures qui ont vu si souvent  
 „ l'esprit, & qui sont dans une grande inti-  
 „ mité avec lui, ne doivent pas savoir où sont  
 „ les choses qu'il a cachées ? Dans mon pays,  
 „ où les revenans sont très-communs, ils se  
 „ font toujours aider dans les vols qu'ils com-  
 „ mettent par ceux qui les voient ou qui  
 „ leur parlent. Ainsi, j'imagine que les reve-  
 „ nans mahométans agissent de même. „ —  
 „ De même absolument, s'écrièrent Yafine &  
 „ Mahomet Gibberti, autant que nous pou-  
 „ vons le savoir. Allez donc, Yafine, conti-  
 „ nuai-je, allez avec le raïs visiter l'endroit  
 „ où les Maures couchent, tandis que moi je  
 „ les retiens ici. Prenez aussi deux matelots  
 „ avec vous, afin qu'ils vous indiquent les  
 „ recoins les plus secrets du bâtiment. „



Cependant, avant que cette recherche commençât, un des Maures dit à Yafine où on avoit déposé les choses dérobées, & en conséquence tout fut restitué. Je ne prétends pas qu'on croie que je veux ici me donner un grand relief, & faire entendre que j'ai eu beaucoup de sagacité en supposant dès le commencement que l'apparition du revenant n'étoit qu'une friponnerie concertée, de quoi je n'avois pourtant jamais douté. Mais tandis que Yafine & tout l'équipage étoient occupés à pousser le vaisseau hors de l'écueil, & que je faisois une observation astronomique sur le gaillard de derrière, un domestique de Mahomet Gibberti, lequel se tenoit à côté de son maître, vit un des Maures du côté où étoit déposé tout le bagage des passagers, & un moment après revenir avec une boîte & quelques autres effets. Il dit cela en confidence à son maître, qui m'en avertit; & le revenant voyant que ses associés étoient découverts, ne reparut plus dans le vaisseau.

Le 12, dès le matin, nous trouvâmes que l'écueil sur lequel nous avions porté étoit un banc de sable surmonté d'une espèce de crête de rocher de corail, prenant depuis Selma &

allant un peu plus loin du côté du nord, où il se terminoit dans une eau très-profonde. Au soleil levant, les isles dont nous étions environnés portoient comme il suit.

Wowcan	à 5 milles de distance.	S. S. E. $\frac{1}{4}$ E.
Selma	. . . 3 . . . . .	S.
Mégaida	. 4 . . . . .	S. O. $\frac{1}{2}$ S.
Zober	. . . 4 . . . . .	O. $\frac{1}{4}$ de S. & $\frac{1}{4}$ .
Racka	. . . 5 . . . . .	N. N. O.
Fursh	. . . 4 . . . . .	N. O. $\frac{1}{4}$ de N. & $\frac{1}{4}$ .

Ces isles forment un demi-cercle autour du banc. La mer étoit si calme que l'écueil ne paroissoit avoir aucun brisant : mais je suis sûr que si le vent avoit soufflé, il y en auroit eu, parce que j'en avois certainement vu la veille avant que nous fussions échoués. Entre Mégaida & Zober on apperçoit un petit roc pointu, qui s'élève au-dessus de la surface de la mer.

Nous mîmes à la voile à six heures du matin ; mais bientôt après le vent diminua & il nous laissa tout-à-fait en calme. Vers les onze heures la brise se leva comme à l'ordinaire, & souffla presque directement au nord.

A midi je pris hauteur, & je trouvai notre latitude de  $15^{\circ} 29' 33''$  nord.

Voici comment portoient les isles que nous voyons alors.

Selma à . .	5 milles de distance.	S. E. $\frac{1}{2}$ S.
Magaida . .	4 . . . . .	S. S. E.
Zober . .	2 . . . . .	S.
Dubia . .	5 . . . . .	O. $\frac{1}{4}$ de S. & $\frac{1}{4}$ N.
Racka . .	1 . . . . .	N. O.
Beyoume . .	5 . . . . .	N. O. $\frac{1}{4}$ N.
Cigala . .	6 . . . . .	N.
Fursh . .	3 . . . . .	N. E. $\frac{1}{4}$ de N. & $\frac{1}{4}$ S.

Et l'écueil sur lequel nous étions échoués portoit à l'est, quart- & demi-sud, à un peu moins de cinq milles de distance.

A quatre heures & demie nous découvrîmes une terre, que le pilote nous dit être l'extrémité sud de Dahalac. Elle portoit à l'ouest-quart-de-sud à environ neuf lieues de nous. Comme nous gouvernions alors à l'ouest quart-de-nord, je trouvai que nous allions vers la pointe de l'isle que nous voyions, & où je n'avois pas envie d'aborder. Je voulois au contraire toucher à Dahalac-El-Hiber, le principal

port; d'autant que vers la pointe sud de l'isle, où les vaisseaux des Indes avoient autrefois coutume de s'arrêter, la mer est très-profonde, & il y a beaucoup de distance de-là à la grande terre. Mais le fret de quatre sacs de Dora, lequel ne se montoit pas à dix shellings, suffisoit pour engager mon rais à me manquer de parole, & à perdre tout le prix des services qu'il m'avoit rendus; tant il est vrai que jamais aucun de ces gens-là n'est droit, dès qu'on lui offre la moindre bagatelle pour le détourner de son devoir!

A six heures du soir nous jetâmes l'ancre près de la petite isle de Racka-Garbia, ou Racka de l'ouest. Nous n'avions là que quatre brasses d'eau sur un fond de roc. D'après la hauteur d'une étoile (1) que j'observai, notre latitude étoit de  $15^{\circ} 31' 30''$ . Les isles au milieu desquelles nous étions portoient de la manière suivante,

Dallacken à 3 milles de distance. N. E.  $\frac{3}{4}$  E.

Dalgroust. . . 5. . . . . S. E.  $\frac{1}{4}$  E.  $\frac{1}{2}$  S.

Dellesheb. . . 6. . . . . E. N.  $\frac{3}{4}$  E.

Dubia. . . . . 11. . . . . E.  $\frac{1}{4}$  S.  $\frac{1}{2}$  S.

Racka-Garbia. . . 2. . . . . S. O.  $\frac{1}{4}$  O.  $\frac{1}{4}$  S.

---

(1) *Lucida aquila*.



Le 13 , un peu avant le lever du soleil ; nous reprîmes notre route en gouvernant à l'ouest avec une légère inclinaison au sud. Le vent étoit très-foible. A huit heures nous passâmes Dalgroust , que nous laissâmes au nord-quart-d'est à une lieue de distance ; puis nous passâmes l'isle de Germ - Malco , que nous n'avions pas encore vue , & qui nous restoit à l'ouest quart-de-nord. A midi je trouvai notre latitude par les  $15^{\circ} 33' 13''$  nord. Nous avions alors les rapports qui suivent.

Dallacken à . .	6 milles de dist.	E. $\frac{1}{4}$ S.
Racka. . . . .	6. . . . .	S. E. $\frac{1}{4}$ S.
Germ-Malco. . .	6. . . . .	S. S. O.
Dalgroust . . .	4. . . . .	E. N. E.
Dennifarek. . .	7. . . . .	N. N. O.
Seide-El-Arabi. .	4. . . . .	O. $\frac{1}{4}$ S.
Dahal-Couff. . .	9. . . . .	N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le cap qui forme la pointe sud de l'isle de Dahalac , est appelé Ras-Shouke , ce qui signifie en arabe le cap des Epines , parce qu'il y a en cet endroit une grande quantité d'acacias , arbres épineux d'où découle la gomme Arabe. Nous poursuivîmes notre route le long de la côte de l'est de Dahalac' , & à quatre

heures de l'après-midi nous vîmes le village d'Irwée, qu'on dit répondre précisément au centre de Dahalac. Irwée portoit au sud-ouest & à quatre milles de nous. Nous vîmes aussi deux petites isles : la première à trois milles & au nord-quart-d'ouest, & la seconde au nord-est-quart-est, & un peu plus éloignée. Après avoir heurté violemment contre les rochers de corail qui embarrassent l'entrée de Dobelew, nous mouillâmes dans ce port au moment où le soleil disparoissoit de dessus l'horizon.

Le port de Dobelew est d'une forme circulaire, & suffisamment abrité contre tous les vens; mais l'entrée en est trop étroite, & l'intérieur du port est rempli de rochers. Le fond de la mer y est couvert de coraux blancs, dont les ramifications sont très-étendues, & parmi lesquels il y çà & là des pierres noires énormes. Enfin, en aucun endroit du port je ne vis jamais au-dessus de trois brasses d'eau durant la haute mer. Le pilote me dit pourtant qu'il y en avoit depuis sept jusqu'à douze à l'entrée; mais le flux de la marée y est si violent, qu'aucun vaisseau qui voudroit y passer dans ce moment-là ne pourroit éviter d'être entraîné sur les rochers. C'est ce qui m'a empêché d'en dessiner le plan.

Le village de Dobelew est situé au sud-ouest & à trois milles de distance de la rade. Il contient environ quatre-vingt maisons bâties en pierres, qu'on a tirées du fond de la mer. Ces pierres fournissent à la fois & de bons matériaux & de la chaux excellente quand on les brûle. Les maisons de Dobelew sont couvertes de jonc comme toutes celles de la côte d'Arabie.

Le 17 je fis descendre à terre mon grand quadrant. Je pris la hauteur du soleil au méridien, & je déterminai la latitude de l'extrémité sud-ouest du village par les  $15^{\circ} 42' 22''$  nord.

Irwée est un village encore plus petit que Dobelew, dont il est éloigné d'environ quatre milles. D'après l'observation que je venois de faire dans ce dernier endroit, & les déductions nécessaires, j'estimai que le cap du sud de Dahalac, appelé Ras-Shouke, étoit par les  $15^{\circ} 27' 30''$  de latitude, & le Ras-Antalou ou le cap du nord par les  $15^{\circ} 54' 30''$  nord.

L'isle de Dahalac n'a dans toute sa longueur, qui va du nord-ouest au sud-est, que trente-sept milles, & dix-huit milles dans sa plus grande largeur. Cette étendue ne s'accorde

pourtant point avec le rapport des habitans , qui nous la firent plus considérable.

Dahalac est de beaucoup plus grande qu'aucune des isles que nous eussions vue dans la partie de la mer Rouge que nous venions de parcourir ; car les autres n'avoient pas plus de cinq milles de long. Dahalac est basse & assez égale : son sol est composé de gravier & de sable blanc , mêlé de coquillages & d'autres productions marines. On n'y voit aucune espèce d'herbe , du moins en été , à l'exception d'une petite quantité de joncs , qui suffit à peine pour nourrir le peu d'antélopes & de chèvres qui sont sur l'isle. Il y a dans cette isle quelques-uns de ces derniers animaux d'une espèce charmante. Leur taille est petite , leur poil ras , leurs cornes sont noires & pointues. Ces chèvres ont une couleur bariolée , & elles sont extrêmement agiles.

Plusieurs parties de l'isle sont couvertes de grandes plantations d'acacias. Ces arbres ne croissent jamais bien hauts. Ils ont rarement au-dessus de huit pieds ; mais ils étendent beaucoup leurs branches , & leur sommet est presque applati , ce qui est occasionné sans



doute par le vent qui souffle de la mer. Quoique Dahalac soit presque sur les confins de l'Abyssinie, elle n'a point la même température. Il n'y pleut jamais depuis la fin de Mars jusqu'au commencement d'Octobre; mais dans les autres mois, & surtout en Décembre, Janvier & Février, la pluie y tombe par torrens pendant douze heures de suite; l'isle en est inondée, & on remplit toutes les citernes pour l'été suivant; car Dahalac n'a ni montagnes ni collines, & conséquemment point de source. Les citernes seules y conservent de l'eau. Il y en a jusqu'à trois cent soixante-dix, toutes creusées dans le roc solide. C'est, dit-on, l'ouvrage des Perses; mais il me semble plus probable que c'est celui des premiers Ptolémées; mais quels que puissent être ceux qui ont construit ces magnifiques réservoirs, ils étoient assurément bien différens du peuple qui les possède aujourd'hui, & qui n'a ni assez d'énergie, ni assez d'intelligence pour tenir propre, & réserver à l'usage des hommes, seulement une de ces trois cent soixante-dix citernes. Toutes sont ouvertes aux animaux, qui y boivent, s'y vautrent & les remplissent d'ordures. Aussi l'eau de Dobelew & d'Irwée a une forte odeur de musc, qui est occasionnée par la fiente des

chèvres & des antelopes, & qui paroît encore plus désagréable avant de boire que quand on boit. Il suffiroit pourtant de nettoyer une seule de ces citernes, & d'y mettre une porte, pour avoir de l'eau claire & salubre pendant toute l'année.

Après qu'il a tombé de la pluie à Dahalac, l'herbe pousse avec beaucoup de vigueur, & les chèvres donnent abondamment de lait, qui en hiver est la principale nourriture des habitans ; car ils ne labourent ni n'ensemencent leurs terres. Leur seule occupation est de travailler dans les vaisseaux qui font le commerce en différentes parties de ces mers. La moitié des habitans de Dahalac est constamment sur la côte d'Arabie, & fournit par son travail du dora (1) & d'autres provisions à l'autre moitié qui se tient dans l'isle, & quand le temps des premiers habitans est expiré, ils s'en reviennent, & leurs compatriotes vont les remplacer, & leur procurent à leur tour les moyens de subsister. Mais les plus pauvres ne se nourrissent que de poissons & de coquillages. Leurs femmes & leurs filles font très-

---

(1) C'est du mahis ou du blé d'Inde.

hardies & très-adroites à la pêche. Plusieurs d'entr'elles entièrement nues nagerent jusqu'à notre vaisseau, avant que nous fussions à l'ancre, & elles nous prièrent de leur donner une poignée de blé, de riz ou de dora. Ce sont des mendiante très-impertunes & très-obstinées, qu'il est difficile de renvoyer avec des refus. Des misérables qui vivent dans des villages, où il vient rarement des barques d'Arabie, sont quelquefois une année entière sans manger de pain. Cependant tel est leur attachement pour le lieu de leur naissance, qu'ils aiment mieux vivre dans un pays stérile & brûlé, où ils manquent presque de tout, même les choses les plus nécessaires à la vie, le pain & l'eau, que d'aller habiter les contrées fécondes & heureuses qui les bordent des deux côtés. Mais cette préférence ne doit pas nous paroître étrange, puisqu'elle est universelle. La Providence par un principe très-sage sans doute a imprimé dans le cœur de tous les hommes un vif attachement pour leur patrie, quelque pauvre qu'elle soit. Depuis les pôles jusqu'à l'équateur cet attachement se fait partout sentir de la même manière.

Il y a à Dahalac douze villes ou villages de  
la



la même grandeur à-peu-près que Dobelew. Chacun de ces villages est environné d'une plantation de palmiers de l'espèce qu'on nomme *Doom*, dont les feuilles servent à faire les seuls ouvrages qu'on fabrique dans l'isle. Ces feuilles, quand on les a fait sécher, sont d'une blancheur si lustrée, qu'on les prendroit aisément pour du fatin; & les Dahaliens en font des paniers d'une beauté surprenante, peignant une partie des feuilles de rouge & de noir, & formant des figures en les tressant avec un art infini. J'ai vu quelques-uns de ces paniers, qui ressembloient à des paniers de paille, & qu'on gardoit pleins d'eau pendant vingt-quatre heures de suite, sans qu'il s'en échappât une seule goutte. Ils vont vendre ces paniers à Jidda & à Lohéia, où les plus grands ne valent que quatre *comeshes*, ou dix sols de France.

Ces paniers sont l'ouvrage des hommes qui restent dans l'isle, ou plutôt leur amusement; car ils y travaillent très-peu, craignant tous en général d'altérer leur santé par la moindre fatigue & les moindres soins.

Les Dahaliens du premier rang, tels que le

*Tome III.*

D



sheik & sa famille , qui ont le privilège de rester oisifs & de ne point s'exposer aux ardeurs du soleil , sont d'une couleur brune , beaucoup moins foncée que celle des habitans de Lohéia. Mais le commun peuple , les gens qui pêchent & qui vont constamment à la mer ne sont pas noirs , mais rouges & un peu plus foncés que la couleur du bois d'Acajou nouvellement coupé. En outre , il y a parmi eux des hommes très-noirs , qui viennent d'Arkeeko & du continent ; mais quand ils se marient dans le pays , leurs enfans sont moins noirs qu'eux.

Les habitans de Dahalac paroissent être d'un caractère simple ; confiant & bon. C'est le seul endroit de toute l'Afrique ou de l'Arabie , comme on voudra l'appeler , où les hommes ne portent point d'armes d'aucune espèce. On ne leur voit jamais ni fusils , ni épées , ni couteaux , tandis qu'à Lohéia , à Yambo , & sur toute la côte d'Arabie ils marchent toujours armés. Les porte-faix même , tout nus qu'ils sont , & accablés des fardeaux qu'ils charient & de la chaleur , ont un ceinturon de cuir auquel pend un sabre si énormément long , qu'ils ont besoin d'avoir une manière de marcher toute particulière , & beaucoup d'adresse

pour n'en être pas estropiés. Cependant les habitans de Dahalac ne furent pas toujours aussi pacifiques qu'à présent. Les Portugais, à leur première arrivée dans cette isle, y eurent plusieurs de leurs compagnons massacrés, & en revanche cette nation traita souvent les Dahaliens avec beaucoup de sévérité.

Les hommes paroissent très vigoureux à Dahalac. Ils me dirent qu'ils ne connoissoient point les maladies, excepté quelquefois au printemps, que les vaisseaux de l'Yémen & de Jidda leur portent la petite-vérole. Alors peu de ceux qui en sont attaqués ont le bonheur d'en réchapper. Je jugeai qu'avec l'air de jour d'une bonne santé, ils ne vivoient jamais longtemps; car je ne vis pas un seul homme qui parût avoir une soixantaine d'années. Leur climat doit pourtant être sain, & ils ont pendant l'été le vent de nord qui tempère beaucoup la chaleur du jour.

De toutes les isles que nous avions vues de ce côté du canal de la mer Rouge, Dahalac est la seule qui fut habitée. Elle dépend ainsi que les autres du gouvernement de Masuah; & elle est conférée au pacha de Jidda, par un

firman du grand-seigneur. Le pacha de Jidda l'avoit alors cédée à Métical-Aga, & Métical au nayb & à ses délégués. Le gouverneur qui en étoit en possession à mon passage étoit cet Hagi-Mahomet Abd-El-Cader, dont j'ai parlé plus haut, qui partit de Jidda dans le même temps que moi, & qui, arrivé à Masuah m'y desservit de tout son pouvoir, & fut cause que je courus le plus grand risque d'y être assassiné. Le revenu de ce gouverneur consiste en une chèvre, que chacun des douze villages de l'isle lui présente tous les mois. Chaque vaisseau qui aborde en se rendant à Masuah, lui paie aussi une livre de café, & chacun de ceux qui viennent d'Arabie, une piastre ou un pataka.

Il n'y a à Dahalac d'autre petite monnoie courante que les grains de verroterie de Venise, anciens & nouveaux, de quelque grandeur & de quelque couleur qu'ils soient, entiers ou brisés.

Quoique cette isle languisse maintenant dans une triste décadence, elle fut jadis célèbre par son commerce & par sa splendeur. La pêche des perles y étoit très-abondante aux siècles



des Ptolémées. Long-temps après, sous l'empire des Caliphes, elle produisoit encore un grand revenu ; & elle fut regardée comme très-importante, jusqu'à ce que cette misérable race d'esclaves qui fournit à présent des souverains au Caire, commençât à se soustraire à la dépendance de la Porte. Du temps même de Sélim & de la conquête de l'Arabie par Sinan-Pacha, les galères turques venoient jusqu'à Suez. Masuah & Suakem avoient des pachas, & Dahalac étoit la principale isle qui fournissoit des plongeurs pour la pêche des perles. Elle étoit célèbre pour cette pêche dans la partie du sud de la mer Rouge, comme Suakem dans la partie du nord ; & le pacha de Masuah passoit l'été à Dahalac pour éviter les chaleurs excessives qui règnent dans le lieu ordinaire de sa résidence.

La pêche de perles s'étendoit depuis Dahalac & les isles voisines, jusqu'au 20° de latitude. Les isles où il y avoit des habitans fournissoient chacune une barque & un plongeur, & on les payoit en bled ou en farine, de manière qu'ils en eussent assez pour leur nourriture pendant le temps de la pêche, ainsi que pour nourrir leurs familles qui restoient dans



leurs isles; de sorte que quelques mois de travail suffisoit à ces gens-là pour gagner ce qui leur étoit nécessaire pendant le cours de l'année. Dans les derniers temps de cette pêche, on en payoit la rente au pacha de Suackem. Mais il y avoit un endroit appelé Gungunnah & situé par les 21° 28' de latitude, entre Suakem & le prétendu fleuve Frat, lequel étoit particulièrement réservé au grand-seigneur, & un officier étoit envoyé de Constantinople pour recevoir les perles sur le lieu même. Les perles de Gungunnah beaucoup plus grosses que les autres ne leur étoient inférieures ni pour la beauté de leur eau ni pour la rondeur. La tradition rapporte que Gungunnah appartenoit aussi exclusivement aux Pharaons, qui sont désignés dans les manuscrits arabes sous le titre d'anciens rois d'Egypte avant Mahomet.

Dans les mêmes parages, entre Dahalac & Suakem, il y avoit une autre pêche très-riche; c'est celle de ces tortues (1) qui fournissent l'écaille la plus précieuse. On en faisoit un grand commerce avec les Indes orientales, & principalement avec la Chine. Cette produc-

---

(1) Voyez l'article des tortues dans l'appendix.

tion coûtoit peu & elle donnoit de très-grands profits, car les tortues étoient fort abondantes entre le 18<sup>e</sup> & le 20<sup>e</sup> degré de latitude, dans les environs de ces basses isles de sable qui sont désignées sur ma carte,

Le commerce des Indes fut extrêmement florissant à Suakem & à Masuah, dans les temps prospères de l'empire des Caliphes. Les Banians, qui seuls de tous les Indiens faisoient autrefois le négoce, ayant reçu des Mahométans la défense d'entrer dans leur terre sacrée de l'Héjaz, conduisoient leurs vaisseaux à Konfodah dans l'Yémen, & tiroient de Suakem & de Masuah, de la première main, des perles & de l'écaille, qu'ils alloient troquer en Chine contre la même quantité d'or pesant. Le Tibbar, ou l'or pur de Sennaar, (car celui d'Abyssinie l'est beaucoup moins) les dens d'éléphant, les cornes de rhinocéros, une grande quantité de gomme arabique, la casse, la mirrhe, l'encens & une infinité d'autres articles précieux, se vendoient tous à Masuah & à Suakem pour des marchandises des Indes. Mais rien de ce que l'injustice & la violence peuvent ruiner, ne subsiste sous le gouvernement des Turcs. Les pacha payant leurs places fort chèrement à Constantinople,

& incertains s'ils les conserveroient assez long-temps pour se rembourser de l'argent qu'ils avoient donné, n'eurent pas la patience d'attendre que le commerce les dédommageât par degrés : mais d'extorsion en extorsion ils devinrent voleurs publics, saisissant les cargaisons des vaisseaux en quelque endroit qu'ils pussent les prendre, exerçant les cruautés les plus atroces envers les propriétaires de ces vaisseaux, & faisant empaler ou écorcher vifs les facteurs qui demeuroient entre leurs mains, afin d'obtenir par la terreur des présens des Indes. Ces horreurs firent alors abandonner le commerce de ces contrées. Le revenu cessa. On ne vit plus à Constantinople d'enchérisseurs pour cette ferme. Personne ne songea à aller trafiquer dans un endroit où sa vie étoit continuellement en danger. Enfin Dahalac tomba sous la dépendance du pacha de Jidda, lequel y envoya un aga (1), qui lui payoit une rétribution modérée, & s'approprioit en totalité ou en partie, les provisions & le salaire qu'on alloit pour la pêche des perles.

L'aga de Suakem essaya vainement d'obliger

---

(1) Un commandant subalterne.



les Arabes qui vivoient auprès de lui à travailler pour rien. Ces peuples renoncèrent bientôt à des occupations qui ne leur produisoient que des châtimens ; & en même temps ils perdirent l'usage de la pêche & l'habileté qui les avoient fait long-temps distinguer. Ainsi, cette école de marins fut perdue. Les galères n'étant plus que mal manœuvrées pourrèrent dans les ports ou furent converties en barques de commerce, & charrièrent le café de l'Yémen à Suez, sans être armées, hors d'état de l'être, & d'un mauvais service à cause de leur construction. En outre, elles avoient des équipages si mauvais, si ignorans, qu'il ne se passoit pas d'année que quelqu'une ne pérît, non par la tempête, car dans l'endroit où elles naviguoient, la mer est aussi tranquille qu'un étang, mais par l'incapacité ou l'inattention de ceux qui les conduisoient.

Le commerce reprit enfin son ancien cours vers Jidda. Le shérif de la Mecque & tous les Arabes étoient intéressés à le rappeler dans l'Arabie, & à reprendre le gouvernement de leur propre pays. Afin que la pêche des perles ne fût pas long-temps pour les Turcs un motif de rester dans ces contrées, & d'en opprimer



les habitans naturels, ils découragèrent tellement les plongeurs que leur art tomba en désuétude. Tous les insulaires se jetèrent alors du côté du continent, où ils furent employés sur les vaisseaux qui naviguoient le long de la côte, & c'est encore jusqu'à ce jour leur seule occupation.

Cette politique eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Les princes Arabes s'affranchirent du pouvoir des Turcs, qui n'est maintenant plus qu'une ombre. Dahalac, Masuah, Snakem, rentrèrent sous les lois de leurs anciens maîtres. C'est à eux qu'elles obéissent; c'est par des sheiks de leur pays qu'elles sont régies, & elles ne conservent du gouvernement des Turcs que le nom, & un assassin, un voleur qui prend le vain titre de commandant.

Il y a déjà près de deux cent ans qu'on laisse dans l'abandon ces immenses trésors, que la mer Rouge recèle dans son sein, quoique vraisemblablement ils n'aient jamais été d'un aussi grand prix qu'à présent. Personne ne pourroit en retirer le même avantage que la compagnie des Indes Angloise, qui malheureusement semble plus appliquée à multiplier le nombre de

ses ennemis, & à s'affoiblir elle-même en divisant trop ses forces dans de nouvelles conquêtes, qu'à augmenter ses profits en employant de nouveaux articles dans son commerce.

• Un établissement sur le fleuve Frat, qui n'a jamais appartenu à personne, & où il n'y a que des Arabes vagabonds, ouvreroit un marché pour les marchandises fines & pour les grosseries, depuis les frontières méridionales de l'empire de Maroc jusqu'aux royaumes de Congo & d'Angola, & remettrait en vigueur le commerce des perles & de l'écaille de tortue. Je sais que toute cette partie de l'Afrique, depuis le golfe de Suez, est comprise dans la charté de la compagnie, & elle peut employer vingt vaisseaux au commerce de la mer Rouge, sans empiéter sur les droits de personne. L'encens, la myrrhe, la canelle, & une grande variété de drogues sont entre les mains du foible roi d'Adel, usurpateur, tyran, idolâtre, sans alliés, & disposé à faire le commerce avec les premiers dont il sentira la puissance, & qui voudront seulement lui assurer un médiocre revenu.

Si ce que je propose n'a point lieu, je suis

certain que le temps n'est pas éloigné, où ces contrées passeront d'une manière ou d'autre au pouvoir d'un nouveau maître. Qu'un autre Pierre, une autre Elisabeth, ou ce qui seroit mieux encore, qu'une autre Catherine succède à celle qui règne maintenant dans un empire qui étend ses limites jusqu'aux frontières de la Chine, qu'une telle souveraine n'étant point enchaînée par la politique européenne, poursuive le projet facile de repousser en Asie ces charlatans oppresseurs, ces saltimbanques de gouvernement, les Turcs; & tous les habitants de ces contrées qui, du fond du cœur, la considèrent déjà comme leur souveraine, parce qu'elle est le chef de leur religion, consentiront sans faire la moindre résistance, que les Ottomans fussent confinés au-delà de l'Hellespont.

A Dahalac, il n'y a ni chevaux, ni bœufs, ni moutons, ni chiens. Les seuls quadrupèdes qu'on y trouve sont des chèvres, des ânes, quelques chameaux à demi-morts de faim, & des antelopes. Ces dernières sont en grand nombre. Les Dahaliens ne connoissent point les armes à feu, & il n'y a ni chiens, ni animaux de proie qui puissent leur nuire. Cepen-



dant on en prend quelques-unes dans des pièges qu'on leur tend.

A notre arrivée à Dahalac, le 14, nous vîmes des hirondelles, & le 16 il n'y en avoit plus aucune. Quand nous abordâmes le 19 à Masuah, nous y en trouvâmes aussi quelques-unes; le 21 & le 22, elles s'y rassembloient en grande quantité, & le 2 d'Octobre elles eurent toutes disparu. Ces hirondelles étoient pour la plupart de l'espèce de l'hirondelle bleue à longue queue & à tête plate: mais il y avoit aussi des martinets qui ont le dos noir & gris brun, avec la gorge blanche.

Le langage qu'on parle à Dahalac est celui des Pasteurs. La langue arabe y est aussi parlée par beaucoup de monde. De cette isle nous apperçûmes les hautes montagnes de Hobesh, formant une chaîne unie comme une muraille, parallèle à la côte du continent, & s'étendant jusqu'à Suakem.

Avant de quitter Dahalac, il faut que j'observe que, dans une mauvaise carte que je vis entre les mains de quelque Anglois à Jidda, il y a des sondages marqués tout le long du côté de l'est de l'isle, depuis treize jusqu'à



trente brasses, & à la distance de deux lieues du rivage. Les isles dont j'ai parlé occupent un grand espace; cependant aucune d'elle n'est indiquée sur la carte; & là où les sondages sont marqués à trente, quarante & jusqu'à quatre-vingt-dix brasses, la mer est remplie de hauts fonds, d'isles & de rochers de corail à fleur d'eau, quoiqu'ils n'aient point de brisans, ce qui provient en partie de ce que les vagues sont poussées avec une sorte d'uniformité par la force du courant, & en partie de ce que l'isle les tient écartées.

Les erreurs dangereuses qui abondent dans cette carte, sont sans doute dûes au mélange confus de différens journaux dont on s'est servi pour la composer, & dans lesquels les pilotes ont mesuré les distances de différentes manières, les uns employant quarante-deux pieds pour une horloge de trente secondes, & les autres vingt-huit; ce qui étoit regardé par eux comme la division exacte d'un degré (1). Les

---

(1) Ceci a rapport au lok. Le lok est une ficelle divisée par nœuds, qu'on devide en tournant un sablier de demi-minute, pour estimer la marche d'un vaisseau.  
[Note du Traducteur.]

distances sont aussi trop courtes, & les sondages, & généralement tout ce qu'elle porte, s'y trouvent hors de place.

Quiconque voudra naviguer dans le canal de la mer Rouge du côté d'Abyssinie, fera bien de passer à l'est de l'isle de Dahalac, ou au moins de ne pas trop s'approcher de l'isle, qui est le plus au large, Wowcan, de plus de dix lieues. Mais en se conservant à douze lieues de distance du méridien du Jibbel-Téir, en suivant presque le milieu du canal, entre le méridien & Wowcan, on ne courra aucun risque. On fera alors entre les  $15^{\circ} 20'$  & les  $15^{\circ} 40'$  de latitude. Cette dernière est celle que j'observai à Saïel-Noora, qui est l'isle la plus au nord que nous vîmes en dehors du Ras-Antalou, le cap le plus nord de Dahalac.

Lorsque nous entrâmes le 14 dans le port de Dobelew, & lorsque nous en sortîmes le 16 nous aperçûmes un courant semblable au flux de la marée, & nous craignîmes qu'en dépit du vent qui gonfloit nos voiles, ce courant ne nous entraîât sur les rochers. Je pense que la marée étoit dans sa plus grande force; car nous approchions du temps de la

pleine lune de l'équinoxe. Le canal qui sépare l'isle de la terre ferme est très-étroit; & le soleil & la lune étant alors près de l'équateur, leur double influence donnoit une violence extraordinaire à la colonne d'eau très-volumineuse qui se trouvoit pressée dans un espace si resserré.

Le 17, après avoir visité notre navire, & reconnu qu'il n'avoit point été endommagé, après avoir aussi fait une provision d'eau, toute mauvaise, qu'elle étoit, nous remîmes à la voile pour nous éloigner de Dobelew. Mais le vent devenant bien contraire, nous fûmes obligés de mouiller l'ancre à quatre heures trois quarts. Nous avions alors dix brasses d'eau à trois lieues de distance du port que nous venions de quitter, & qui nous restoit au sud-ouest. Voici les gissemens & les distances des isles que nous voyions.

Derghiman-Kibeer, à.	10. milles.	O. S. O.
Deleda. . . . .	7. . . . .	O. $\frac{1}{4}$ N.
Saïel-Sezan. . . . .	4. . . . .	S. E.
Zeteban. . . . .	5. . . . .	N. E.
Dahalac. . . . .	12. . . . .	S. S. O.
Dahalhalem. . . . .	12. . . . .	N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Le



Le 18 nous levâmes l'ancre & nous louvoyâmes, avec un vent contraire de nord-ouest, & un courant très-fort qui venoit du même côté. A quatre heures & demie du matin, nous fûmes forcés de mouiller de nouveau. Nous avions rencontré un passage fort étroit & fort peu profond, que j'allai sonder moi-même avec le canot. J'y trouvai à peine une brasse & demie, c'est-à-dire, neuf pieds d'eau ; & nous attendîmes la pleine mer. Cet endroit est appelé le *Bogaz* ; ce qui signifie, comme je l'ai observé dans l'un des chapitres précédens, un passage qui n'a ni largeur ni profondeur. Il se trouve entre l'isle de Dahalac & la pointe du sud de l'isle de Noora. Il n'a que quarante brasses de large, & il a de chaque côté des rochers très-dangereux. Les isles des environs portent comme il suit.

Derghiman-Segnier. à 3. milles . S. O.

Derghiman-Kibeer. . . 5. . . . . S.

Dahalhalem. . . . . 4. . . . . E. N. E.

Noora. . . . . 2. . . . . N. E.  $\frac{1}{4}$  N.

La marée monta avec une force excessive, ressemblant plutôt au Nil qui se déborde, à un torrent qui tombe des montagnes, ou à un canal rapide qui fait tourner un moulin,



qu'au flux ordinaire de la mer. A une heure & demie, nous eûmes assez d'eau dans le passage, & nous y fûmes bientôt conduits par la violence du courant, qui nous emportoit d'une manière vraiment terrible.

A trois heures & demie nous passâmes entre le Ras-Antalou, qui est le cap le plus au nord de Dahalac, & la petite isle de Dahalottom où il y a quelques arbres. C'est là qu'est le tombeau du sheik Abou-Gafar, dont Poncet (1) parle dans son voyage, en prenant le nom du saint pour celui de l'isle. Le détroit entre cette isle & le Ras-Antalou n'a qu'un mille & demi de largeur.

A quatre heures nous mouillâmes auprès d'une petite isle, appelée Surat. De Dahalac à cette isle, on ne trouve pas plus de sept brasses d'eau, & il en est de même jusqu'auprès de Dahalac-Kibeer, dont le port peut recevoir de grands vaisseaux, mais est ouvert à tous les vents depuis le sud-ouest au nord-ouest, & où la lame est toujours forte & clapoteuse.

Tous les vaisseaux qui viennent à l'ouest de Dahalac n'ont rien de mieux à faire que de passer entre l'isle de Drugerut & le continent,

---

(1) Voyage de Poncet.

où l'on trouve beaucoup d'eau & assez d'espace pour manœuvrer, quoiqu'il y ait des isles qui se présentent en avant. Il faut d'ailleurs profiter d'un temps clair pour faire cette route, & avoir continuellement quelqu'un d'expérimenté en vigie.

Le 19 Septembre à six heures trois quarts du matin nous levâmes l'ancre d'auprès de Surat; & à neuf heures quinze minutes nous vîmes l'isle de Dargéli sur laquelle il y a des arbres portant au nord-ouest-quart-d'ouest à deux milles & demi de distance, & celle de Drugerut au nord-quart-d'est, & à trois lieues & demie. Nous restâmes-là en calme.

A onze heures nous reconnûmes l'isle de Dergaiham, portant au nord-quart-d'est à trois milles; & à cinq heures de l'après-midi, nous mouillâmes dans la rade de Masuah, après dix-sept jours (1) de traversée, y compris le jour où nous nous embarquâmes. Cependant ce voyage se fait ordinairement en trois jours, avec un vent favorable, souvent même il dure beaucoup moins.

---

(1) La lenteur de notre voyage ne doit pas être entièrement attribuée aux vens contraires ou au calme. Nous employâmes beaucoup de temps à l'examen des isles, & à des observations astronomiques.

L'on doit observer que le nom de beaucoup d'isles commence par Dahal, ou Del, qui n'est qu'une abréviation de Dahal. Or ces deux mots signifient une isle dans la langue de Beja, qu'on nomme le *Geez*, ou la langue des Pasteurs. Massowa, quoique prononcé de la manière dont je l'exprime ici, doit être écrit, pour conserver l'orthographe, Masuah, qui veut dire aussi dans la même langue, port ou eau des Pasteurs.

Il est maintenant nécessaire de faire connoître un peu en détail cette nation immense des Pasteurs, dont j'ai déjà si souvent fait mention dans cet ouvrage; il faut parler également des autres peuples moins puissans & moins nombreux, qui habitent comme eux les pays situés entre les tropiques, c'est-à-dire, les frontières de l'Egypte & les contrées qui sont sous la ligne. Les rapports que ces peuples ont tous avec le commerce de la mer Rouge, & leurs rapports entr'eux m'obligeront de remonter à ces premiers siècles, où les lettres & tous les arts utiles prirent naissance dans ces contrées, y furent soigneusement cultivés, & y acquirent sans doute une aussi grande perfection que celle où ils ont pu parvenir dans aucun autre temps.

*Fin du premier Livre.*



# VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

---

## LIVRE SECOND.

---

**HISTOIRE DES PREMIERS TEMPS DU COMMERCE  
DE L'INDE ET DE L'AFRIQUE. — DU PRE-  
MIER PEUPLE QUI HABITA L'ABYSSINIE ET  
ATBARA. — CONJECTURES SUR L'ORIGINE DE  
LA LANGUE DE CES PAYS.**

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Du commerce de l'Inde dans les premiers siècles. —*

*Établissement de l'Ethiopie. — Troglodites. —*

*Edification des premières villes.*

PLUS on remonte dans l'histoire des nations orientales, plus on a lieu d'être étonné au récit de leurs immenses richesses & de leur magnificence. Les personnes qui lisent l'his-



toire de l'Egypte , sont comme les voyageurs qui parcourent ses villes antiques & désertes , où tout est palais où temple , & où il ne reste pas la moindre trace d'une demeure ordinaire. Aussi tous les anciens écrivains , qui parlent de ces villes , aujourd'hui renversées & écrasées , ne font mention que de leur puissance , de leur splendeur , de leur opulence , & du luxe qui en étoit la suite nécessaire , sans nous laisser un fil par le moyen duquel nous puissions pénétrer à la source d'où découloient ces étonnantes richesses , sans nous mettre seulement à portée d'arriver à une époque où les Egyptiens étoient foibles & pauvres , ou du moins dans un état de médiocrité , & au même rang que les nations de l'Europe.

L'écriture-sainte , la plus ancienne & la plus croyable de toutes les histoires , représente la Palestine , dont elle traite particulièrement , non-seulement comme remplie dans les premiers âges de nations puissantes & policées ; mais aussi comme possédant de l'or & de l'argent (1) , en bien plus grande proportion qu'on n'en pourroit trouver de nos jours dans aucun état

(1) Exod. — Chap. 38, vers. 39.

de l'Europe, quoique l'Europe soit maîtresse des contrées si riches de ce nouveau monde, qui fournit abondamment de l'argent & de l'or à l'ancien. Cependant la Palestine réduite aux productions de son sol, & à ses propres ressources, n'est qu'une contrée fort pauvre; & elle auroit toujours été de même, sans quelques liaisons extraordinaires avec d'autres pays. Il n'y a jamais eu dans son territoire des mines d'or ni d'argent, & quoiqu'à certaines époques, il paroisse que la population en ait été diminuée, ses récoltes n'ont jamais suffi pour nourrir ses habitans, quelque peu nombreux qu'ils fussent.

Montesquieu (1), en parlant des trésors de Sémiramis, s' imagine que les richesses de l'empire d'Assyrie étoient le fruit du pillage exercé sur quelque nation ancienne & opulente, que cette reine avoit vaincue, & que les Assyriens détruisirent comme ils furent détruits à leur tour, par un ennemi plus pauvre & plus vaillant qu'eux. Cependant quelque vrai que pût être ce fait, il ne résoudroit point certainement la question : elle se renouvelleroit rela-

---

(1) Livre 21, chap. 6.

tivement à l'opulence de cette autre nation subjuguée par les Assyriens, & à laquelle ceux-ci dûrent leur splendeur. Je crois qu'il y a peu d'exemples qu'un grand royaume se soit enrichi par la guerre. Alexandre conquît toute l'Asie, une partie de l'Afrique, & beaucoup de pays en Europe. Il enleva les trésors des successeurs de Sémiramis, & de tous les rois qu'ils avoient rendu leurs tributaires. Il pénétra dans les Indes bien plus avant que Sémiramis elle-même n'avoit pénétré, quoique son empire s'étendit jusqu'aux rives de l'Indus. Malgré cela la Macédoine, ni aucune des provinces de la Grèce, ne purent jamais être comparées pour l'opulence aux petits districts de Tyr & de Sidon.

La guerre dissipe les richesses dans le moment où elle les acquiert. Mais le commerce bien entendu, soutenu avec constance & avec droiture, exercé avec exactitude & économie, est le seul moyen qui puisse toujours enrichir un grand état; & cent mains occupées à manier la navette de tisserand seront d'un plus grand avantage pour leur pays, que dix mille autres, qui ne sauront que porter la lance & le bouclier. Nous n'avons pas besoin d'aller

bien loin pour chercher une preuve de cette vérité. Les sujets de Sémiramis, & les peuples qui vivoient dans son voisinage, faisoient venir par terre des épiceries dans le royaume d'Assyrie. Les Ismaélites & les Madianites portoient de l'or d'Ethiopie, & plus directement encore de la Palestine, dans les états de cette reine, & ce fut pendant quelque temps la seule route que suivit le commerce des Indes. Mais, en exécutant le projet insensé d'envoyer une armée dans l'Inde pour s'enrichir tout d'un coup, Sémiramis fit cesser le commerce & ruina son empire, qui fut bientôt après anéanti.

Quiconque parcourt l'histoire des plus anciennes nations, voit que les richesses & le pouvoir ont pris naissance dans l'Orient; que de-là elles ont fait des progrès insensiblement vers l'Occident, en s'étendant tout-à-la-fois au Septentrion & au Midi. On verra en même-temps que les richesses & la population des peuples ont toujours diminué en raison de l'abandon du commerce; & ces observations doivent rappeler à tous les esprits judicieux une vérité constamment prouvée dans l'arrangement de tout ce qui compose l'Univers,



c'est que Dieu se sert des moindres causes, & des plus petits moyens pour opérer les plus grands effets. Dans les mains un grain de poivre est le fondement du pouvoir, de la gloire & de l'opulence de l'Inde. Il fait naître un gland; & par le moyen du chêne qui en provient, les richesses & le pouvoir de l'Inde sont bientôt communiqués à des nations qu'un espace immense de mer a séparé d'elle.

Mais revenons à l'Egypte. Quelque temps avant l'époque dont nous venons de parler, Sésostris passa avec une flotte composée de grands vaisseaux du golfe d'Arabie dans l'océan Indien, & ouvrit à l'Egypte le commerce de l'Inde par mer. Je ne veux point croire tout ce qu'on raconte de la quantité de vaisseaux qui composoient sa flotte; car on ne nous a guères laissé rien de croyable concernant les vaisseaux & la navigation des anciens, ou du moins rien qui n'offre des difficultés & des contradictions. D'ailleurs je n'ai besoin de parler que de son expédition & du nombre de ses vaisseaux. Il paroît que ce prince renouvella plutôt qu'il ne découvrit cette manière de faire le commerce des Indes Orientales; commerce qui, interrompu de temps en temps

peut-être même oublié par les souverains qui se disputoient l'empire du continent d'Asie ; n'étoit pourtant jamais abandonné par les peuples eux-mêmes, qui partoient des ports de l'Inde & de l'Afrique & du port d'Edom sur la mer Rouge.

Les pilotes de ces ports étoient seuls instruits d'un secret ignoré du reste des navigateurs, & dont le succès de leur voyage dépendoit ; c'étoit le phénomène des vents-alisés & des moussons (1). Les pilotes de Sésostris en avoient aussi la connoissance, & Néarque semble en avoir eu quelque idée dans le voyage qu'il fit long-temps après Sésostris, & dont nous allons bientôt parler. L'histoire rapporte que les Egyptiens regardoient Sésostris comme leur plus grand bienfaiteur, pour leur avoir ouvert le commerce de l'Arabie & des Indes, pour avoir renversé l'empire des rois pasteurs, & enfin pour avoir rendu à chaque Egyptien les terres qui lui avoient été ravies par la violence des Pasteurs Ethiopiens, lors de l'invasion de ces princes en Egypte.

---

(1) Ces termes sont bien loin d'être synonymes, comme on le verra par la suite.

L'on dit qu'en mémoire de ces événemens Sésostris fit bâtir un vaisseau de cèdre de cent vingt verges de long ; dont le dehors étoit tout couvert de plaques d'or & le dedans de plaques d'argent, & qu'il consacra ce magnifique ouvrage dans le temple d'Isis. Je ne veux point entreprendre la défense de ce fait, ni prouver que Sésostris eut raison de construire un vaisseau d'une telle grandeur, lorsqu'un beaucoup moindre auroit suffi pour l'objet auquel il le destinoit. Ce vaisseau n'étoit vraisemblablement qu'un monument hiéroglyphique des actions de ce prince, à qui l'Egypte devoit le commerce de l'or & de l'argent des mines d'Ethiopie, & l'usage de naviguer sur l'Océan dans des vaisseaux construits avec du bois ; & il montrait par-là que c'étoient les seuls qu'on dût employer à cette navigation. Avant le règne de Sésostris les vaisseaux Egyptiens étoient faits avec cette espèce de roseaux qu'on nomme Papyrus (1) & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir ; construction avec laquelle personne ne pouvoit se hasarder sur l'Océan.

Les hommes qui réfléchissent voient par les

---

(1) Voyez l'article Papyrus dans l'appendix.

changemens que fit Sésostris, de quels avantages les Égyptiens lui furent redevables. Quand nous comprenons ces avantages, ce qui est très - aisé à tous ceux qui ont voyagé en Égypte & en Arabie, où l'esprit des peuples a peu changé jusques à ce jour, on trouve bientôt la solution d'un grand problème; c'est que c'étoit le commerce, qui par degrés posa les fondemens de l'immense grandeur de l'Orient; qui polit les peuples; qui les revêtit d'étoffes d'or & de soie; & qui porta les arts & sciences parmi eux à un point de perfection qu'on n'a point encore surpassé; & cela plusieurs années avant que les nations de l'Europe eussent d'autre habitation que leurs forêts natales, d'autres vêtemens que des peaux de bêtes sauvages ou domestiques, & d'autre gouvernement que ce premier empire que la nature donne au plus fort.

Cherchons à présent quels furent les rapports que Sésostris établit entre l'Égypte & les Indes; quel fut le commerce de l'Éthiopie & de l'Arabie, par lequel il enrichit l'Égypte; & quelles relations la péninsule des Indes avoit avec ces autres contrées. Rappelons aussi ces rois, qui exercèrent en même - temps deux métiers si opposés, celui de conquérant & celui de Pas-



teur; & voyons ce qu'étoient ces Pasteurs assez voisins de l'Egypte, & assez puissans pour ravir les terres de quatre millions d'habitans.

Il nous faut pour cela entrer dans quelques détails, sans lesquels les personnes qui voudront approfondir l'histoire ancienne ou moderne de cette partie de l'Afrique, ne peuvent en avoir aucune idée précise, non plus que des différentes nations qui habitent la péninsule de l'Inde; & nous démontrerons que l'unique source des richesses de l'Orient étoit le commerce très-ancien, mais très-bien établi entre l'Inde & l'Afrique. Ce qui rend ces choses plus faciles à expliquer, c'est que les travaux & les occupations de ces peuples étoient dès les premiers âges ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Les peuples eux-mêmes ont été à la vérité un peu altérés par les colonies étrangères qu'on a introduites parmi eux; mais leurs mœurs, leurs usages sont les mêmes qu'ils étoient dans l'origine. Je ne ferai mention à présent que de ce qui a rapport à leur ancienne histoire, & je ne parlerai de leurs modernes institutions que dans le cours de mon voyage, & à mesure que je passerai ou que je séjournerai parmi eux.

La Providence a placé les habitans de la péninsule de l'Inde dans un climat qui a de grands inconvéniens. La partie où l'air est pur & salubre est couverte de montagnes stériles & escarpées; & en certains temps de l'année, il y tombe des torrens de pluie, qui viennent inonder les plaines fertiles qui sont au-dessous. A peine ces pluies ont-elles cessé, qu'un soleil brûlant leur succède; & ses effets sont tels que les hommes de ces contrées en deviennent foibles, énervés & incapables des travaux qu'exige l'agriculture. Ces plaines unies sont traversées par de grands fleuves & des rivières, qui n'ayant que peu de pente coulent lentement dans les prairies dont le sol est gras & noir, laissent des eaux stagnantes en beaucoup d'endroits, charient abondamment des débris d'arbres & de plantes, & remplissent l'air d'exhalaisons putrides. Le riz même, la nourriture ordinaire des habitans de ces contrées, leur aliment le plus sûr & le plus chéri, ne peut croître que lorsqu'on a inondé les champs où on le sème, & par ce moyen, il les rend pendant plusieurs mois inhabitables. La Providence a ainsi ordonné les choses; mais toujours infallible dans sa sagesse, elle a amplement dédommagé les peuples de l'Inde.

Ils ne sont point en état de supporter les fatigues du labourage, ni leurs terres ne sont pas propres à une culture ordinaire; mais le pays produit une grande diversité d'épiceries, & surtout une petite graine qu'on nomme poivre, & qu'on regarde avec raison comme celle de toutes qui est la plus amie de la santé des hommes. Le poivre croît spontanément, & est recueilli sans peine. C'étoit autrefois un remède excellent pour les maladies du pays, & un grand moyen de richesse par la vente qu'on en faisoit aux étrangers. Cette espèce d'épicerie ne vient que dans l'Inde, quoiqu'elle soit également utile dans toutes les régions insalubres, & malheureusement sujettes aux mêmes maladies. La nature n'a pas placé partout comme dans l'Inde le remède à côté du mal: mais en forçant un homme d'avoir besoin de l'autre, elle a sagement préparé le bonheur du genre humain en général. Dans l'Inde & dans les climats pareils, on n'emploie pas le poivre en petite quantité, mais on le consomme presque comme du pain.

La nature n'a pas été moins favorable aux Indiens pour ce qui concerne les vêtements. Le ver à soie, sans que les hommes le soignent

gnent beaucoup, sans presque avoir besoin de leur secours, leur fournit une étoffe, qui est à-la-fois la plus douce, la plus légère, la plus brillante, & conséquemment la mieux assortie aux climats chauds. Ils ont aussi le coton, production végétale, qui croît autour d'eux en abondance sans exiger aucun travail, & qui peut être considérée comme égalant presque la soie à beaucoup d'égards, & lui étant supérieure à quelques autres. Le coton est d'ailleurs moins cher & d'un usage plus général. Chaque arbre de l'Inde produit sans culture des fruits excellens. Chaque arbre donne un ombrage agréable, sous lequel avec une légère navette de roseau à la main, les habitans peuvent passer leur vie dans les délices, occupés à jouir raisonnablement & tranquillement, & fabriquant leurs étoffes pour leur avantage personnel, pour les besoins de leur famille & pour la richesse de leur patrie.

Cependant quelque abondantes que fussent leurs épiceries, quelque quantité qu'ils en consommassent eux-mêmes, & quelque quantité d'étoffes qu'ils employassent pour eux, il leur en restoit tant qu'ils furent naturellement induits à chercher des objets contre lesquels



ils pussent troquer leur superflu. Ils voulurent l'employer à se procurer des choses que la nature leur avoit peut-être sagement refusées, & dont par légèreté, par goût de luxe, ou du moins sans beaucoup de nécessité leur imagination leur avoit créé le besoin.

Loin d'eux, & à l'occident de leur pays, mais sur le même continent, étoit la péninsule d'Arabie séparée par un long désert & une côte dangereuse. L'Arabie ne produisoit point d'épiceries, quoique la nature soumit les habitans aux mêmes maladies qui régnoient dans l'Inde. Mais le climat étoit absolument semblable, & conséquemment le grand usage de ces végétaux échauffans étoit aussi nécessaire dans l'Arabie que dans l'Inde où ils croissoient.

Il est vrai aussi que l'Arabie n'étoit point totalement abandonnée à l'insalubrité de son climat. La nature y avoit placé la myrrhe & l'encens, qui employés en parfums & en fumigations sont de puissans anti-septiques, mais dont on se fert plutôt comme de préservatifs, que comme de remèdes propres à combattre une maladie qui a déjà fait des progrès. Ces

productions étoient d'ailleurs montées à un prix qu'aujourd'hui nous ne pouvons concevoir ; mais qui pourtant ne diminuoit jamais , quelque chose qui arrivât dans le pays où on les recueilloit.

La soie & le coton des Indes étoient naturellement blancs , sans aucune variété , & très-sujets à se salir : mais l'Arabie produisoit des gommes & des teintures de plusieurs couleurs qui flattoient singulièrement le goût des Asiatiques. Nous voyons que l'écriture-sainte parle des vêtemens de diverses couleurs comme d'une grande marque d'honneur (1). Salomon , dans les proverbes , dit aussi qu'il para son lit avec des tapis d'Egypte (2). Mais l'Egypte n'avoit de manufactures ni de soie , ni de coton , ni même de laine. Les couvertures que Salomon en tiroit y étoient venues des Indes.

Le baume ou le balsam (3) étoit aussi une production de l'Arabie. On le vendoit tou-

---

(1) Genes. — chap. 37, v. 3, & Sam. chap. 13, v. 18.

(2) Proverb. chap. 7, vers. 16.

(3) Voyez l'appendix, où l'arbre du baume est décrit.

## V O Y A G E

jours très-cher, & le prix s'en est soutenu dans l'orient jusques aux derniers siècles. Quand les Vénitiens faisoient le commerce des Indes par la voie d'Alexandrie, le baume valoit encore son poids en or. Il croît toujours dans le même lieu, & je pense dans la même quantité qu'il croissoit jadis : mais par plusieurs raisons (1) connues, il est maintenant de peu de valeur.

C'est donc la main de la Providence, qui dès le commencement des siècles posa la base du commerce & des rapports que ces deux contrées devoient avoir entr'elles. Les besoins de l'une étoient remplis par ce que lui fournissoit l'autre. Elles n'auroient pas eu un très-long chemin à faire, si elles avoient pu se communiquer par mer. Mais des vents violens, opiniâtres, indomptables, sembloient rendre le passage de l'océan impossible, & nous ne devons pas douter que ce ne fût pendant très-long-temps la cause pour laquelle le commerce des Indes se faisant par terre seulement, se répandit dans le continent & devint la source des richesses de Sémiramis.

---

(1) Ce sont les drogues pareilles que fournit le Nouveau-Monde.



Cependant les productions de l'Arabie, toutes précieuses qu'elles étoient, ne pouvoient ni par la quantité, ni par la qualité balancer celles que lui envoyoit l'Inde. Peut-être pouvoient-elles seulement payer ce qu'elle consommoit elle-même. Mais par derrière sa péninsule étoit un vaste continent, portant le nom d'Afrique, capable d'acheter plusieurs centaines de fois autant de marchandises que l'Arabie. Placée sous la même zone que l'Inde, & même plus au midi, les maladies occasionnées par le climat, & les besoins de ses nombreux habitans, étoient les mêmes que dans l'Inde & en Arabie. En outre elle avoit la mer Rouge & diverses communications ouvertes au nord.

Mais dans ces contrées diverses, ni les objets de première nécessité, ni les besoins du luxe n'étoient les mêmes que ceux de l'Europe. Et certes dans les temps dont nous parlons, l'Europe n'étoit peuplée que de bergers, de chasseurs & de pêcheurs, qui ne connoissoient aucune espèce de luxe, ni n'avoient rien qui pût égaler les productions de l'Inde. Vivant dans les bois & dans les marais, ils ne s'occupoient que des animaux qui servoient à les vêtir & à les nourrir.



Les habitans du vaste continent d'Afrique avoient donc besoin de se procurer des choses de nécessité & de fantaisie ; mais ils ne possédoient ni celles dont l'Arabie avoit besoin , ni celles que demandoit l'Inde. C'est du moins ce qu'ils crurent pendant long-temps , & ce qui les empêcha alors de s'adonner au commerce.

Les Abyssiniens conservent une tradition qu'ils disent avoir eue de temps immémorial , & qui est également reçue parmi les Juifs & parmi les Chrétiens , c'est que peu de temps après le déluge , Cush , petit-fils de Noé , passa avec sa famille par la Basse-Egypte alors inhabitée , traversa Atbara , & vint jusqu'aux terres élevées qui séparent le pays enfoncé d'Atbara des hautes montagnes d'Abyssinie.

En jetant les yeux sur un planisphère , on peut voir une chaîne de montagnes qui commence à l'Istme de Suez , qui se prolonge comme une muraille à environ quarante milles de la mer Rouge , jusqu'à ce qu'arrivant par les 13° de latitude , il se divise en deux branches. L'une suit les frontières du nord de l'Abyssinie , traverse le Nil , & s'étend en cou-

pant l'Afrique jusqu'au bord de l'Océan Atlantique. L'autre va du côté du sud, & tourne à l'est conservant une direction parallèle avec le golfe d'Arabie; ensuite elle s'avance encore au sud tout le long de l'Océan Indien, & de la même manière qu'elle a suivi la côte de la mer Rouge,

La tradition Abyssinienne rapporte que Cush & sa famille, épouvantés par l'événement terrible du déluge toujours présent à leur mémoire, & appréhendant d'éprouver de nouveau un pareil malheur, aimèrent mieux habiter des cavernes dans le flanc des montagnes, que de s'établir dans les plaines. Il est plus que probable que bientôt après leur arrivée, témoins des pluies du tropique qui excèdent ordinairement en durée celles qui occasionnent le déluge, ils observèrent qu'en traversant Atbara, cette partie de la Nubie située entre le Nil & Astaboras, & qu'on a depuis appelée Méroë, ils étoient tombés d'un climat très-sec qu'ils avoient rencontré d'abord, dans un climat pluvieux, & que les pluies augmentoient même à mesure qu'ils avançoient vers le sud; ce qui leur fit préférer de s'arrêter aux premières montagnes, où le pays étoit fertile.

& agréable , plutôt que d'aller plus loin risquer d'être engloutis dans une terre submergée , qui pourroit être aussi fatale à leur postérité que la terre habitée par Noé l'avoit été à leurs pères.

Ceci n'est qu'une conjecture probable que je me permets d'exposer ; car les motifs qui déterminèrent la famille de Cush ne peuvent certainement pas être connus. Mais ce qui est indubitable , c'est que cette race d'hommes se creusa avec une industrie étonnante , & avec des outils qui nous sont absolument inconnus , des demeures non moins commodes qu'admirables dans le sein des montagnes de marbre & de granit ; demeures qui sont conservées en grand nombre tout entières jusqu'à ce jour , & qui semblent devoir rester de même jusqu'à la fin des siècles.

Ces maisons d'une si singulière structure s'étendirent bientôt dans les montagnes voisines. Les descendants de Cush s'y établirent à mesure qu'ils se multiplièrent , & ils portèrent leur industrie & leurs arts du côté de la mer de l'Orient ; mais contents de leur premier choix , ils n'abandonnèrent jamais leurs cavernes pour résider dans les plaines.

Il est bien singulier que Saint-Jérôme n'ait pas su où il devoit chercher les descendans de Cush, quoique l'écriture en parle aussi souvent & aussi clairement que d'aucun autre peuple de l'ancien testament. En décrivant le caractère particulier de leur pays qui n'a jamais varié, l'écriture indique qu'ils étoient dans le lieu que je viens de leur fixer; & ils ont demeuré depuis, & ils sont encore à présent dans ces mêmes montagnes, dans ces mêmes cavernes, qui ont été creusées par leurs premiers pères. Cependant Bochard (1) en traitant ce sujet y répand encore plus d'obscurité que sur l'Egypte. Je laisse à ceux qui voudront examiner son ouvrage, le soin d'en juger par eux-mêmes, plutôt que d'en citer ici des passages qui répandroient la confusion de ses idées sur ma narration.

Les Abyssiniens disent encore que les enfans de Cush bâtirent la ville d'Axum quelque temps avant la naissance d'Abraham. Bientôt après ils étendirent leur colonie jusqu'à Atbara, où nous savons, d'après le témoignage d'Hérodote (2), qu'ils cultivèrent les sciences très-

---

(1) Bochard, lib. 4, cap. 3.

(2) Herod. lib. 2, cap. 29.



anciennement & avec beaucoup de succès. C'est parce qu'ils s'établirent vers le pays d'Atbara, que Joseph (1) les appelle Méroëtes, ou habitans de l'isle de Méroé.

Les prodigieux fragmens des statues colossales de la constellation du chien, qu'on voit encore à Axum, prouvent suffisamment combien ils croyoient cet objet digne de leur attention ; & *Seir*, qui dans le langage des Troglodytes & dans celui du pays de Méroé signifie *chien*, nous apprend pourquoi cette province portoit le nom de *Siré*, & le grand fleuve qui la borde, celui de *Siris*.

Je crois entrevoir la raison pour laquelle, sans abandonner leurs anciennes demeures dans les montagnes, ils choisirent Méroé pour y bâtir une ville. Il y a apparence qu'ils remarquèrent qu'un désavantage pour *Siré*, & pour leurs cavernes qui étoient au-dessous, résultoit de leur climat. Ils étoient au-delà des pluies du tropique, & conséquemment gênés & interrompus dans leurs observations des corps célestes & dans les progrès de l'astronomie,

---

(3) Joseph. Antiquit. Jud.

dont ils s'occupoient avec tant d'ardeur. Ils durent sentir la nécessité de bâtir Méroé peut-être plus loin d'eux qu'ils n'auroient voulu, par la même raison qu'ils avoient bâti Axum dans les hautes contrées de l'Abyssinie, c'est-à-dire, pour éviter la mouche, (phénomène dont je parlerai par la suite) qui les poursuivait partout dans les climats où les pluies du tropique tombent, & qui doit avoir réglé impérieusement dans ces premiers temps les établissemens des descendans de Cush. Ils portèrent donc leurs pas jusqu'au seizième degré de latitude, dans l'endroit où j'ai vu des ruines qu'on dit être celles de Méroé (1), & des cavernes dans les montagnes qui sont immédiatement au-dessus, lesquelles ont indubitablement servi de demeure précaire aux fondateurs de cette première école des sciences.

Il est probable qu'après leur premier succès à Méroé, ils ne perdirent pas de temps pour s'avancer jusqu'à Thèbes. Nous savons que cette ville fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens, sortie vraisemblablement de Méroé; mais on n'est point sûr s'ils en venoient direc-

---

(1) A Gerri, à mon retour par le désert.

tement ou non. Il doit s'être écoulé très-peu de temps entre la fondation de ces deux colonies ; car on trouve au-dessus de Thèbes , comme au-dessus de Méroé , un grand nombre de cavernes , que les nouveaux arrivans creu-  
soient presqu'au sommet de la montagne pour leurs premières demeures , & qui sont encore toutes habitées jusqu'à ce jour.

De-là nous pouvons juger que leurs premières craintes d'un déluge ne les avoient pas encore quittés , tandis qu'ils voyoient que toute l'Egypte pouvoit être inondée chaque année , sans qu'il y tombât un seul grain de pluie. Ils ne se confioient point absolument , comme à cette heure , à la stabilité des villes , telles que Siré & Méroé , placées sur des colonnes , ou des pierres l'une sur l'autre. Ils trouvoient que leurs excavations dans les montagnes se faisoient avec moins de peine , & étoient bien plus commodes que des maisons qu'il falloit bâtir. Cependant ils ne tardèrent pas à déployer bien plus de courage.

---

## CHAPITRE II.

*Premier établissement de Saba & du sud de l'Afrique. — Pasteurs. Leurs occupations particulières & leur situation. — L'Abyssinie est occupée par sept nations étrangères. — Exemples de leurs divers langages. — Conjectures sur ces nations.*

TANDIS que les descendants de Cush étendoient leurs progrès d'une manière si heureuse dans le centre & au nord de leur territoire, leurs frères placés dans le sud ne restoient point oisifs. Ils s'avançoient au contraire dans les montagnes qui se prolongent parallèlement au golfe d'Arabie. Ce pays fut dans tous les temps appelé *Saba* ou *Azabo*, mots qui l'un & l'autre signifient le *sud*; & il ne portoit point ce nom, parce qu'il étoit au sud de Jérusalem, mais parce qu'il étoit sur la côte méridionale du golfe d'Arabie, & qu'en partant d'Arabie & d'Egypte, c'étoit la première terre au sud qui servoit de frontière au continent d'Afrique, plus riche alors, plus important, & plus connu que le reste du monde.

En s'établissant dans ce pays, ce peuple



acquies la propriété de tous les parfums & les aromates de l'Orient, de la myrrhe, de l'encens & de la casse, qui croissent spontanément sur cette lisière de terre qui s'étend depuis la baie de Bilur à l'occident d'Azab jusqu'au cap Gardefan, & qui de-là, tournant au sud le long de l'Océan Indien, va se terminer auprès de la côte de Mélinde, où l'on trouve de la canelle, mais d'une qualité inférieure.

L'Arabie ne s'étoit pas probablement alors regardée comme la rivale de cette autre côte de la mer Rouge, ni elle n'avoit point encore tiré d'Abyssinie l'encens & la myrrhe pour les naturaliser chez elle, comme elle l'a entrepris depuis. Il n'y a nul doute que le principal marché de ces gommes précieuses ne fût dans l'origine sans cesse établi auprès de Saba, où on les recueilloit. Mais la consommation augmentant avec le temps, elles furent transplantées en Arabie, où la myrrhe n'a jamais réussi.

Les Troglodytes se répandirent encore plus avant dans le sud. Comme astronomes, ils avoient besoin de s'éloigner des pluies du tropique, & d'un ciel nébuleux qui les empêchoit de faire des observations correspondantes avec

celles de leurs frères de Thèbes & de Méroé. Mais plus ils pénétroient au-delà du tropique du sud, plus ils voyoient que les pluies étoient abondantes; & ils continuèrent à construire leurs maisons comme la crainte d'un déluge le leur avoit appris. Ils trouvèrent là de très-hautes montagnes d'un roc solide, & situées dans un beau climat. Plus heureux encore que leurs frères qui s'en étoient allés du côté du nord, ils découvrirent que leur nouveau pays recéloit beaucoup d'or & d'argent; ce qui déterminâ leur genre de travail, & devint la source de leurs richesses. Dans ces montagnes appelées les montagnes de Sofala, on trouve souvent de grandes quantités de ces deux métaux, formant des grains purs, sans aucun alliage, & conséquemment sans aucun besoin de préparation.

La balance du commerce qui avoit été si long-temps défavorable à l'Arabie & l'Afrique, tourna alors à leur avantage, d'après la puissante influence qu'eurent les métaux précieux des montagnes de Sofala, placées précisément sous les pluies du tropique du sud.

L'or & l'argent avoient été considérés dans l'Inde comme les objets les plus propres à

servir de retours pour ses marchandises. Il est impossible de dire si c'est la qualité ou la beauté de ces métaux , ou quelque autre raison plus puissante , qui déterminâ les hommes à en faire le signe général du commerce. L'histoire des événemens de ce temps-là est perdue , s'il est vrai qu'elle ait jamais été écrite. Ainsi toutes nos recherches à cet égard sont vaines.

Le choix des Indiens semble cependant avoir été très - convenable , puisqu'il fut maintenu dans leur pays pendant un grand nombre de siècles , & qu'il a été adopté depuis par toutes les nations commerçantes , à-peu-près au même taux & dans les mêmes proportions que l'or & l'argent eurent d'abord. C'est dans l'Inde que ces métaux commencèrent à être portés dès les premiers temps ; & c'est la même route qu'ils suivent encore , & qu'ils suivront probablement jusqu'à la fin des siècles. Qu'est devenue la quantité immense que les Indiens en ont reçu ? est-elle consommée ? est-elle cachée ? ou par quelle voie s'écoule-t-elle ? Voilà des questions que je n'ai jamais vu résoudre d'une manière satisfaisante.

Les descendans de Cush , établis dans leurs premières



premières montagnes, y demeurèrent, tandis que les colonies du nord s'avançoient de Méroé à Thèbes, & s'occupoient sans relâche des progrès de l'architecture, & de la fondation des villes, pour lesquelles on commençoit à quitter les cavernes. Ainsi les nouveaux colons devinrent laboureurs, commerçans, artistes, ils furent plus encore ; ils furent astronomes pratiques, par l'avantage qu'ils eurent d'être placés sous un méridien nuit & jour exempt de nuages ; car tel étoit celui de la Thébaïde.

Mais comme il n'en étoit pas de même de leurs frères, que six mois de pluie chaque année confinoient dans leurs cavernes, nous ne devons pas douter que leur vie sédentaire ne leur fût utile, en les engageant à s'occuper de la réduction des observations multipliées que faisoient tous les jours ceux qui vivoient sous un ciel plus pur. Nous savons aussi que les lettres ou du moins une sorte de lettres, & les caractères arithmétiques furent inventés par les Cushites du centre, pendant que le commerce, l'astronomie, l'histoire naturelle des vents & des saisons occupoient nécessairement ceux qui s'étoient avancés vers le sud à Sofala.



La nature des occupations de ces derniers, le soin de ramasser l'or, de recueillir & de préparer les épiceries, les retint continuellement chez eux. Mais leur profit consistoit à répandre ces mêmes épiceries sur la surface du continent, autrement leurs mines, & le commerce qui en suivoit la possession, ne leur auroient pas été d'un grand avantage.

Un messager étoit absolument nécessaire aux Cushites pour charier leurs marchandises, & la Providence leur en avoit préparé un chez une nation voisine. Cette nation étoit, à beaucoup d'égards, différente d'eux. Elle avoit les cheveux longs, les traits européens, la couleur de la peau d'un brun foncé, mais non pas comme le maure noir, ou le nègre. Elle vivoit dans les plaines, avoit des maisons faciles à transporter, soignoit des troupeaux nombreux de bétail, & erroit au gré de ses besoins & suivant les changemens qui survenoient dans le pays qu'elle habitoit. Ces hommes étoient appelés en hébreu *Phut*, & dans toutes les autres langues, *Pasteurs*. On les appelle encore de même, car ils existent encore. Ils ont toujours la même occupation; jamais ils n'en connurent d'autres. Ainsi, on ne peut pas s'y mé-

prendre. Ils se désignent sous différens noms comme Balous, Bagla, Belowée, Berberi, Barabra, Zilla & Habab (1), qui tous signifient *Pasteur*. Le pays qu'ils habitoient fut appelé Barbarie, par les Grecs & par les Romains, d'après le mot Berber, qui signifioit originairement *Pasteur*. Les anciens écrivains qui parlent des *Pasteurs*, semblent connoître fort peu ceux de la Thébaïde, & encore moins ceux d'Ethiopie : mais ils tombent tout de suite sur les *Pasteurs* du Delta, afin de pouvoir en être plutôt quittes, & les repousser dans l'Assyrie, en Palestine & en Arabie. Ils ne disent ni quelle fut leur origine, ni par quels moyens ils devinrent si puissans, ni quelles étoient leurs occupations, ni quel pays ils habitèrent d'abord, ni ce qu'ils sont devenus depuis; & ils semblent croire enfin que leur race soit entièrement éteinte.

Toute l'occupation des *Pasteurs* fut de répandre dans le continent les marchandises de l'Arabie & de l'Afrique. C'est-là ce qui les

---

(1) Il est vraisemblable que quelques-uns de ces mots expriment différens degrés parmi eux, comme nous le verrons par la suite.

fit devenir une grande nation , parce qu'à mesure que leur commerce augmenta , ils accrurent le nombre de leurs bestiaux , ils se multiplièrent eux-mêmes & ils étendirent leur territoire.

L'on voit sur les cartes de géographie une chaîne de montagnes que j'ai déjà décrites , & qui , très-élevées , s'étendent presque droit au nord tout le long de l'Océan Indien , parallèlement à la côte , & jusqu'au cap Gardefan. Là elles changent de direction , ainsi que la côte , & se prolongent vers l'ouest jusqu'au détroit de Babel-Mandeb , renfermant le lieu où croissent l'encens & la myrrhe , pays très-considérable à l'occident d'Azab. De Babel-Mandeb ces montagnes s'avancent vers le nord , en suivant la côte de la mer Rouge , & elles se terminent enfin aux plaines de sable de l'isthme de Suez , qui tire probablement son nom de Suah, *Pasteurs*.

La longue lisière de terre qui s'étend sur les bords de l'Océan Indien & de la mer Rouge , étoit sans doute nécessaire aux Pasteurs pour charier les marchandises dans les ports de ces mers , & de-là à Thèbes & à Memphis , sur

le Nil. Cependant le principal siège de leur résidence & de leur empire étoit cette partie basse & unie de l'Afrique, qui se trouve entre le Tropique du nord & les montagnes de l'Abyssinie. Ce pays est divisé en plusieurs districts. Celui qui s'étend le long de la côte, depuis Masuah jusqu'à Suakem, & qui ensuite tourne vers l'occident, & continue à suivre cette direction jusqu'aux déserts de Sélima, & aux confins de la Lybie, borné par le Nil au midi, & par le Tropique au septentrion, se nomme le pays de *Beja*. La contrée voisine est ce district qui a la forme d'un bouclier (1), où Méroé étoit, dit-on, bâtie. Ce nom de Méroé lui fut donné par Cambyse. On l'appelle aujourd'hui Atbara. Il est situé entre le Nil & Aftaboras. Entre le fleuve Mareb, l'ancienne Astusaspes à l'orient, & Atbara à l'occident, est la petite plaine de Derkin, autre district des Pasteurs.

Toute cette chaîne de montagnes qui va de l'est à l'ouest, renfermant Derkin & Atbara au sud, & où commencent les contrées montueuses de l'Abyssinie, est habitée par le nègre

---

(1) Diod. Sic. lib. 1.



Cushite, aux cheveux laineux, qu'on nomme Shangala, qui loge comme ses premiers pères, dans des cavernes, & qui, après avoir été le peuple le mieux cultivé & le plus savant de l'univers, est tombé par un revers étrange dans une ignorance brutale, & se voit maintenant chassé par ses voisins comme une bête sauvage, dans ces mêmes forêts où il vivoit jadis au sein de la liberté, de la magnificence & du luxe.

Mais les plus nobles, les plus belliqueux de tous les Pasteurs, sont sans contredit ceux qui habitoient jadis, & qui habitent encore les montagnes d'Habab, dont la chaîne s'étend depuis les environs de Masuah jusqu'à Suakem.

Dans l'ancienne langue de ce pays, *So* & *Suah*, signifient Pasteur & Pasteurs. Quoique nous ne connoissions aucun rang, aucune distinction parmi eux, nous pouvons croire que ceux qu'on appeloit simplement *Pasteurs*, composoient la classe ordinaire qui gardoit les troupeaux. Quelques-uns se désignoient par le titre d'*Ilcfo*, que nous prononçons *Agsos*, & qui veut dire *Pasteurs armés*, ou *Pasteurs* qui portent le harnois. Ceux-là étoient sans

doute les soldats, ou les Pasteurs qui se dévouoient à combattre pour leur nation. La troisième classe, dont on nous a conservé le nom, s'appeloit *Ag-ag*, que l'on croit être les nobles ou les chefs des Pasteurs armés. C'est de là que vint leur titre de *rois des rois* (1). Le pluriel de ce mot est *Agagi*, qu'on écrit suivant l'orthographe éthiopienne, *Agaazi*.

Ce mot a beaucoup embarrassé Scaliger & Ludolf; car, voyant dans les livres abyssiniens que ce peuple s'appeloit *Agaazi*, ils se tourmentent eux-mêmes pour en trouver l'étymologie. Ils imaginent que les *Agaazi* étoient des Arabes des environs de la mer Rouge; & M. Ludolf pense que ce mot veut dire *hommes bannis* (2). Scaliger forme aussi diverses conjectures à-peu-près pareilles, & qui sont toutes sans aucun fondement. Le peuple qui prend encore de nos jours le nom d'*Agaazi*, est une race de Pasteurs qui habitent les montagnes d'*Habab*, & qui se sont répandus peu à peu

---

(1) Tel étoit le nom du roi d'Amalec, Arabe Pasteur, mis à mort par Samuël — liv. I. de Sam. chap. 15, vers. 33.

(2) Ludolf, lib. 1, cap. 4.

dans toute la province de Tigré, dont la capitale se nomme Axum, d'après Ag & Suah, la métropole ou principale ville des Pasteurs armés.

Rien n'étoit plus diamétralement opposé que les mœurs & la manière de vivre du Cushite, & celles du Pasteur, son messager. Le premier, quoiqu'il eût abandonné ses cavernes, & qu'il vécût dans les cités qu'il avoit bâties, restoit nécessairement confiné chez lui, ramassant de l'or, arrangeant les envois de ses épiceries, & chassant pour se procurer de l'ivoire & de quoi manger pendant l'hiver. Ses montagnes & les villes qu'il fonda étoient placées sur une terre noire & grasse; de sorte que, dès que les pluies du Tropique commençoient à tomber, un phénomène étonnant le privoit de ses bestiaux. Des essaims innombrables de mouches naissoient partout où il y avoit de cette terre grasse. Ce fléau rendoit le Cushite absolument dépendant du Pasteur; mais le Pasteur étoit aussi quelquefois incommodé par ce fléau.

Cet insecte, qu'aucun naturaliste n'a encore décrit, s'appelle *Zimb*. Il est un peu plus gros



qu'une abeille, & d'une forme moins alongée. Ses ailes plus larges que les ailes de l'abeille, & séparées comme celles d'une mouche ordinaire, sont d'une membrane qui ressemble à de la gaze, sans aucune tache, ni variété de couleur. Il a la tête grosse, la partie supérieure de sa bouche est tranchante, & se termine par un poil très-fort & pointu, d'environ un quart de pouce de longueur. La partie inférieure est aussi armée de deux poils semblables. Et ces trois poils joints ensemble, résistent presque autant au doigt qu'une forte soie de cochon. Ses jambes sont inclinées en dedans, entièrement velues, & d'une couleur brune.

Aussitôt que cette mouche paroît & qu'on entend son bourdonnement, tous les bestiaux cessent de paître, & courent égarés dans la plaine, jusqu'à ce qu'ils tombent morts de terreur, de fatigue & de faim. On ne peut remédier à ce fléau qu'en se hâtant d'abandonner la terre noire, & de conduire les troupeaux dans les sables d'Atbara, où on les laisse pendant tout le temps de la pluie. Leur cruel ennemi n'ose jamais les poursuivre jusques-là.

Ce qui rend le Pasteur capable de faire ses longs & pénibles voyages à travers de l'Afri-



que, c'est le chameau, que les Arabes appellent pompeusement *le navire du désert*. Il semble avoir été créé exprès pour ce commerce, & doué de toutes les qualités nécessaires pour le travail auquel on l'emploie. Le chardon le plus sec, le buisson le plus dépourvu de feuilles, suffit pour nourrir cet utile quadrupède; & il ne les mange même, pour ne pas perdre du temps, qu'en avançant dans sa route, sans s'arrêter, sans occasionner un instant de retard. Comme il a besoin de traverser des déserts immenses, où l'on ne trouve point d'eau, & où la terre n'est jamais humectée par les rosées du ciel, il a la faculté quand il arrive à une source, de pouvoir prendre une provision d'eau, qui le désaltère pendant trente jours de suite. Pour qu'il puisse contenir cette grande quantité de fluide, la nature a formé au dedans de lui de larges citernes qu'il remplit, & dont il tire ensuite ce qu'il veut pour le verser dans son estomac, de la même manière que s'il le tiroit d'une source. Par ce moyen, il marche tout le long du jour avec patience, avec vigueur, portant des fardeaux prodigieux dans ces contrées désolées par des vents empoisonnés, & couvertes d'un sable toujours brûlant. Mais bien qu'il soit d'une

grande taille & d'une force étonnante, bien que sa peau soit très-épaisse & défendue par un poil dur & ferré, il lui est impossible d'endurer les violentes piqures de la mouche *zimb*; & dès qu'elle paroît, il ne faut point perdre de temps pour le mener aux sables d'Atbara. Car s'il a été attaqué par elle, son corps, sa tête, ses jambes, se couvrent de grosses tumeurs qui s'excorient, se putréfient & font périr le malheureux chameau.

L'éléphant & le rhinocéros, qui en raison de leur masse énorme ont besoin chaque jour d'une grande quantité de pâture & d'eau, ne peuvent pas se sauver dans le désert & dans les endroits arides quand la saison le requiert. Mais ils se roulent dans la vase ou dans la boue, qui ensuite desséchée sur eux forme une espèce de cuirasse, & les rend capables de résister à leur ennemi ailé. Cependant j'ai trouvé quelques tubercules sur la peau de presque tous les éléphants & les rhinocéros que j'ai vus; & je ne puis les attribuer qu'à la piqure du *zimb*.

Les peuples du rivage de la mer, depuis Mélinde au cap Gardesfan, à Saba, & le long

de la côte du sud de la mer Rouge, sont obligés de quitter leurs demeures, dès que la saison des pluies commence, & de se transporter dans les contrées sablonneuses les plus voisines pour prévenir la destruction de leur bétail. Ce n'est point une émigration de quelques personnes seulement. Mais les habitans de tout le pays qui s'étend du côté du nord des montagnes de l'Abyssinie aux bords du Nil & à Astaboras, sont obligés une fois tous les ans de changer, & de chercher un asyle sûr dans les sables de Béja. Il n'y a point d'alternative. Il ne leur reste aucun moyen d'éviter ce voyage, quoiqu'une bande de voleurs soit toujours dans le chemin, prêts à les dépouiller de la moitié de leur subsistance. Ces brigands sont même aujourd'hui plus dangereux que jamais, comme nous l'expliquerons en parlant du royaume de Sennaar.

Parmi tous ceux qui ont parlé de ces contrées, le prophète Isaïe est le seul qui ait fait mention du zimb, & de la manière dont il agit (1). " Et il arrivera dans ce jour que „ le seigneur fera entendre sa voix, & appel-

---

(1) Isaïe, chap. 7, vers. 18 & 19.



„ lera la mouche qui se tient sur les bords  
 „ des rivières de l’Egypte. „ — “ Et elles vien-  
 „ dront, & elles se tiendront toutes dans les  
 „ vallées du désert (1) & dans les trous des  
 „ rochers, sur les herbes & sur les buissons „.

Les montagnes dont j’ai déjà parlé, & qui traversent le pays des Pasteurs, divisent les saisons si exactement par une ligne tirée tout le long de leur sommet, que tandis que le côté de l’est faisant face à la mer, est inondé de pluie pendant les six mois qui font notre hiver d’Europe, le côté de l’ouest jouit d’un soleil toujours pur, & d’une végétation active. Ensuite pendant les six mois qui font notre été d’Europe, Atbara ou le côté de l’ouest de ces montagnes est sans cesse couvert de nuages & d’ondées; le Pasteur de l’est vers la mer Rouge fait paître ses troupeaux dans de gras pâturages, dans les prairies couvertes de la plus riche verdure, où il jouit d’un temps toujours ferein, sans craindre le zimb, ni aucun

---

(1) C’est-à-dire, elles empêcheront le bétail de se retirer dans le désert, sa retraite accoutumée, parce qu’elles s’en empareront elles-mêmes, & que le bétail les rencontrera dans les endroits qui lui servent de refuge, quand il veut les éviter.



autre ennemi. De si grands avantages ont naturellement induit le Pasteur à choisir sa résidence à Béja & à Atbara, & l'ont soumis en même temps à la nécessité de changer perpétuellement de place. Cependant cet inconvénient est si peu de chose, ce voyage si court, qu'en fuyant les pluies qui tombent à l'ouest des montagnes, un homme peut dans quatre heures de temps jouir d'une autre saison & trouver un soleil brillant du côté de l'est.

Lorsque Carthage fut bâtie, les charrois de cette ville commerçante furent confiés aux Lehabim ou Lubim, payfans de la Lybie; ce qui augmenta beaucoup les occupations, la puissance & le nombre des Pasteurs. Dans les pays où les vaisseaux ne pouvoient point aller, on suppléa à la navigation par des multitudes immenses de chameaux; & nous voyons que dès les premiers âges, cette manière de faire le commerce étoit du côté de l'Arabie entre les mains des Ismaélites, qui de la pointe du sud de la péninsule, se rendoient avec des chameaux en Palestine & en Syrie. La Genèse même nous apprend qu'ils portoient de la myrrhe & des épiceries, ou du poivre, qu'ils troquoient contre de l'argent. Ils avoient aussi

du baume : mais il semble que dans ce temps-là ils tiroient ce baume de Giléad.

Nous sommes fâchés en voyant un fait si curieux, que l'Ecriture nous a conservé, de trouver qu'aux premiers siècles même du commerce de l'Inde, on lui avoit joint étroitement un autre commerce que la philanthropie moderne regarde comme déshonorant l'espèce humaine. L'on voit clairement par le passage de la Genèse, que l'usage de vendre des hommes étoit universellement établi. Joseph (1) est acheté aussi promptement, & vendu ensuite en Egypte avec autant de facilité que le seroit de nos jours un bœuf ou un chameau. Trois nations, Javan, Tubal & Meshech (2) sont citées pour avoir fait leur principal commerce des hommes, qu'elles alloient vendre à Tyr; & Saint-Jean rapporte que de son temps ce commerce étoit en vigueur à Babylone (3). Malgré cela nulle défense de Dieu, nulle censure des prophètes ne l'a taxé d'être impie ou immoral. Au contraire, il en

---

(1) Genes. chap. 37, vers. 25 & 28.

(2) Ezech. chap. 27, vers. 13.

(3) Apocal. chap. 18, vers. 13.

est toujours parlé dans les livres saints aussi favorablement que d'aucune autre espèce de trafic. Aussi cette raison & beaucoup d'autres que je pourrois citer m'empêchent de croire, que l'usage d'acheter des esclaves soit en lui-même cruel & dénaturé. C'est certainement une lâcheté, un crime, que d'acheter un être quelconque pour le rendre malheureux ; & ce crime devient plus grand quand cet être destiné à souffrir est un homme comme nous. Mais quoiqu'un pareil abus puisse être une suite accidentelle du commerce des esclaves, il n'est point nécessairement inhérent à ce commerce. Ainsi, c'est contre l'abus que la sagesse des lois devrait être dirigée, & non contre le commerce lui-même.

A l'orient de la péninsule d'Afrique, des milliers d'esclaves sont sans cesse vendus à l'Asie, précisément de la même manière que ceux de l'occident de cette péninsule se vendent pour être envoyés en Amérique. Cependant personne que je sache n'a encore ouvert la bouche contre l'achat que font les orientaux des esclaves Africains ; & il est pourtant certain qu'ils leur font subir souvent une peine, qui devrait nous les faire plaindre bien davantage



tage que ceux qui sont achetés pour nos isles, & qui ne courent jamais un pareil risque.

Beaucoup d'esclaves vendus à l'Asie sont chrétiens, & tombent entre les mains des mahométans. En perdant leur liberté, ils perdent sans doute leur religion. Mais le traitement que les Asiatiques leur font éprouver étant en général plus humain que celui qui attend les esclaves transportés en Amérique, on n'a jamais élevé la voix contre les orientaux, parce que la seule conséquence fâcheuse qu'il ait est l'apostasie. C'est donc à mes yeux une preuve que la religion n'a point de part à cette dispute; & comme je l'ai dit, c'est l'abus qui suit accidentellement l'achat des esclaves & non cet achat, qu'on doit regarder, comme un mal.

Le rapport de tous les historiens nous prouve que deux pratiques abominables furent répandues dans toute l'Afrique, l'une est celle de manger des hommes, l'autre de les sacrifier au diable. Le commerce de l'Inde, ainsi que nous l'avons vu, établit dès les premiers âges la vente & l'achat des esclaves. Depuis ce temps l'usage de manger des hommes & d'en



sacrifier a tellement diminué du côté de l'est de la péninsule, que maintenant il est fort rare qu'on entende citer quelqu'exemple de l'une ou de l'autre de ces atrocités. Mais du côté de l'ouest, sur l'Océan atlantique, où la vente des esclaves ne commença que bien plus tard, c'est-à-dire, après la découverte de l'Amérique, les Nègres sont encore antropophages, & sont sans cesse des sacrifices humains, quoique suivant ce que j'ai ouï dire, ces coutumes se soient déjà un peu affoiblies vers le nord.

Un homme nommé Matthews, qui vit encore, fut témoin d'un de ces banquets sanglans, célébré dans l'ouest de l'Afrique & au nord du Sénégal. Il y a cependant apparence que par la continuation de la traite des Nègres ces usages seront avec le temps abolis à l'occident, comme ils l'ont été à l'orient. J'alléguerois encore bien d'autres raisons en faveur de ce commerce, si le plan de mon ouvrage le permettoit. Je me contenterai seulement de dire que j'ai bien peur que ce paroxisme de philanthropie n'ait été occasionné par trop de mollesse & des mœurs trop efféminées, plutôt que par une vraie sensibilité, & que ce ne

soit également la cause de quelques autres mesures nouvellement adoptées, qui ne tendent qu'au relâchement de la discipline. Aussi je ne doute pas que nous ne nous ressentions bientôt de la décadence du commerce & de la navigation, suite nécessaire de ces mesures.

Les pasteurs Ethiopiens portèrent d'abord le commerce du côté de la mer Rouge qu'ils habitoient. Ils introduisirent les marchandises qui venoient des Indes à Thèbes, & parmi les différentes nations de Nègres répandues dans le sud-ouest de l'Afrique, dont ils reçurent en échange de l'or, qui leur revenoit sans doute moins cher que celui d'Ophir, parce qu'ils avoient moins de chemin à faire pour transporter leurs marchandises.

Thèbes devint opulente & superbe, quoique d'après la plus grande enceinte qu'on lui ait donnée, elle ne put jamais être ni très-grande, ni très-populeuse. Cette ville n'est point désignée dans l'écriture-sainte par son ancien nom. Avant le temps où vivoit Moïse, elle fut détruite par Salatis, prince des Agaazi ou des pasteurs Ethiopiens. Le nom qu'elle porte aujourd'hui veut dire la même chose que celui qu'elle avoit déjà porté. La première

signification de son nom de Médinet-Tabu est je crois, la ville de notre père. L'histoire nous apprend que ce fut en mémoire de son père que Sésostris la nomma. Dans l'ancien langage cette ville s'appeloit Ammon-No. La seconde interprétation est que ce nom vient de Théba, mot qui en hébreu signifie l'arche que Noé eut ordre de bâtir. — “ Tu te construiras une » arche, (Théba) de bois poli (1). »

En effet, la forme des temples de Thèbes ne paroît pas très-éloignée de l'idée qu'on nous a donnée de l'arche. Mais enfin la troisième conjecture, c'est que Thèbes étant la première cité soutenue par des piliers, & bâtie de différens morceaux de pierre, elle dut son nom à la première exclamation de plaisir ou d'étonnement que laissèrent échapper les architectes, Tabu, en voyant qu'elle se tenoit debout seule & sans appui. C'est aussi, ce me semble, la signification la plus conforme à la langue hébraïque & à l'éthiopienne.

Les Pasteurs la plupart du temps amis & alliés des Egyptiens ou Cushites, étoient quelquefois leurs ennemis. Nous n'avons pas de

---

(1) Genes. chap. 6, vers. 14.

peine à en deviner les motifs. Il y en a plusieurs très-vraisemblables, pris dans les mœurs opposées, & surtout dans la différence du régime diététique. Les Egyptiens adoroient la vache, & les pasteurs la tuoient & la mangeoient. Ces derniers étoient en même temps Sabéens ou adorateurs de l'armée céleste, c'est-à-dire, du soleil, de la lune & des étoiles. Immédiatement après l'édification de Thèbes & les progrès de la sculpture, l'idolâtrie & le plus grossier matérialisme corrompirent les mœurs pures & la religion spéculative des Sabéens. Il y avoit peu de temps que cette ville étoit bâtie, lorsque suivant l'écriture l'épouse d'Abraham (1) avoit des idoles. Nous ne devons pas chercher d'autre cause des guerres qui s'allumèrent entre ces premiers peuples que la différence de religion.

Thèbes fut donc détruite par Salatis, qui renversa la première dynastie du Cushite ou des anciens rois Egyptiens, commencée par Ménès. Ce fut alors l'époque de ce qu'on appelle le second âge du monde ou de la dynastie des Pasteurs, qui exercèrent une tyran-

---

(1) Genes. chap. 35, vers. 4.



nie si cruelle, & qui ravirent les terres à ceux à qui elles appartenoint. Sésostris détruisit cette dynastie; ensuite il appela Thèbes d'après le nom de son père, Ammon-No, il fit faire ces embellissemens que nous avons vu dans les sépulcres de Thèbes, & il fonda Diospolis sur la rive opposée du Nil.

La seconde fois que les Pasteurs conquirent l'Égypte, ils étoient commandés par Sabaco. On a imaginé que Thèbes fut renversée par ce prince tandis qu'Ezéchias étoit roi de Juda. Il est dit en effet, qu'Ezéchias fit la paix avec le roi d'Égypte So (1), comme l'appelle le traducteur, qui prend pour le nom propre du roi le nom de So, qui désigne seulement sa qualité de pasteur.

D'après cela il est certain que tout ce que l'écriture sainte dit d'Ammon-No, doit s'appliquer à Diospolis, située sur l'autre bord du Nil. Diospolis & Ammon-No, quoique séparées par le fleuve, étoient pourtant regardées comme une même ville au milieu de laquelle le Nil couloit, & qu'il divisoit en deux par-

---

(1) Second livre des Rois, chap. 17, vers 4.

ties. L'histoire profane nous démontre clairement ce fait, & le prophète Nahum (1), l'explique aussi exactement, si au mot de *mer* on substitue celui de *fleuve* comme cela doit être.

Il y eut encore une troisième invasion des Pasteurs. Alors Memphis étoit déjà bâtie; & l'on dit qu'un roi (2) d'Egypte (3) renferma dans une ville, nommée Abaris, deux cent quarante mille de ces barbares, qu'il prit par capitulation, & qu'il bannit dans la terre de Canaan. J'avoue qu'il me semble très-peu probable que deux cent quarante mille hommes aient été renfermés dans une ville, de manière à pouvoir soutenir un siège. Mais quand ce fait seroit vrai, il signifieroit seulement que Memphis, bâtie dans la basse Egypte près du Delta, fut en guerre avec les Pasteurs de l'isthme de Suez, ou des districts voisins, comme Thèbes l'avoit été avec les Pasteurs de la Thébaïde. Cependant tout ce qu'on a écrit de l'expulsion totale des Pasteurs par quelque roi d'Egypte qu'on nomme, & dans quelqu'endroit qu'on désigne, est absolu-

---

(1) Nahum, chap. 3, vers. 8.

(2) Misphragmutosis.

(3) Manethon, apud Jos. Apion. lib. 1, p. 460.

lument fabuleux, puisqu'ils ont demeuré jusqu'à ce jour dans les lieux qu'ils avoient envahi. A la vérité ils n'y sont peut-être pas en aussi grand nombre, que quand le commerce des Indes suivoit la route du golfe d'Arabie: mais leur nation y est encore bien plus considérable qu'aucune autre.

Les montagnes habitées par les Agaazi s'appellent *Habab*, nom dont ils ont eux-mêmes tiré le leur. *Habab*, dans leur langage ainsi que dans la langue arabe, signifie un serpent; & c'est, je pense, ce qui explique la fable historique qu'on trouve dans le livre d'*Axum*, & qui dit qu'un serpent conquit la province de *Tigré*, & y régna.

L'on demandera peut-être si on ne trouve point dans l'Abyssinie d'autre peuple que les deux nations des Cushites & des Pasteurs? N'y a-t-il pas quelqu'autre race plus blanche, plus belle, vivant au sud des Agaazi? D'où est-elle venue? dans quel temps s'y est-elle établie? comment la nomme-t-on? A cela je répondrai qu'il y a plusieurs nations auxquelles cette description convient, qui portent chacune un nom particulier, & qui toutes ensemble



sont connues sous celui d'*Habesh*, en latin *Convena*; ce qui signifie un certain nombre de personnes différentes qui se rencontrent accidentellement dans un endroit. Ce mot a été mal entendu & mal appliqué par Scaliger, par Ludolf, & par beaucoup d'autres auteurs; mais la signification que j'en donne convient parfaitement à l'histoire du pays, & d'ailleurs il ne peut pas en avoir d'autre.

Suivant la chronique d'*Axum*, le plus ancien recueil des antiquités de cette partie de l'Afrique, livre estimé à un point que je ne puis dire, & dont l'autorité est la plus respectable après celle de l'écriture-sainte; entre la création du monde & la naissance de *Jésus-Christ*, il s'écoula 5500 ans (1); l'Abyssinie ne fut peuplée que 1808 ans avant le *Christ*; & 200 ans après l'époque de son établissement, c'est-à-dire 1608 ans avant celle de la naissance du Sauveur, elle fut submergée par un déluge, tout le pays fut ravagé & défiguré, de sorte qu'on le nomma *Ouré-Midre*, c'est-à-dire, la campagne dévastée, ou comme il est dit dans

---

(1) Huit de moins que les Grecs, & les autres Auteurs qui se sont conformés à la version des Septante.



l'écriture - sainte , la terre que le déluge a gâtée ( 1 ). Environ 1400 avant Jésus-Christ , un grand nombre d'hommes qui parloient différens langages en vinrent prendre possession. Comme ils étoient amis des Agaazi , Pasteurs qui habitoient les hautes contrées de Tigre , ils s'établirent paisiblement , & chacun occupa la terre qui lui convint le mieux. Cet établissement est appelé dans la chronique d'Axum , *Angaba* , c'est-à-dire , l'entrée des nations qui finirent de peupler l'Abyssinie.

La tradition dit encore que ce peuple venoit de la Palestine. Tout cela me semble porter un grand caractère de vérité. Quelque temps après l'année 1500 , il y eut une inondation qui fit de très-grands ravages. Pausanias dit que cette inondation arriva en Ethiopie , pendant que Cécrops régnoit dans la Grèce ; & environ 1490 ans avant Jésus-Christ , les Israélites entrèrent dans la terre promise sous Caleb & sous Josué. Nous ne devons point être étonnés de l'impression terrible que fit cette invasion sur l'esprit des habitans de la Palestine. Nous voyons par l'histoire de la femme de

---

(1) Isaïe , chap. 18 , vers. 2.

mauvaise vie qui reçut les Hébreux, que les différentes nations établies dans le pays avoient été dès long-temps informées par des prophéties publiquement accréditées parmi eux, qu'ils devoient être exterminés par les Israélites, qui pendant quelque temps menacèrent leurs frontières. Ainsi, quand Josué eut passé le Jourdain (1), qu'il sépara miraculeusement avant que son armée eût conquis le pays de Canaan, & quand il eût fait tomber les murailles de Jéricho, une terreur panique s'empara de tous les peuples de la Syrie & de la Palestine.

Les divers peuples de ces états nombreux, mais foibles, qui parloient chacun un langage différent, voyant un conquérant suivi d'une immense armée, déjà en possession d'une partie du pays, & qui loin de suivre les lois ordinaires des vainqueurs, faisoit périr les vaincus sous des scies & des herbes de fer, exterminoit les hommes, les femmes & les enfans, & souvent même le bétail, ces peuples, dis-je, ne purent pas se déterminer à attendre plus long-temps l'arrivée d'un ennemi si redoutable, & ils cherchèrent leur sûreté dans une prompte

---

(1) Josué, chap. 3, vers. 16.

suire. Les Pasteurs de l'Abyssinie & d'Atbara étoient ceux chez qui ces malheureux devoient le plus naturellement se réfugier ; le commerce leur avoit depuis long - temps fait connoître réciproquement leurs mœurs , & ils avoient droit de réclamer les lois de l'hospitalité , puisqu'ils avoient souvent traversé le pays les uns des autres.

Procopé (1) fait mention de deux colonnes qui de son temps étoient encore debout sur la côte de la Mauritanie , vis-à-vis de Gibraltar , & sur lesquelles on lisoit des inscriptions en langue phénicienne. Elles portoient : „ Nous „ sommes Cananéens , fuyant devant la face „ du fils de Nun , Josué le *brigand*. (2) „ Ils lui avoient sans doute donné ce titre à cause de sa violence & de sa férocité. Mais si ce que contiennent ces inscriptions est vrai , il est très-croyable que les différentes nations qui s'enfuyoient alors , cherchèrent leur sûreté parmi leurs amis , & non loin de leur patrie ,

(1) Procop. de Bello Vind. lib. 2 , cap. 10.

(2) Un auteur Maure , Ibn-El-Raouique , dit que cette inscription étoit sur une pierre , dans une montagne auprès de Carthage , Marmol , lib. 1 , cap. 25.



plutôt que de traverser un pays immense pour aller au fonds de la Mauritanie, courir risque d'éprouver un mauvais accueil des étrangers qui y étoient, ou peut-être même de la trouver inhabitée.

En observant les diverses contrées où ces nations se sont placées, il semble évident que leurs établissemens se sont faits paisiblement & de bon accord. Elles ne sont point séparées entr'elles par de hautes montagnes, ni par de larges rivières; mais bien par de petits ruisseaux qui sont à sec la plus grande partie de l'année, par des éminences ou des levées de terre, où des lignes imaginaires de démarcation sont tracées sur le sommet de quelques montagnes éloignées. Ces bornes n'ont jamais été ni contestées, ni changées. Mais elles sont affermies par une antique tradition. Les peuples dont nous parlons ont chacun leur langage différent, comme nous apprenons dans l'écriture que les petits états de la Palestine avoient chacun le leur; mais ils ne connoissent tous d'autre caractère ou d'autre écriture que le Geez, qui est l'écriture que le Cushite Pasteur inventa & employa le premier, comme nous verrons par la suite.



Je puis ajouter , pour renforcer encore les preuves que j'ai données de leur origine , que la malédiction de Canaan ( 1 ) semble les avoir suivis. Ils n'ont obtenu aucune souveraineté ; mais ils ont servi les rois des Agaazi ou des Pasteurs. Ils ont coupé du bois , ils ont puisé de l'eau , & ils le font encore.

La première , & la plus considérable de ces nations , occupa la province d'Amhara. Elle étoit à son arrivée aussi peu connue que les autres. Mais il survint une révolution dans le pays , qui obligea le roi de se retirer à Amhara , & la cour se tint plusieurs années dans cette province. C'est là la cause que le Géez , ou la langue des Pasteurs , cessa d'être parlée , & qu'on la conserva pour l'écrire seulement comme une langue morte. Les livres sacrés étant tous dans cette langue sauvèrent le Géez d'un oubli total. La seconde de ces nations étoit celle des Agows , qui s'établirent à Damot , l'une des provinces du sud de l'Abyssinie , située immédiatement au-dessous des sources du Nil. La troisième est celle des Agows de Lasta , ou les Tchératz-Agows , nom qui leur vient de

---

(1) Genes. chap. 9, vers. 25, 26 & 27.

Tchéra, leur principal établissement. Leur langage est différent des autres. Ils sont troglodites, vivant dans des cavernes; & ils paroissent adorer le Siris ou le Tacazzé, à-peu-près de la même manière que les habitans de Damot adorent le Nil.

Je présume que les anciens noms de ces deux dernières nations se confondirent dans leur nouvel établissement, & que celui qu'ils portent depuis n'est qu'un composé des deux mots Ag-Oha, qui signifient les Pasteurs du fleuve. J'imagine aussi que l'idolâtrie qu'ils introduisent dans ces contrées en adorant le Nil & le Siris, est une preuve qu'ils sortent du pays de Canaan, où l'on avoit remplacé par un matérialisme absurde le pur sabéisme des Pasteurs, qui fut long-temps la seule religion de cette partie de l'Afrique.

La quatrième de ces nations est celle qui vit dans la partie méridionale des bords du Nil près de Damot. Elle s'est donné le nom de *Gafat*, mot qui veut dire opprimé, arraché, repoussé, chassé par la violence. Si nous suivons l'idée que nous présente le nom des *Gafat*, nous serons portés à croire que cette na-

tion faisoit partie des tribus persécutées par Roboam, fils & successeur de Salomon. Je ne donne pourtant point ceci comme un fait digne de foi. L'aspect seul de ce peuple & la tradition du pays dénie qu'il ait jamais été Juif, & qu'il ait même eu quelque affinité avec la colonie qui vint s'établir en Afrique sous les auspices de Menilek & de la reine de Saba, & qui y fonda la hiérarchie hébraïque. Les Gafat déclarent qu'ils sont payens, & qu'ils l'ont toujours été. Ils disent qu'ils partagent avec leurs voisins, les Agows, le culte qu'ils rendent au Nil, culte dont il m'est impossible d'expliquer l'étendue & les particularités.

Le cinquième peuple est une tribu, laquelle si nous en croyions la ressemblance des noms, nous feroit imaginer que nous avons découvert dans ce canton de l'Afrique une partie de cette grande nation des Gaulois qui s'est si prodigieusement étendue en Europe & en Asie. Une comparaison de son langage & de ce qui nous reste de celui des Gaulois doit être certainement très-curieuse. Ce peuple se nomme *Galla*; il est le plus considérable d'entre ces nations. Je rapporte plus bas des échantillons de leur langue. Dans cette langue leur nom  
de



de Galla signifie pasteur (1). Ils disent qu'anciennement ils vivoient sur les bords du pays où tombent les pluies d'été, en dedans du tropique du sud; qu'ainsi que les Pasteurs d'Atbara ils faisoient les charrois entre l'Océan Atlantique & l'Océan Indien, & qu'ils pourvoyoient des marchandises des Indes tout l'intérieur de la péninsule.

L'histoire de ce commerce est inconnue. Il devoit être un peu moins ancien, mais presque aussi étendu que celui qui se faisoit en Egypte & en Arabie. C'est sans doute à l'époque de l'abandon des mines de Sofala, après la découverte du nouveau monde, qu'il commença à déchoir. Les Portugais le trouvèrent encore dans un état florissant au temps de leurs premières conquêtes sur cette côte; & il se fait encore de la même manière, mais avec peu de vigueur du côté du cap Nègre sur l'Océan Atlantique. C'est de-là, c'est des environs du

---

(1) Ils se nomment aussi Agaazi ou Agagi. Ils ont envahi le royaume de Congo, au sud de la ligne, sur la mer Atlantique, ainsi que cette partie du royaume d'Adel & de l'Abyssinie, qu'ils occupent sur l'Océan Indien. — Purch. lib. 2, chap. 4, sect. 2.



cap Nègre, qu'il faudroit partir pour commencer les découvertes dans l'intérieur de la péninsule d'Afrique, & sur les deux côtés du tropique du sud. L'on trouveroit probablement partout de la protection & des secours dans ce grand trajet, & on n'auroit besoin que d'un peu d'intelligence du langage.

Quand cette multitude d'hommes n'eut plus d'occupation ni pour ses bestiaux ni pour elle-même, elle abandonna son pays natal, & se jeta du côté du nord, où elle se trouva auprès de la ligne, enveloppée par la pluie, le froid, & des nuages qui ne lui laissoient presque jamais voir le soleil. Impatiens de cet affreux climat, ces hommes s'avancèrent encore plus loin; & vers l'an 1537 ils se débordèrent dans la province de Bali, & quittèrent bientôt l'usage de leurs chameaux pour monter à cheval. A présent ils sont tous cavaliers. Je ne m'étendrai pas en ce moment davantage sur ce qui les regarde, parce que je serai obligé d'en faire souvent mention dans le cours de mon voyage.

Les Falasha sont aussi un peuple de l'Abyssinie, qui a son langage particulier, dont je

Donnerai également un échantillon. L'histoire des Falasha paroît très-curieuse ; cependant je ne peux pas plus dire d'eux que des Galla , qu'ils faisoient partie des nations qui s'enfuirent de la Palestine aux approches de Josué. Ils ont toujours été & ils sont encore Juifs. Ils conservent des traditions de leur origine , & des causes qui les obligèrent de se séparer de leurs compatriotes ; traditions que je rapporterai , lorsque je parlerai de la traduction de l'Écriture-Sainte.

Plein du désir de satisfaire ceux qui sont curieux de l'étude & de l'histoire des langues , je me suis procuré avec beaucoup de peine & de difficulté le livre entier des cantiques , traduit dans les différens idiômes de ces nations par des prêtres qui étoient regardés comme les plus capables d'un pareil travail. Comme cette barbare polyglotte est trop volumineuse pour être insérée ici , je me contenterai de copier six versets du premier chapitre dans chaque langue. Mais l'ouvrage entier sera à la disposition des savans , qui voudront consacrer leur temps à l'étudier ; & en conséquence je l'ai déposé dans le Muséum Britannique sous la garde de Sir Joseph Banks & de l'évêque de Carlisle.

Ces *Convena* sont appelés, ainsi que je l'ai déjà dit, *Habesh*, ce qui signifie un nombre d'hommes de différentes nations, qui se trouvent dans un même lieu. L'écriture leur a donné ce nom, qui, quoique mal traduit, exprime précisément tant en éthiopien qu'en hébreu, le mot *Convena*. La traduction angloise les appelle le peuple mêlé (1); ce qui est d'autant plus erroné, qu'on auroit dû dire plutôt le peuple séparé, car quoiqu'établis dans le même endroit, ils ne se mêlent jamais, ce qu'exprime strictement le mot *Convena*.

Parmi les divers habitans qui possédoient l'Abyssinie, depuis ses limites méridionales jusqu'au Tropique du Cancer, ou aux frontières de l'Egypte, il y avoit d'abord les descendans de Cush, peuple policé & demeurant dans des villes, après avoir été troglodites & avoir vécu dans des cavernes; ensuite les Pasteurs. Après ceux-ci venoient enfin les nations que nous croyons être sorties de la Palestine, les Amhara, les Agow de Damot, les Agow de Tchéra, les Gafat.

---

(1) Jerem. chap. 13, vers. 23. — Ibid, chap. 25, vers. 24. — Ezech, chap. 30, vers. 5,



Les interprètes moins instruits des détails historiques de ces contrées que les prophètes, ont, par ignorance ou par inattention, répandu sur leurs traductions une obscurité qui n'est sûrement point dans le texte. L'écriture, parlant de tous ces peuples, les décrit d'une manière caractéristique, & qui auroit dû empêcher qu'on ne les confondit. S'ils ont occasionné des doutes & des difficultés, c'est uniquement la faute des traducteurs, & surtout des Septante.

Quand Moïse revint avec sa femme Zipporah, fille du souverain des Pasteurs de Madian, lesquels alloient prendre les marchandises de l'Inde à Saba, pour les porter dans la Palestine, & qui étoient établis dans l'Idumée, c'est-à-dire, dans l'Arabie, auprès d'Edom, où ils tenoient leur principale foire; Aaron, & Miriam, sa sœur, cherchèrent querelle à Moïse pour avoir pris une épouse, laquelle, dit le traducteur, étoit éthiopienne (1). Mais ce motif eût été insensé. Moïse n'étoit qu'un fugitif, lorsqu'il épousa Zipporah; & Zipporah avoit pour père le grand-prêtre de Madian,

---

(1) Nomb. chap. 12, vers. 1.



chef de tout un peuple. De plus, elle étoit aussi Juive (1), & sûrement plus attentive alors à conserver les préceptes de la loi des Juifs que Moïse lui-même. Il ne pouvoit donc y avoir en cela aucune raison qui parlât contre Zipporah, qui sembloit certainement, à tous égards, supérieure à Moïse. Mais si les traducteurs avoient rendu ce passage, en disant qu'Aaron & Miriam firent une querelle à Moïse pour avoir épousé une *négresse*, une *maure noire*, le reproche eût été fondé. En effet, quelque mérite particulier qu'eût Zipporah, & qu'on pût reconnoître par la suite, elle dût paroître au premier abord une de ces femmes *étrangères*, de ces payennes avec lesquelles il étoit défendu de se marier. En outre, malgré le désavantage de leur couleur, les *négresses* furent dans tous les temps recherchées par des hommes qui vouloient des compagnes de plaisir & de luxure, plutôt que par des législateurs, des chefs, qui ne prenoient que des épouses dignes d'eux.

Je citerai pour second exemple Zérah de Gérar (2), qui vint pour combattre Aza roi

---

(1) Exod. chap. 4, vers. 25.

(2) Chron. chap. 14, vers. 9.

d'Israël avec une armée d'un million d'hommes & trois cent chariots; & cette querelle semble avoir été décidée en un moment.

Gérar étoit un petit district qui ne produisoit que des acacias, arbre d'où découle la gomme arabique & dont il a tiré son nom. Il n'y avoit dans ce canton d'autre eau que celle de quelques puits, qu'Abraham (1) y creusa, & qui occasionnèrent plusieurs débats entre lui & les habitans du pays, qui voulurent le priver de ses puits comme d'un trésor.

Abraham & son frère Lot, à leur retour d'Egypte, ne purent, quoiqu'ils ne fussent que de pauvres Pasteurs, subsister ensemble dans le pays de Gérar, parce qu'ils y manquoient d'eau & de pâturages, & ils se séparèrent d'un commun accord (2).

Or on doit avouer que, comme il n'y a point de miracle annoncé, Hérodote ne nous offre pas une fable plus invraisemblable que ce passage de la traduction de la Bible. Les

---

(1) Genes. chap. 21, vers. 30.

(2) Genes. chap. 13, vers. 6 & 9.

traducteurs appellent Zerah un Ethiopien, ce qui signifie qu'il vivoit en Arabie, où il demouroit effectivement, séjour qui ne lui donnoit pas plus d'avantage, ou bien qu'il étoit étranger & qu'il sortoit originairement des contrées situées au-dessus de l'Egypte. Mais de quel pays qu'il soit, il lui auroit été impossible de rassembler un million d'hommes, c'est-à-dire, une des plus grandes armées qui aient jamais couvert la face de la terre; & il n'eût pas pu les nourrir, quand il leur auroit fait manger tous les acacias qui croissoient dans son petit territoire. Il y a plus, il n'auroit pas eu de quoi donner un seul coup d'eau à boire par jour à chaque homme, en prenant celle qui étoit dans tous ses puits.

Ce passage semble fournir un grand triomphe à l'irréligion; parce qu'ainsi que je l'ai remarqué, il n'y est point annoncé de miracle. Mais si on avoit traduit que Zerah étoit un Maure, un Cushite nègre, un prince des Cushites qui faisoit le commerce de l'Isthme, un Pasteur éthiopien enfin, la difficulté s'évanouissoit. Vingt couriers montés sur des chameaux pouvoient faire rassembler en très-peu de temps un million d'hommes; & comme Zerah étoit



l'agresseur, il étoit le maître de choisir le moment qui lui convenoit le mieux pour l'attaque. Chacun de ces Pasteurs portant avec lui sa provision d'eau & de farine, suivant l'invariable coutume du pays, auroit pu combattre Afa à Gérar, sans coûter à Zérah ni un morceau de pain ni une pinte d'eau.

Un passage dont je ferai aussi mention est celui-ci : “ Le labourage de l’Egypte & les „ marchandises de l’Ethiopie & des Sabéens, „ hommes de haute taille, reviendront chez „ toi & t’appartiendront (1). „ Ici les différentes nations sont très-distinctement & séparément caractérisées : mais tout le sens du passage auroit été perdu, si la situation de ces différentes nations n’avoit pas été parfaitement connue, ou si les Sabéens n’avoient pas été mentionnés séparément, car les Sabéens & les Cushites étoient certainement Ethiopiens. Ce verset signifie donc que le fruit de l’agriculture d’Egypte, c’est-à-dire, le bled & les productions du nègre, l’or, l’argent, l’ivoire & les parfums, seroient portés par les Pasteurs

---

(1) Isaïe, chap. 45, vers. 14.



Sabéens, nation très-puissante, qui se joindroit au peuple de Dieu.

Ezéchiél dit (1): " Et ils connoîtront que  
„ je suis le seigneur, lorsque j'aurai allumé un  
„ grand feu en Egypte, & que tous ses défen-  
„ seurs seront consumés. „ — " En ce jour,  
„ j'enverrai des vaisseaux avec des messagers  
„ pour épouvanter les insolens Ethiopiens. „  
— Alors Nébuchadnezzar étoit prêt à détruire  
l'Egypte (2), depuis les frontières de la Palestine  
jusqu'aux montagnes qui sont au-dessus d'At-  
bara, première résidence des Cushites. Entre  
ce pays & l'Egypte, il y a un grand désert.  
Le pays qui est au-delà étoit possédé par  
un demi-million d'hommes. Le Cushite, ou  
nègre marchand, étoit par conséquent tran-  
quille, il ne craignoit point d'être attaqué par  
terre; mais la mer restoit ouverte. Il n'avoit  
point des défenseurs de ce côté-là; & des mes-  
sagers venus sur des vaisseaux pouvoient avoir  
un accès libre chez lui, afin de le tenir en  
alarmes, & d'empêcher qu'il ne marchât en  
Egypte contre Nébuchadnezzar, & qu'il n'in-

---

(1) Ezech. chap. 30, vers. 8 & 9.

(2) Ezech. chap. 29, vers. 10.

terrompît l'exécution des desseins pour lesquels Dieu avoit armé ce conquérant.

Mais rien de tout cela n'est exprimé dans la traduction de la Bible, qui rend *Cush* par Ethiopien. Les Ethiopiens les plus rapprochés de Nébuchadnezzar, les plus puissans, les plus capables de l'arrêter dans ses conquêtes, étoient les Pasteurs éthiopiens de la Thébaïde; & certainement ils n'avoient point à craindre de vaisseaux. Mais ces Pasteurs qui vivoient à côté du théâtre où devoient s'exécuter les scènes sanglantes préparées par Nébuchadnezzar, étoient ennemis des Cushites, habitans des villes. Ils les avoient eux-mêmes vaincus plusieurs fois. Ainsi, ils n'avoient d'autre envie que de rester tranquilles spectateurs de leur destruction.

Le même prophète parle des Cushites dans plusieurs autres endroits (1) comme d'une nation commerçante, qui vivoit en bonne intelligence avec les habitans des villes d'Egypte, & indépendante des Pasteurs, qui étoient réellement leurs ennemis, tant par rapport à la

---

(1) Ezech. chap. 30, vers. 4.

défense de leurs mœurs, qu'à celle de leur religion. — " Et le glaive se promènera sur „ l'Egypte, & une grande douleur se ressentira „ en Ethiopie quand l'Egypte tombera sous „ les coups de la mort. „ — C'est donc, comme je l'ai déjà dit, l'Ethiopie qui est la basse contrée des Pasteurs les plus près de l'Egypte; mais ceux-ci n'avoient rien de commun avec les Cushites qui habitoient les villes égyptiennes. C'étoient les autres Cushites d'Ethiopie, qui étoient marchands & qui demeuroient dans des cités, lesquels devoient s'affliger pour le peuple d'Egypte.

Je ne citerai plus qu'un seul passage. " L'E- „ thiopien peut-il changer sa couleur, ou le „ léopard sa peau mouchetée (1)? „ — Ici Cush est rendu par éthiopien; & plusieurs Ethiopiens étant blancs, on ne voit pas pour quoi ce peuple a été choisi plutôt qu'un autre, pour servir d'exemple de ce que le prophète veut exprimer. Mais si Cush avoit été traduit par nègre, ou maure noir, l'idée de Jérémie auroit été bien comprise; le nègre peut-il changer sa couleur, ou le léopard sa peau mouchetée?

---

(1) Jérémie, chap. 13, vers. 23.



~~Jérémie (1) parle des chefs du peuple mé-~~  
 langé qui demouroit dans les déserts. Ezéchiél  
 dit aussi (2) qu'ils étoient indépendans de tous  
 les autres, tant Cushites que Pasteurs, ou  
 Libyens leurs voisins, & il les désigne par le  
 nom de peuple mélangé. Isaïe (3) les appelle  
 „ une nation dispersée, & dépouillée de sa  
 „ peau; un peuple terrible depuis son origine  
 „ jusqu'à ce moment; une nation rejetée, sou-  
 „ lée aux pieds, & dont la rivière a gâté les  
 „ terres. „ Voilà assurément une description  
 caractéristique qui explique qu'ils avoient été  
 chassés de leur patrie, & que le lieu de leur  
 nouvel établissement avoit souffert peu de temps  
 auparavant les ravages d'un déluge.

---

(1) Ibid, chap. 25, vers. 24.

(2) Ezéch. chap. 30, vers. 5.

(3) Isaïe, chap. 18, vers. 2.



## C H A P I T R E I I I.

*Origine des caractères ou lettres. — L'Ethiopien est le premier langage. — De quelle manière & pour quel dessein les lettres hébraïques furent formées.*

**L'**ON doit observer que j'ai déjà dit en parlant du langage des Habesh, ou des peuples mêlés d'Abyssinie, qu'ils n'ont point de caractères qui leur soient propres; mais que, quand ils écrivent, ce qui est très-rare, il faut qu'ils se servent de l'alphabet Geez. Cependant Kircher dit qu'on trouve deux caractères en Abyssinie; & il nomme l'un le syriaque ancien & sacré, & l'autre le vulgaire ou le geez commun, dont je parle à présent. Mais c'est certainement une méprise. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu là plus de deux caractères originaux venant d'Egypte. Le premier est le geez, le second le faitique; & tous deux sont les plus anciens caractères du monde, & dérivent des hiéroglyphes.

Quoiqu'il me soit impossible d'éviter de dire ici quelque chose concernant l'origine des lan-

gues, l'on ne doit pas s'attendre que je veuille me conformer aux opinions à la mode, qu'on a débitées sur ce sujet, ni penser que toutes les anciennes divinités du paganisme sont les patriarches du vieux Testament. Malgré tout le respect que j'ai pour Sanchoniaton, & pour ceux qui ont adopté ses idées, je ne croirai pas plus qu'Osiris, le premier roi d'Egypte, ait existé, & que Tot fut son ministre, que je ne puis croire que Saturne étoit le patriarche Abraham, Rachel Minerve, & Lia Vénus. Je ne veux point fatiguer mes lecteurs de raisons inutiles. Mais si Osiris étoit un personnage réel, s'il étoit roi d'Egypte & que Tot fût son ministre ou son secrétaire, certainement ils voyagèrent dans de bonnes intentions, puisque tous les peuples de l'Europe & de l'Asie semblent s'accorder pour dire, que ces deux personnages furent les premiers qui leur communiquèrent eux-mêmes les lettres & l'art d'écrire, quoiqu'à la vérité à des époques très-différentes & très-éloignées.

Thèbes fut bâtie par une colonie d'Ethiopiens qui partoient de Siré, la ville de Séir, ou de la canicule. Diodore de Sicile dit que les Grecs, en mettant un O devant Siris,

avoient rendu ce mot intelligible pour les Egyptiens. Siris étoit donc Ofiris; mais il n'étoit ni le soleil, ni Abraham, ni un personnage réel. C'étoit l'étoile Sirius, ou la canicule, désignée sous la figure d'un chien, à cause de l'avertissement qu'il donnoit à Athara, où furent faites les premières observations de son lever héliaque, ou de son dégagement des rayons du soleil, qui le rendoit facilement perceptible à l'œil nud. C'étoit encore l'aboyant Anubis, & on comparoit figurément son premier aspect au jappement d'un chien, parce qu'il annonçoit qu'on se préparât à la prochaine inondation. Je pense donc que ce fut le premier hiéroglyphe, & qu'Isis, Ofiris & Tot, furent ensuite des inventions qui s'y rapportoient. Je suis d'autant mieux fondé à avancer cela, que dans tout Axum, qui fut jadis une grande ville, il n'y avoit pas un seul autre hiéroglyphe que le chien, autant que j'en ai pu juger par les fragmens grossiers des figures de cet animal, représenté en différentes postures, & qu'on distingue facilement parmi les ruines sur tous les pedestaux.

Il n'y a nul doute que non pas l'astonomie, mais les hiéroglyphes furent inventés à

Thèbes.



Thèbes, où la théorie de la constellation du chien fut particulièrement étudiée, à cause des rapports qu'elle avoit avec l'année rurale des Egyptiens. Ptolémée (1) nous a conservé l'observation d'une ascension héliaque de Sirius, le quatrième jour après le solstice d'été, qui répond à l'an 2250 avant Jésus-Christ; & il y a de très-fortes raisons de croire que longtemps avant cette époque, les Thébains étoient de bons astronomes (2). De plus on peut penser que ceci donne à Thèbes une bien plus haute antiquité, que ne lui en attribue la chronique d'Axum, que j'ai citée.

Les observations astronomiques peuvent servir à jamais, & plus elles sont anciennes, plus elles sont utiles & précieuses. Celles de la plus haute antiquité pourroient être profitables pour les astronomes de nos jours, puisque Newton en appelle à celles du Centaure Chiron. On peut certainement trouver dans un certain nombre de siècles des équations, qui à cause de la petitesse des quantités, peuvent quelquefois avoir échappé à l'attention

---

(1) Uranologion. P. Petau.

(2) Banbridge. Ann. Canicul.



la plus scrupuleuse de deux ou trois générations; & d'après un tableau comparatif des cioux depuis une longue série d'âges, on apercevrait beaucoup d'altérations dans le firmament, d'anciennes étoiles presque éteintes, & de nouvelles commençant à s'allumer. Un *Herschel* (1) Thébain auroit pu nous donner l'histoire des planètes qu'il observoit, & qui après avoir paru pendant plusieurs milliers d'années ne sont plus visibles, ou bien ont changé de forme.

Le cadran ou le cercle d'or d'Osimandyas, montre quels immenses progrès les anciens avoient fait en si peu de temps dans l'astronomie. Il est aussi la preuve de la décadence très-ancienne & du renouvellement des arts en Egypte; puisque l'usage & la connoissance de la sphère armillaire furent perdus lors de la destruction de Thèbes, & qu'elle ne fut découverte de nouveau que sous le règne de Ptolémée Soter, trois cent ans avant Jésus-Christ. Je crois que cette immense quantité d'hiéroglyphes, qui couvrent toutes les murailles des temples & les façades des obélisques,

---

(1) Astronome bien au-dessus de mes éloges.

ne contiennent que des observations astronomiques.

Ces hiéroglyphes me paroissent être les éphémérides de plusieurs centaines de siècles, & cela donne suffisamment la raison de leur nombre. Leur ancienneté & leur exactitude sont incontestables. Elles demeuroident exposées en public afin qu'on pût les consulter dans toutes les occasions; & la profondeur à laquelle on avoit creusé en les gravant, la dureté des pierres qu'on avoit choisies, l'épaisseur, la masse de ces blocs énormes, tout sembloit braver les injures du temps.

Je fais bien que la plupart des écrivains qui se sont occupés de ces matières sont d'une opinion différente. Ils regardent ces hiéroglyphes comme des emblèmes mystérieux de philosophie & de morale. Un sceptre, disent-ils, est le symbole hiéroglyphique d'un roi. Mais où trouverons-nous un sceptre sur les antiques monumens de l'Egypte? Ou bien qui nous dira que c'étoit l'emblème de la royauté parmi les Egyptiens, au temps de la première invention de l'écriture figurée? — Le serpent, tenant sa queue dans sa bouche,

dit-on encore, signifie l'éternité de Dieu qui n'a ni commencement ni fin. C'est-là un objet de la foi chrétienne, une vérité que le christianisme a révélée; mais qu'on ne trouve nulle part dans le polythéisme des inventeurs des hiéroglyphes. N'avoit-il ni commencement ni fin, Cronos, ou Ouranus? Cela pouvoit-il encore s'appliquer à Osiris, à Tot, dont le père, la mère, la naissance & les mariages sont connus? Si l'éternité de Dieu étoit une vérité indépendante de la révélation, & imprimée dans l'ame des hommes dès le commencement des siècles, si c'étoit une vérité destinée à être comme de tous les temps, & dont chaque homme pût trouver le sentiment dans son propre cœur, il eût été assurément bien inutile d'employer six semaines de travail pour écrire une vérité aussi commune, sur des tables de granit ou de porphyre.

Il n'en est point de l'astronomie comme de la philosophie. Plus les observations des astres sont anciennes, plus elles sont utiles. Mais le discours d'un prêtre Egyptien sur la divinité, sur la morale, ou sur l'histoire naturelle, ne vaudroit pas aujourd'hui la peine d'avoir été gravé sur une pierre. Une des raisons qui me

font penser que de pareilles matières ne sont point l'objet des emblèmes hiéroglyphiques, c'est que dans tous ceux que j'ai eu occasion de voir, & peu de personnes en ont vu davantage, j'ai constamment trouvé la répétition des mêmes figures, ce qui prouve clairement & incontestablement qu'ils se rapportent à l'histoire du Nil, à ses différentes périodes d'accroissement & de décroissement, à la manière de le mesurer aux vents d'été; en un mot, nous ne pouvons pas supposer que dans des observations semblables à celles que nous trouvons chaque jour dans nos almanachs, on abandonnât un sens clair, dont l'avantage étoit évident, pour donner différentes significations aux hiéroglyphes, dont on ne laissoit point la clef, & dont par conséquent on devoit prévoir l'inutilité.

Je me contenterai en parcourant un champ si vaste, de m'arrêter un moment sur un fameux personnage hiéroglyphique, le secrétaire d'Osiris, Tot, dont je vais essayer d'expliquer les fonctions. Si je me trompe, je ne serai pas seul; mais je donne mon opinion comme m'étant propre, & je la soumets de bon cœur au jugement des personnes plus



savantes que moi. Le mot *Tot* est Ethiopien, & il n'y a presque point de doute qu'il ne signifie la canicule. C'étoit le nom qu'on donnoit au premier mois de l'année égyptienne. Les habitans de la province de Siré s'en servent à désigner une idole composée de différentes parties hétérogènes; & c'est le seul sens qu'il ait dans plusieurs de leurs livres. Ainsi un homme n'est point un *Tot*: mais le corps d'un homme nu, avec une tête de chien, une tête d'âne, ou un serpent au lieu d'une tête, est un *Tot*. Suivant le sens de ce mot, c'est, j'imagine, un almanach, ou un tableau des phénomènes célestes qui doivent arriver dans un temps limité, & qu'on expose pour l'utilité du public; & plus il comprend de temps, plus il est chargé d'emblèmes ou de signes qui marquent les observations.

Indépendamment de plusieurs autres caractères ou figures, le *Tot* ordinaire tient je crois dans sa main une croix avec une anse, qu'on nomme *Crux Ansata*; ce qui a occasionné beaucoup de conjectures parmi ceux qui ont voulu expliquer les hiéroglyphes. Cette croix attachée à un cercle est supposée désigner les quatre élémens, & l'influence que le soleil a

sur eux. Jamblique (1) prétend que la croix dans la main de Tot, est le nom de l'Etre Divin qui se répand dans tout l'univers. Sozomène (2) croit que c'est un symbole de la vie à venir, & l'ineffable image de l'éternité. Mais quelques autres, étrange différence! ont osé dire que c'étoit le phallus, ou l'emblème de la génération, tandis qu'un dernier déchiffreur (3) n'y a vu que la bouffole des marins. Mon sentiment, au contraire, est que c'étoit une figure exposée en public pour les raisons que j'ai démontrées. La croix avec une anse que cette figure tenoit dans la main, n'étoit autre chose que le monogramme de son nom TO, & T°. T signifioit Tot, de même que nous écrivons le mot almanach sur la collection des révolutions célestes, qui doivent avoir lieu dans l'année.

Le changement de ces emblèmes & leur multitude obligeoit de les resserrer, & c'est conséquemment ce qui produisit l'altération des formes originales. Alors un style, ou un

---

(1) Jamblich. de Myst. sect. 8, cap. 5.

(2) Sozomen, Eccles. hist. lib. 7, cap. 15.

(3) Herw. Theolog. Ethnica, p. 11.

petit instrument plus facile à manier, fut tout ce qu'il falloit pour graver les petits *Tots*, au lieu des pesans outils dont on s'étoit servi pour sculpter les grands. Mais enfin les hommes s'accoutumèrent tellement à cette altération, qu'ils connoissoient mieux ce qu'elle désignoit qu'ils ne l'auroient reconnu sous les formes primitives, & les nouvelles gravures devinrent de préférence aux figures originales, ce que nous pouvons appeler les premiers élémens ou les racines de l'écriture.

L'on verra par la suite dans l'histoire que j'ai tracée des guerres civiles de l'Abyssinie, que le roi, forcé par une rebellion de ses sujets de se retirer dans la province de Tigré, étant à Axum, trouva une pierre couverte d'hiéroglyphes, qu'il imagina d'après plusieurs recherches d'inscriptions qu'il m'avoit vu faire, & d'après les conversations que j'avois eues avec lui, pouvoir me convenir. Rempli de cette bonté vraiment magnanime, de cette attention dont il m'honora pendant tout le temps que je demeurai dans ses états, il porta cette pierre avec lui quand il revint de Tigré, & qu'il fut rétabli sur le trône de Gondar.

Ce morceau est, ce me semble, un de ces

Tots particuliers, un de ces almanachs portatifs de l'espèce la plus curieuse. Toute la pierre n'a que quatorze pouces de long & six de large; & sa base est de trois pouces de hauteur projetée en dehors du bloc & couverte d'hiéroglyphes. Une figure d'homme nud est montée sur un crocodile, & a la tête tournée d'un côté opposé à celle de l'animal. Il a aussi à chacune de ses mains deux serpens & un scorpion, qu'il tient tous par la queue; dans sa main droite est un nœud coulant auquel pend un bœuf. Dans la gauche un lion qu'il tient par la queue. La figure est en relief; & elle porte sur sa tête un bonnet pareil à celui qu'on met ordinairement sur celle qui représente la déesse Isis. Tout autour de la figure, la façade de pierre sur laquelle on l'a sculptée, est couverte d'un grand nombre d'hiéroglyphes de toute espèce. Au-dessus il y a une image bien remarquable; c'est une tête de vieillard, dont les traits sont fortement dessinés & la barbe très-épaisse, & qui est coiffé d'un bonnet rayé. Je crois qu'elle représente le Cnuph, ou l'ame du monde (1), quoiqu'Apulée dise avec peu de vraisemblance,

---

(1) Animus mundi.



qu'on ne la peignoit point comme une créature vivante. Le derrière de la pierre est divisé en huit compartimens (1), qui sont remplis de caractères hiéroglyphiques, tels qu'ils étoient tracés peu de temps avant qu'on leur donnât la figure entière de lettres. Il y en a plusieurs parfaitement bien formés. La croix avec l'anse est dans un des compartimens, & Tot dans un autre. Sur le bord précisément au-dessus de l'endroit brisé, il y a 45 & 19, & ces chiffres sont si bien gravés, qu'on pourroit les prendre même de nos jours pour un modèle de calligraphie. 45 & 19, ainsi que quelques autres caractères arithmétiques, se trouvent dans les divers compartimens parmi les hiéroglyphes.

Je pense que cette pierre est une de ces sculptures que les Egyptiens appeloient anciennement un livre ou un almanach. On en exposoit sans doute la collection dans un lieu où on pouvoit les voir facilement, afin de faire connoître au peuple l'état des dieux, le

---

(1) J'imagine que c'est à cause du climat qu'il n'y a que huit compartimens de marqués. Dans les quatre mois que durent les pluies, les dieux étoient si couverts, qu'il étoit impossible de faire aucune découverte.

cours des saisons, & les maladies qu'il avoit à redouter dans l'année, ainsi que nous le faisons dans nos almanachs.

Hermès, dit-on, composa 36,535 livres. Probablement ils étoient de cette sorte, & ils devoient contenir les observations correspondantes, que les astronomes avoient faites dans un certain temps à Méroë, à Ophir, à Axum & à Thèbes, & qui étoient communiquées & publiées pour l'utilité générale. Porphire nous donne un détail particulier des almanachs égyptiens (1). « Ce que contiennent les almanachs Egyptiens, dit-il, n'est qu'une petite partie des institutions Hermétiques. Ils ne parlent que du lever & du coucher de la lune, des planètes, des étoiles & de leur influence, ainsi que de quelques avis sur les maladies. »

Il est très-remarquable qu'indépendamment du Tot que je viens de décrire, il y en eut cinq ou six précisément les mêmes, à tous égards, qu'on avoit déjà déposés dans le Musée Britannique. L'un d'eux & le plus grand

---

(1) Porphyry Epist. ad Anebonem.

de tous est fait de sycomore ; les autres sont de métal. Lord Shelburne en a , m'a-t-on dit, un autre dans son cabinet que je n'ai point eu occasion de voir. Mais je fais qu'il paroît qu'en sculptant ces figures , on a eu grand soin de les rendre légères & portatives ; & leur ressemblance exacte prouve qu'on les destinoit à être exposées en différens lieux aux yeux du peuple , & qu'elles n'étoient autre chose que des almanachs égyptiens.

Nul témoignage ne nous apprend que les lettres fussent connues du temps de Noé ; & toute recherche à cet égard seroit sans doute inutile. Cependant il me paroît très - difficile qu'aucune société adonnée à différens travaux puisse subsister long-temps sans elles. Il n'y a point de doute , ce me semble , qu'elles n'aient été inventées bientôt après le déluge , & long-temps avant Moïse , & qu'elles ne fussent du temps de ce législateur d'un usage commun parmi les peuples idolâtres.

Il me semble également probable que le premier alphabet étoit éthiopien ; qu'il fut d'abord formé d'hiéroglyphes , & ensuite de caractères plus courans , plus faciles à tracer &

plus propres à être appliqués aux affaires ordinaires. M. Fourmont est tellement de cet avis, qu'il dit que trois lettres de l'alphabet éthiopien ont encore évidemment un caractère hiéroglyphique, & que le bêta ressemble à la porte d'une maison ou d'un temple. Mais je me permettrai de lui observer que les portes des maisons & des temples qu'on bâtissoit dans les premiers temps étoient quarrées, parce qu'on ne connoissoit point alors les ceintres. Le bêta fut fait d'après les portes des premiers Troglodites, qui vivoient dans les montagnes. Ces portes étoient rondes, & firent naître l'idée de faire des ceintres, lorsque l'architecture se fut perfectionnée.

Quelques auteurs ont attribué aux lettres une origine divine. Ils disent que Dieu même les enseigna à Abraham. Mais ce fait n'est confirmé nulle part, quoiqu'on ne puisse nier que d'après le témoignage de l'écriture, il paroît qu'il y avoit deux caractères connus de Moïse quand Dieu lui parla sur le mont Sinai. Les deux premières tables de la loi furent écrites par le doigt de Dieu. Il n'est point dit en quels caractères; mais Moïse qui les reçut pour les lire au peuple, devoit sûrement les enten-



dre. Quand il eut brisé ces tables, & qu'il eut un second entretien avec Dieu sur la montagne au sujet de la loi, il en reçut l'ordre spécial d'écrire, non en caractères égyptiens ou hieroglyphiques, mais en écriture courante, pareille aux caractères dont se servoient les marchands Ethiopiens; pareille aux lettres d'un cachet. C'est-à-dire, qu'il ne devoit point tracer une peinture en hieroglyphes qui représentassent la chose; car la loi le défend, & les conséquences dangereuses que cela auroit produit étoient évidentes: mais il devoit écrire la loi en caractères courans qui représentassent des sons, & non rien de ce qui étoit apparent dans le ciel ou sur la terre; en lettres dont les Ismaélites, les Cushites & les nations qui faisoient le commerce des Indes, se servoient dès long-temps dans les affaires en signant leurs envois, leurs marchés; & c'est là le sens de ces mots, PAREILLE AUX LETTRES D'UN CACHET.

D'après cela on voit clairement que ce n'est point Dieu qui donna les lettres aux hommes, & que ce n'est point Moïse qui en fut l'inventeur; mais qu'avant la promulgation de la loi sur le mont Sinai, Moïse connois-

soit les deux caractères qui existoient, parce qu'il avoit appris à les connoître en Egypte, & durant le long séjour qu'il avoit fait parmi les Cushites & les Pasteurs de l'Arabie pétrée. Il paroît aussi que l'écriture sacrée des Egyptiens étoit considérée comme profane & défendue aux Hébreux, & que les caractères vulgaires des Ethiopiens étoient les caractères sacrés des Juifs, & ceux dans lesquels leur loi fut d'abord écrite. Le texte est clair & précis.

« Et les pierres où seront les noms des enfans d'Israël, seront au nombre de douze conformément à ces noms, & gravées comme un cachet; & chaque pierre aura un nom conformément aux douze tribus (1). » Cela veut dire tout simplement, vous n'écrirez point suivant la manière employée jusqu'à ce jour, parce qu'elle induit le peuple à tomber dans l'idolâtrie. Vous ne représenterez point Juda sous l'emblème d'un lion, Zabulon d'un vaisseau, Issachar d'un âne couché entre deux fardeaux. Mais au lieu de parler aux yeux par des peintures, vous vous servirez de l'écriture vulgaire, dont se servent les marchands, qui exprime des sons, non des choses. Ecrivez les noms de

---

(1) Exod. chap. 28, vers. 21.

Juda, Zabulon, Issachar, en lettres telles que celles dont se servent les marchands pour leurs affaires. Et sur la plaque d'or pur qu'Aaron portoit sur son sein, il étoit écrit dans le même alphabet comme la gravure d'un cachet : SAIN-  
TETÉ AU SEIGNEUR (1).

Ces cachets inventés en orient dès la plus haute antiquité, y sont encore d'un usage général jusqu'à ce jour, & on les porte sur la main. On y lit toujours ou le nom de la personne qui les porte, ou quelque sentence religieuse. Les Grecs après les Egyptiens se servirent de la méthode hiéroglyphique, & ils gravèrent des figures sur leurs cachets. L'usage de l'une & de l'autre de ces manières a toujours été commun en Angleterre.

Nous trouvons ensuite qu'au lieu de se servir de pierre ou d'or, Moïse pour plus de commodité, écrivit dans un livre. " Et ceci  
" arriva quand Moïse se fut proposé d'écrire  
" les paroles de la loi dans un livre, jusqu'à  
" ce qu'elles fussent achevées (2). "

---

(1) Exod. chap. 28, vers. 36.

(2) Deut. chap. 31, vers. 24.



Certes quoiqu'e Moïse n'ait inventé aucun caractère, il est probable qu'il en connoissoit deux & qu'il s'en servit. Peut-être aussi essayait-il davantage, peut-être qu'il fit des altérations dans l'alphabet éthiopien alors en usage, afin d'accroître la différence entre l'écriture dont se servoient les nations idolâtres & celle qu'il vouloit rendre particulière aux Juifs. Le premier changement fut d'écrire de droite à gauche, tandis que l'éthiopien étoit & est encore aujourd'hui écrit de gauche à droite, ainsi que l'alphabet hiéroglyphique (1). Le second fut de supprimer les points, qui dans tous les temps doivent avoir existé dans l'écriture éthiopienne, & avoir fait partie des lettres avec lesquelles ils ont été sans doute inventés. Je ne vois même pas comment elle pourroit avoir été lue sans ces points. Aussi quelque chose qu'on prétende sur l'antiquité de l'application des points maforétiques, l'invention n'en est certainement pas nouvelle. Ils doivent au contraire avoir existé dès l'instant que le langage fut écrit.

---

(1) Voyez les hiéroglyphes dans les estampes qui les représentent.



Je présume que les changemens faits par Moïse, furent promptement adoptés après que la loi fut écrite, & qu'ils furent appliqués aux nouveaux caractères, parce que peu de temps après Moïse reçut l'ordre de Dieu de soumettre la loi au peuple; ce qui auroit été parfaitement inutile, si les caractères n'avoient pas été assez familiers à tous les Juifs pour qu'ils pussent aisément les lire.

Il me paroît aussi que les mots éthiopiens sont toujours séparés, & qu'ils ne peuvent pas s'écrire ensemble ou être joints comme les mots hébreux; & la réunion des mots l'un à l'autre dans l'écriture hébraïque, doit avoir été faite exprès pour la rendre plus différente encore de l'écriture éthiopienne. Quoiqu'il n'y ait réellement que peu de conformité entre les lettres éthiopiennes & les lettres hébraïques, & pas davantage entre ces dernières & les samaritaines, certes je crois que les langues de ces nations ont eu jadis bien plus d'affinité que la différence de leur alphabet ne semble l'annoncer; & c'est cette affinité primitive qui fait qu'un grand nombre de mots de l'ancien-testament n'ont réellement point de racine dans leur langue propre, & ne peu-

vent dériver d'une origine hébraïque : mais dans l'éthiopien ces mots ont une origine claire, simple, sans équivoque, & l'on peut les y ramener & les en faire redescendre sans aucune difficulté.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur ce sujet, en observant que l'alphabet éthiopien renferme vingt-six lettres, dont chacune a une virgule ou un point qui lui est annexé & qui en change le son; de sorte que cela fait réellement cinquante-deux lettres très-distinctes. Mais il faut dire encore que cet alphabet n'avoit dans l'origine que vingt-cinq lettres; le *p* latin lui manquoit, & on étoit obligé de lui substituer une autre lettre. Palus, par exemple, étoit appelé Taulus, Oulus ou Caulus. Petros se prononçoit Ketros.

Ensuite les Ethiopiens remplacèrent la lettre dont ils avoient besoin par un *T*, & ils le mirent à la fin de leur alphabet en lui donnant la force du *P*, quoique ce ne fût en effet que la répétition d'une même lettre plutôt qu'une invention. En outre ils ont aussi vingt autres lettres de la nature des diphthongues, dont quelques-unes ne sont pas, j'imagine,

de la même antiquité que les premières lettres de leur alphabet, mais ont été inventées dans les derniers siècles pour la commodité des copistes.

L'on doit observer qu'en parlant à présent de l'éthiopien, j'entends parler seulement du geez, ou de la langue des Pasteurs, dans laquelle sont composés les livres de cette nation. De tous les autres langages qu'on parle en Abyssinie, aucun n'a des caractères qui lui soient propres. Mais lorsqu'après un long bannissement dans le pays de Shoa, la famille royale fut rappelée au trône, & que l'on substitua l'amharic au geez dans la conversation & pour l'usage vulgaire, on fut obligé d'ajouter sept caractères nouveaux afin de pouvoir exprimer tous les mots du nouveau langage. Cependant jamais aucun de leurs livres n'a été écrit qu'en pur geez. Il y a même dans le pays une ancienne loi, maintenue par la tradition seulement, qui ordonne que quiconque osera tenter de traduire les livres sacrés en amharic ou en quelque autre langue vulgaire, sera égorgé de la manière qu'on égorge les moutons, que sa maison sera rasée, & que toute la famille sera vendue & réduite en esclavage.

Aussi, soit que la crainte de cette loi fût feinte ou véritable, on me l'opposa comme un grand obstacle, lorsque je voulus avoir les traductions du cantique de Salomon, dont j'ai déjà dit que je donnerois ici quelques passages, pour faire connoître les divers langages des peuples d'Abyssinie.

Le geez est excessivement dur à prononcer & sans aucune harmonie. Il est rempli des lettres d & t, auxquelles on donne un accent qui ressemble à une sorte de bégayement. En considérant le peu de largeur du golfe qui sépare l'Abyssinie de l'Arabie, on n'est point étonné que les langues de ces deux pays aient beaucoup d'affinité. Le geez n'est nullement difficile à apprendre pour ceux qui savent déjà quelqu'autre langue orientale. J'ai remarqué plus haut que les racines de plusieurs mots hébreux ne pouvoient se trouver que dans le geez, ainsi je crois qu'il est indispensable qu'on l'étudie si l'on veut obtenir une intelligence un peu approfondie de la langue hébraïque.

Wemmers a composé un petit dictionnaire éthiopien, qui malgré son peu d'étendue est très-estimable; & j'ai ouï dire qu'il y en avoit



divers autres, la plupart faits par des prêtres catholiques. Mais le plus considérable & le plus savant de tous ces ouvrages est celui de Jacob Ludolf, Allemand très-instruit dans les langues orientales. Ce savant a aussi composé une grammaire pour le geez, qu'il a publiée avec son dictionnaire *in-folio*.

La grammaire de Ludolf lue avec attention est plus que suffisante pour rendre une personne d'une intelligence ordinaire très-avancée dans la langue éthiopienne. Le même auteur a aussi écrit un petit essai sur la grammaire & le dictionnaire du langage amharic; essai qui relativement au peu de secours qu'avoit Ludolf, prouve une capacité & des talens surprenans. Cependant il reste encore beaucoup à faire à cet égard; & il est très-difficile à cause du défaut de livres en amharic, de pouvoir porter à un certain degré de profondeur les ouvrages qu'on composera sur ce langage, à moins qu'un homme de génie n'aille y consacrer son temps & son application dans le pays même. L'amharic n'est ni plus difficile que le geez, ni moins rapproché de l'hébreu & de l'arabe, mais la prononciation en est plus harmonieuse.

## CHAPITRE IV.

*Observations sur les vents alisés & sur les mouffons.  
— De la manière dont on se servoit de ces vents  
pour le voyage d'Ophir & de Tarshish.*

CE qui est vraiment triste, & qui montre bien la vanité des entreprises humaines, c'est qu'il m'ait fallu employer les chapitres précédens à tirer du sein de l'oubli l'histoire de ces nations, qui les premières ont habité la terre, & qui non seulement ont connu les élémens des lettres, mais porté toutes sortes d'études, de sciences & d'arts, jusqu'à la plus haute perfection. Nous voyons que ces arts & ces sciences avoient jeté en orient des racines profondes, & qu'ils n'en ont pas été aisément extirpés. Le premier & le plus funeste coup qu'ils reçurent, fut la destruction de Thèbes & de ses rois, lorsque les Pasteurs, commandés par Salatis, s'emparèrent de l'Égypte. Les sciences & les arts furent alors renversés de fond en comble. On les releva : mais ils éprouvèrent encore un nouvel échec, quand les Pasteurs ayant à leur tête Sabaco, revinrent faire la conquête de la Thébaïde. Enfin leur troisième

chûte eut lieu, lorsque l'empire de la basse Egypte, & non, je crois, celui de la Thébaïde, fut transféré à Memphis, & que cette ville fut prise, comme le racontent les anciens historiens, par les seuls Pasteurs d'Abaris ou du Delta, quoiqu'il soit peu probable que, pour une chose aussi agréable aux Pasteurs que le renversement d'une ville, toute la nation ne leur ait pas prêté son assistance,

Ce font-là, je pense, les principales époques de la décadence des arts & des sciences en Egypte. Quant aux invasions de Nébuchadnezzer & de ses Babyloniens, elles ne furent fatales qu'aux villes & à leurs habitants. Elles furent d'ailleurs passagères, & les conséquences n'en pouvoient être de longue durée. Les prophéties en avoient annoncé à la fois le commencement & la fin. La conquête des Assyriens ne fut qu'une expédition de pillage. L'écriture-sainte elle-même nous apprend qu'elle ne devoit durer que quarante années seulement, la moitié de la vie d'un homme (1); & qu'elle étoit principalement destinée à dédommager Nébuchadnezzer des malheurs qu'il avoit

---

(1) Ezech. chap. 29, vers. 11.

éprouvés au siège de Tyr, où les habitans irrités détruisirent eux-mêmes leurs richesses, & privèrent ce conquérant du butin qu'il espéroit. Les Babyloniens étoient, après les Egyptiens, le peuple le mieux policé; l'Egypte souffrit de leur rapacité, non de leur ignorance, au lieu qu'elle avoit eu à souffrir horriblement de l'ignorance des Pasteurs pendant tout le temps de leurs conquêtes.

Après la destruction de Thèbes, le commerce & probablement les arts s'enfuirent de l'Egypte pendant un certain temps & se retirèrent à Edom, ville dont l'histoire nous est bien peu connue, mais qui étoit pourtant à cette époque, ainsi que son territoire, le pays le plus riche du monde. David qui régnoit dans le voisinage de Sidon & de Tyr, appelle Edom, la cité forte. "Qui me portera dans la cité, forte? Qui me conduira dans Edom (1)?"

David, à la suite d'une ancienne querelle, & sans doute aussi à l'instigation des Tyriens ses amis, s'empara d'Edom, la détruisit & en

---

(1) Pseaume 60, vers. 9, & Pseaume 108, vers. 10.



disperfa les habitans (1). Il étoit alors le guerrier le plus puissant du continent. Tyr & Edom étoient rivales; & le prince hébreu, en faisant la conquête de cette dernière ville qu'il unit à son royaume, auroit anéanti le commerce par les moyens mêmes qu'il employoit pour le cultiver & se l'approprier, si Tyr n'avoit pas été à même de succéder à Edom, & de rassembler ses marins & ses ouvriers, que la conquête avoit dispersés.

David prit possession de deux ports, Eloth & Ezion-Gaber, d'où il fit avec beaucoup de succès jusqu'à la fin de son règne, le commerce à Ophir & à Tarshish. Nous demeurons frappés d'étonnement quand nous réfléchissons aux sommes immenses que ce prince reçut en si peu de temps des mines d'Ophir. Ce qu'il est rapporté que David (2) & ses fils fournirent

---

(1) Samuel, lib. 2, chap. 8, vers. 14. — Les Rois, lib. 1, chap. II. vers. 15 & 16.

(2) Les Rois, lib. 1, chap. 9, vers. 26. Chron. lib. 2, chap. 8, vers. 17.

Chron. chap. 22, vers. 14, 15, 16, chap. 29, vers. 3, 4, 5, 6, 7. Trois mille talens hébraïques d'or, réduits en monnoie angloise, font vingt-un millions & six cent mille livres sterling; c'est-à-dire, cinq cent dix-huit millions quatre cent mille livres tournois.

pour l'édification du temple de Jérusalem, excède huit cent millions de notre monnoie, si toutefois le talent dont l'écriture parle en cet endroit, étoit le talent hébraïque (1), & non un poids qui eût la même dénomination, dont la valeur fût moindre, & qu'on réservât spécialement pour le commerce de ces métaux précieux, l'or & l'argent. Peut-être étoit-ce un poids indien ou africain, d'abord particulier aux mines même où l'on alloit chercher l'or, & approprié à cette riche marchandise, ainsi que nous avons substitué en Angleterre pour les mêmes matières un poids qui a un quart de moins que le poids ordinaire (2).

Salomon, qui monta sur le trône après David

---

(1) La valeur du talent hébraïque est spécifiée dans l'Exode, chap. 38, vers. 25, 26. Car 603,550 personnes étant taxées à un demi-sicle chacune, elles doivent avoir payé en tout 301,775 sicles; & cette somme, est-il dit, montoit à 100 talens & 1775 sicles. Déduisez les deux dernières sommes, & il restera 300,000 sicles, qui, divisés par 100, feront 3000 sicles pour chaque talent.

(2) Il y a dans l'original, notre once *troy*, différente de l'*averdupoise*. Le *troy* est un poids anglois qui a 12 onces, & l'*averdupoise* en a 16. (N. du T.)

son père, succéda également à l'amitié que David avoit contractée avec Hiram, roi de Tyr. Salomon visita en personne Eloth & Ezion-Gaber (1), & les fortifia. Il rassembla un grand nombre de pilotes & de gens de mer qui s'étoient enfuis d'Edom, lorsque son père en avoit fait la conquête, & dont la plupart s'étoient retirés à Tyr & à Sidon, les deux seules villes commerçantes de la Méditerranée. Hiram lui fournit beaucoup de matelots : mais les matelots de Tyr n'étoient pas capables d'exécuter les projets de Salomon, s'ils n'eussent pas été dirigés par des pilotes & des marins accoutumés à la navigation du golfe d'Arabie & de l'Océan indien; des hommes enfin, tels qu'étoient ceux qui vivoient autrefois à Edom, & que le roi des Juifs venoit de recueillir à Eloth & à Ezion-Gaber.

La navigation de la mer Rouge étoit bien différente à tous égards de celle de la Méditerranée; car la Méditerranée peut être regardée en comparaison de la mer Rouge, comme un paisible étang, dont les rivages sont très-peu écartés l'un de l'autre. D'ailleurs cette petite

---

(1) Chronique, chap. 8, vers. 17.

étendue de mer est si remplie d'îles, que le pilote avoit besoin de plus d'art & d'habileté pour éviter la terre que pour l'aborder. Elle est de plus sujette à des vents variables, puisqu'elle se trouve au nord des 30° de latitude, limites que la providence a données à ces vents sur toute la circonférence du golfe. La navigation de l'Océan indien est gouvernée par des lois plus irrégulières, plus commodes pour les marins, & très-différentes de celles auxquelles la Méditerranée est soumise. Mais avant d'aller plus loin, il est nécessaire d'expliquer ce phénomène.

Tous ceux qui connoissent un peu l'histoire d'Egypte, savent que les vents du nord y règnent pendant les six mois de la plus grande chaleur, & qu'on les y nomme les vents étiens, ou les vents d'été. Ces vents balayent la vallée du nord au sud, qui est la direction de l'Egypte, ainsi que celle du Nil qui la partage. Les deux chaînes de montagnes qui bordent l'Egypte à l'orient & à l'occident, forcent le vent de suivre cette direction précise.

Il est naturel de penser qu'il en seroit de même pour le golfe d'Arabie, si cette mer



étroite avoit une direction parallèle à la terre d'Egypte, c'est-à-dire, du septentrion au midi. Cependant le golfe d'Arabie, ou ce que nous appelons la mer Rouge, s'étend presque du nord-ouest au sud-est, depuis Suez jusqu'à Moka. Là, elle tourne & va presque de l'est à l'ouest, jusqu'à sa jonction avec l'Océan indien par le détroit de Babel-Mandeb, ainsi que je l'ai déjà dit; & on pourra mieux le voir encore en consultant la carte.

Ainsi les vents étiésiens, qui font directement nord en Egypte, prennent ici la direction du golfe, & soufflent avec force dans cette direction pendant tout l'été; c'est-à-dire que, depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre, le vent règne du nord-ouest sur toute l'étendue de la mer Rouge en remontant jusqu'au détroit, & que de Novembre en Mars, il est directement contraire, & descend le golfe depuis le détroit de Babel-Mandeb jusqu'à l'Isthme de Suez.

Ces vents sont appelés par quelques personnes les vents alifés: mais c'est par erreur qu'on leur a donné ce nom, qui peut servir à répandre de la confusion dans les relations, & à les

rendre inintelligibles. Le vent alisé est un vent qui souffle pendant tout le cours de l'année, & qui a toujours soufflé du même point de l'horizon, tel le vent de sud-ouest au sud de la ligne règne sur l'Océan pacifique & sur l'Océan indien. Mais au contraire, les vents dont nous parlons à présent s'appellent mouf-fons. Chaque année ils soufflent régulièrement fix mois du nord & fix mois du sud sur le golfe d'Arabie, tandis que sur l'Océan indien au-delà du détroit de Babel - Mandeb, leur direction est précisément opposée pendant le même temps; c'est-à-dire, que pendant l'été ils viennent du sud, & pendant l'hiver ils viennent du nord, avec une légère inclinaison à l'est ou à l'ouest.

L'on observera donc qu'un vaisseau partant de Suez ou du golfe de l'Élan, dans quelque mois d'été que ce soit, rencontrera un vent de nord-ouest très-violent, qui le portera directement du golfe à Moka. A Moka, la côte va de l'orient à l'occident, jusqu'au détroit de Babel-Mandeb; ainsi, le vaisseau parti de Moka, aura pendant un court espace de chemin des vents variables, mais la plupart du temps soufflant de l'ouest; & ces vents le conduiront bien-

tôt au détroit. Il n'a donc plus besoin de la mousson du golfe, qui venoit du nord, & quand il a passé dans l'Océan indien, il rencontre une autre mousson directement opposée, pendant les six mois d'été, à celle qui l'avoit favorisé sur la mer. Cette mousson ne lui est pas moins favorable. Elle souffle du sud-ouest, & le porte à pleines voiles sans aucun délai, sans aucun obstacle, dans quelque port de l'Inde qu'il veuille aller.

A son retour il a le même avantage. Il fait voile pendant les mois d'hiver avec la mousson propre à cet Océan, qui souffle alors du nord-est, & qui le conduit au détroit de Babel-Mandeb; le détroit franchi, il trouve dans le golfe un vent de sud-est directement contraire à celui qui est dans l'Océan; mais la route qu'il a besoin de faire est contraire aussi; & ce vent de sud-est, suivant la direction du golfe, le mène à Suez ou dans le golfe de l'Elan, en quelqu'endroit enfin qu'il ait besoin de se rendre. Jusques-là tout est simple, clair, aisé à comprendre; & c'est-là la raison pour laquelle dans les premiers âges, le commerce de l'Inde se fit sans aucune difficulté.

Cependant

Cependant il s'est élevé beaucoup de doutes sur le port appelé *Ophir*, d'où l'on tira l'immense quantité d'or & d'argent qui étoit nécessaire, dans le temps où l'on voulut se préparer à bâtir le temple de Jérusalem. On n'a pas pu encore s'accorder sur la partie du monde où étoit situé cet *Ophir*. Avec ce voyage, on en faisoit aussi un à *Tarshish*, qui éprouve les mêmes difficultés. La même flotte alloit dans ces deux endroits pendant la même saison.

Pour reconnoître avec certitude le lieu où étoit *Ophir*, il est nécessaire d'examiner ce qu'en dit l'écriture, & de rassembler tout ce qui le décrit précisément, sans permettre que notre imagination nous emporte plus loin.

Premièrement, pour aller faire le commerce à *Ophir* on partoit du golfe de l'Élan, & on traversoit l'Océan indien.

Secondement, les retours étoient en or, argent & ivoire, mais principalement en argent (1).

---

(1) Rois, liv. 1, chap. 10, vers. 22.



Troisièmement enfin, les flottes demeuroident pour aller & pour venir précisément trois ans (1), & elles ne restèrent jamais ni plus ni moins de temps dans ce voyage.

Or, si les flottes de Salomon partoient du golfe de l'Elan pour l'Océan indien, leur voyage exigeoit de toute nécessité qu'elles se servissent des moussons, parce qu'il ne règne point d'autres vents sur ces mers. Et ce qui prouve indubitablement qu'elles en profitoient, c'est le terme précis de trois ans qu'elles mettoient pour se rendre à Ophir, & revenir à Ezion-Gaber. Car il est clair, de manière à n'avoir besoin ni de preuve, ni de l'appui d'aucun raisonnement, que si ce voyage avoit été fait avec des vents variables, on n'auroit jamais dû observer qu'il falloit un terme limité pour l'allée & pour la venue. Les flottes auroient pu retourner d'Ophir dans deux, trois, quatre ou cinq ans; & le terme fixe de trois ans auroit été impossible à observer, dans quel qu'endroit du globe qu'eût pu être situé Ophir.

Ni l'Espagne, ni le Pérou ne pouvoient être

---

(1) Rois, liv. 2, chron. chap. 9, vers. 21.

Ophir. Pendant une partie du voyage qu'il eût fallu faire pour se rendre dans ces endroits, on auroit trouvé des vents variables, & conséquemment le retour en eût été incertain. L'isle de Ceylan dans les Indes Orientales ne pouvoit pas non plus être Ophir. On s'y rend & on en revient à la vérité avec les mouffons; mais j'ai déjà démontré qu'un an est tout ce qu'il faut pour un pareil voyage. En outre Ceylan a bien de l'ivoire, mais elle n'a ni or ni argent; & quant à Saint-Domingue elle ne possède ni de l'argent ni de l'ivoire.

Quand les Tyriens découvrirent l'Espagne, ils y trouvèrent une immense quantité d'argent en masses énormes; mais ils le portèrent à Tyr par la Méditerranée, & ils l'envoyèrent ensuite par terre jusque sur la mer Rouge, afin de payer les marchandises qu'ils faisoient venir des Indes. Tarshish n'est pas non plus un port qu'on eût pu trouver dans aucun de ces voyages; ainsi cette partie de la description péche, & d'ailleurs il n'y a pas non plus des éléphants en Espagne.

Ce furent les mines d'Ophir qui fournirent probablement de l'or en orient dans les pre-

miers âges. Conséquemment il auroit dû paroître de grandes traces d'excavations. Cependant en aucun des endroits dont nous venons de parler on ne trouve de grandes marques de l'exploitation d'aucune mine. Les anciennes traces des mines d'argent qui étoient en Espagne sont à présent ignorées ; & il n'y a jamais eu de mines d'or.

Juan-Dos-Santos (1), moine dominicain, dit que sur la côte d'Afrique dans le royaume de Sofala , situé vis-à-vis de l'isle de Madagascar, il y a des mines d'or & d'argent plus abondantes qu'aucune mine connue, surtout celles d'argent. Elles paroissent avoir été exploitées depuis les premiers siècles. Elles étoient encore ouvertes, & on y travailloit quand les Portugais conquièrent cette partie de la péninsule ; & vraisemblablement qu'on les a abandonnées depuis la découverte du Nouveau-Monde, plutôt par politique que par aucune autre raison.

Juan-Dos-Santos raconte qu'il aborda à Sofala en l'année 1586 , & qu'il remonta la grande

---

(1) Voyez le voyage de Dos-Santos , publié par Legrand.

rivière de Cuama , où les moines de son ordre , désirant toujours d'être dans le voisinage de l'or , avoient placé leur couvent. De-là il pénétra à environ deux cent lieues dans le pays , & il vit les mines d'or qu'on exploitoit alors dans la montagne d'Afura (1). A une distance considérable de ces mines étoient les mines d'argent de Chicoua. Dans les unes & les autres on trouve des excavations qui paroissent très-anciennes ; & auprès de ces divers endroits les maisons des rois sont actuellement faites de paille & de boue ; tandis qu'il y subsiste encore des restes considérables de bâtimens , construits avec des pierres & de la chaux.

C'est une tradition généralement adoptée dans ce pays-là , que ces ouvrages ont appartenu autrefois à la reine de Saba , & qu'ils furent bâtis dans le temps du commerce de la mer Rouge , & à cause de ce commerce. Tous les caffres (2) conservent parmi eux la mémoire de ce fait.

---

(1) Voyez la carte de ce voyage.

(2) M. le chevalier Bruce , qui conserve exactement l'orthographe orientale , écrit *Cafrs*. (*Note du Traduc.*)



Eupolemus, ancien auteur cité par Eusèbe (1), dit en parlant de David, qu'il fit construire des vaisseaux à Eloth, ville d'Arabie, & qu'il envoya des mineurs, ou comme il les appelle, des *hommes à métal*, à Orphi ou Ophir, isle de la mer Rouge. Mais par la mer Rouge cet écrivain entend sans doute l'océan Indien (2), & par Orphi vraisemblablement il désigne l'isle de Madagascar. Orphi, ou Ophir pourroit avoir le nom du continent, au lieu de Sofala, ou bien Sofala où les mines sont, pourroit avoir été le continent d'Orphi,

Les rois des isles sont souvent cités dans ces voyages. Socoterra, Madagascar, les Comoras, & plusieurs petites isles des environs sont apparemment ce que l'écriture appelle les *isles*. Tout se réduit donc alors à trouver un lieu, soit Sofala, soit quelque autre contrée adjacente, qui puisse fournir indubitablement de l'or, de l'argent & de l'ivoire en grande quantité; qui ait de vastes excavations, & qui en

---

(1) Euseb. Præp. Evang. lib. 9.

(2) Dionysii Periegesis, vers. 38. And Comment. Eustathii in eundem. Strabo, lib. 16, pag. 765. — Agathemeris Geographia, lib. 2, chap. 11.

même temps soit dans une position telle par rapport aux moussons, qu'il faille absolument trois ans pour en faire le voyage, sans qu'il exige plus de temps, ni qu'on puisse le faire en moins; & ce lieu est Ophir.

Essayons maintenant de nous rendre à ces mines de Dos-Santos avec les moussons que nous avons déjà expliquées en décrivant le voyage des Indes. Les flottes ou les vaisseaux partant en Juin d'Ezion-Gaber, se rendroient à Moka avec la mousson du nord. Là, non la mousson, mais la direction du golfe change, & la violence des vents du sud-ouest qui règnent dans l'océan Indien, se fait quelquefois sentir dans la route de Moka. Les vaisseaux mouillent alors dans ce port, & y attendent un temps plus calme & des vents favorables, qui le conduisent jusqu'en dehors du détroit de Babel-Mandeb, dans le court passage duquel le vent est toujours variable. S'ils avoient besoin de se rendre aux Indes, leur route seroit à l'est-nord-est, ou au nord-est-quart-de-nord; & ils trouveroient un vent très-fort de sud-est, qui les porteroit dans quelque partie de l'Inde où ils voulussent aller, dès qu'ils auroient doublé le cap Gardesfan.

Mais les choses sont bien différentes, s'ils sont destinés pour Sofala; leur route est presque au sud-est, & ils rencontrent au cap Gardefan un vent violent de sud-ouest, qui leur est directement contraire. Etant obligés de retourner dans le golfe, ils prennent ce vent pour un vent alisé, parce qu'ils ne peuvent faire leur route de Moka qu'avec la mousson d'été, qui ne les conduit que jusqu'au détroit de Babel-Mandeb, & qui les laisse ensuite abandonnés à un vent contraire, à un courant très-fort, & à une mer tempétueuse.

Il étoit absolument impossible de tenter un pareil voyage à la voile, parce que les vaisseaux n'alloient dans les premiers temps que vent arrière. Si on l'avoit voulu achever, il auroit fallu employer des avirons (1); & beaucoup de dépenses inutiles & la perte d'un grand nombre d'hommes eussent été les conséquences nécessaires de ces essais. Ceci n'est point une simple conjecture. Le prophète Ezéchiel décrit le fait, en parlant des voyages des Tyriens, & peut-être même de celui que je viens de tracer. Il dit : " Tes rameurs t'ont portée dans

---

(1) Ezech. chap. 27, vers. 6.

„ les grandes eaux (l'Océan); le vent d'orient „ t'a brisée dans le milieu de mers. (1) „ En un mot, le vent d'orient, c'est-à-dire, le vent de nord-est, étoit la vraie mousson propre à les conduire à Sofala. Cependant n'ayant point de voiles, étant sur une côte où le vent donnoit en plein, sur une côte très-dangereuse, & dans une mer très-grosse, il leur eût été impossible avec leurs avirons d'échapper au naufrage.

Enfin la philosophie, l'observation, la persévérance infatigable de l'homme qui cherche à exécuter tous les projets que son intérêt lui suggère, triomphèrent de ces difficultés, & apprirent aux navigateurs du golfe d'Arabie que ces vens périodiques qu'ils avoient d'abord regardés comme des obstacles invincibles au commerce de Sofala, étoient, quand on les connoissoit, les moyens les plus sûrs & les plus prompts d'exécuter ce voyage.

Les vaisseaux qui alloient trafiquer à Sofala partoient en été du golfe d'Arabie, ainsi que je l'ai déjà dit, & profitoient d'une mousson du nord qui les conduisoit à Moka. Là, la

---

(1) Ezech. chap. 27, vers. 26.



mousson leur manquoit par rapport au changement de direction du golfe. Les vents de sud-ouest, qui soufflent en dehors du cap Gardesfan dans l'Océan Indien, avoient tant de violence, qu'ils se faisoient sentir jusques dans la route de Moka, & rendoient cet endroit assez difficile pour les vaisseaux. Mais bientôt le vent changeoit. Le temps devenoit calme; & les vaisseaux, j'imagine, étoient dans le mois d'Août tranquillement à l'ancre sous le cap Gardesfan, où étoit le port que long-temps après on a appelé Promontorium Aromaticum. Là les vaisseaux étoient obligés de demeurer jusqu'en Novembre, parce que pendant tous les mois de l'été les vents au sud du cap souffloient violemment du sud-ouest, & étoient, comme je l'ai exposé plus haut, directement contraires au voyage de Sofala. Mais le temps n'étoit pas perdu. On achetoit là une partie des marchandises qu'on vouloit rapporter, telles que l'ivoire, l'encens & la myrrhe; & les vaisseaux même étoient l'endroit où l'on tenoit le marché de ces divers objets.

Je pense qu'en Novembre les vaisseaux partoisent avec un vent de nord-est, avec lequel ils auroient bientôt fait leur voyage. Mais à la

hauteur de la côte de Mélinde ils rencontroient au mois de Décembre une mousson irrégulière du sud-ouest, que de nos jours le docteur Halley a observée le premier. Cette mousson les empêchoit d'arriver à Sofala, & les obligeoit de relâcher dans le petit port de Moka auprès de Mélinde, ou plus près encore à Tarshish, que nous trouvons ici par accident, & que nous regardons comme un puissant garant de la rectitude de nos idées sur tout le reste du voyage.

Dans les annales de l'Abyssinie nous voyons qu'Amda-Sion ayant porté la guerre sur cette côte dans le quatorzième siècle, avoit dans le nombre de ses vassaux rebelles un chef de Tarshish, pays désigné dans le même endroit où nous venons de le placer.

Les vaisseaux de Salomon étoient donc obligés de s'arrêter à Tarshish jusqu'en Avril de l'année suivante. En Mai le vent passoit au nord-est, & probablement les portoit dans le cours du même mois à Sofala. Tout le temps qu'ils restoient à Tarshish étoit utilement employé. Une partie de leur cargaison devoit être prise là, & sans doute on l'achetoit, ou

on en concluoit le marché pour la prendre au retour. Depuis le mois de Mai de la seconde année jusqu'à la fin de la mousson en Octobre, les vaisseaux ne pouvoient pas quitter le port. Le vent étoit au nord-est ; mais pendant ce temps les navigateurs - commerçans embarquoient les marchandises que , j'imagine , ils avoient trouvées toutes prêtes.

Les vaisseaux repartoient de Sofala dans le mois de Décembre de la seconde année, avec la mousson du sud-est, qui en peu de semaines les auroit portés dans le golfe d'Arabie, si à la hauteur de Moka près de Mélinde & de Tarshish ils n'avoient pas rencontré la mousson de nord-est, laquelle les obligeoit d'entrer dans ce port jusqu'à-ce qu'elle fût changée. Ensuite le vent de sud-ouest venoit à leur secours au mois de Mai de la troisième année, avec ce vent ils franchissoient le détroit de Babel-Mandeb, & se rendoient à Moka, où ils étoient confinés par la mousson d'été, qui régnoit sur le golfe d'Arabie depuis Suez jusque dans l'Yémen. Là ils attendoient que cette mousson du nord changeât & passât au sud-est, en Octobre ou en Novembre, & alors ils faisoient aisément route pour le golfe de l'Elan,

où ils arrivoient vers le milieu ou la fin de Décembre de la troisième année. Ils n'avoient pas besoin de plus de temps pour compléter leur voyage ; mais il étoit impossible d'en employer moins. En un mot, ils avoient changé six fois de mousson, ce qui fait exactement trente-six mois, ou bien trois ans ; & autant que j'en puis juger, il n'y a point d'autre combinaison de moussons sur toute l'étendue du globe, qui pût être aussi-bien appliquée à ce voyage.

Si l'on consulte la carte, & qu'on la garde devant soi pendant qu'on lira ces détails, on verra qu'il ne reste plus aucune difficulté. C'est pour l'instruction de mes lecteurs que cette carte a été faite, non pour celle du savant prélat (1) à qui elle est dédiée, & qui est bien plus capable de répandre un nouveau jour même sur ce sujet, qu'il n'a besoin de profiter de mes observations.

Le célèbre Montesquieu soupçonne qu'Ophir étoit réellement sur la côte d'Afrique ; & les conjectures de ce grand homme méritent

---

(1) Le docteur Douglas, évêque de Carlisle.



peut-être plus d'attention que les assertions d'un autre. Il avoit trop de lumières & trop de sagacité pour douter de la réalité de ce voyage, & pour chercher Ophir & Tarshish en Chine. Cependant, ne connoissant point les particularités des moussons qui règnent sur ces côtes, dont Eudoxe a parlé le premier, mais d'une manière très-légère, & que le docteur Halley a depuis peu observées & décrites, il étoit ébranlé en considérant que du temps de Salomon, un vaisseau ne faisoit dans trois ans qu'un millier de lieues, que nous regardons à peine comme un trajet d'un mois. D'après cela, il suppose que la lenteur du voyage étoit occasionnée par l'imperfection des vaisseaux, & il a fait là-dessus beaucoup de calculs & de raisonnemens ingénieux, dont il tire les conséquences. Il suppose donc que les vaisseaux employés par Salomon étoient de l'espèce qu'il appelle Jonques (1) de la mer Rouge, faits de papyrus, & recouverts de peaux d'animaux ou de cuir.

Plin. (2) a dit qu'une de ces jonques de

---

(1) Esprit des lois, lib. 21, chap. 6.

(2) Plin. lib. 6, cap. 22.

la mer Rouge demouroit vingt jour à faire un voyage qu'un vaisseau Grec ou Romain auroit fait en sept jours ; & Strabon (1) avoit observé la même chose avant Plin.

Cependant la lenteur de ces vaisseaux (2) ne peut point résoudre la difficulté, car si les Jonques étoient les vaisseaux qu'on envoyoit à Ophir, elles auroient été employées bien davantage dans les voyages de l'Inde, qui étoient plus courts. Mais les Egyptiens faisoient ce voyage en un jour & c'étoit tout ce qu'auroit pu faire un vaisseau Grec ou Romain. Les Jonques ne composoient donc point les flottes de Salomon. Ce prince employoit des vaisseaux Tyriens & Iduméens, les vaisseaux les plus solides & les meilleurs voiliers de leurs temps. Quiconque a vu l'impétuosité de la mer, la force des courans, & la violence des vents de sud-ouest au-delà du détroit de Babel-Mandeb, n'a pas besoin qu'on lui prouve par aucun raisonnement qu'un vais-

---

(1) Strabo, lib. 15.

(2) Je fais qu'il y a beaucoup d'opinions contraires sur ce sujet, & que les Jonques doivent avoir été de différente espèce. *Vide Salm.*

seau fait de papyrus & de cuir ne résisteroit pas une heure dans cet Océan.

Certes les jonques étoient des bâtimens très-légers & très-commodes, faits pour traverser le golfe étroit qui séparoit les Sabéens des Cushites, vis-à-vis d'Azab sur la mer Rouge, & pour porter des provisions de l'Arabie heureuse dans les endroits les plus déserts de la côte d'Azab. J'ai déjà donné à entendre que les noms des lieux qu'on trouve dans ces parages démontroient suffisamment les pertes considérables d'hommes occasionnées par les voyages de Sofala, avant qu'on se servit de voiles & qu'on eût appris à connoître les moussons.

A présent, je vais examiner jusques à quel point cette vérité est confirmée par les noms divers qu'on avoit donnés aux lieux où l'on passoit, & qu'ils conservent encore dans le langage du pays.

Il est fait mention dans les voyages de Sofala de trois Mokas (1), situés en divers

---

(1) M. le chevalier Bruce écrit ce mot *Mocha*.

endroits,



endroits, & fort éloignés l'un de l'autre. Le premier est dans l'Arabie déserte, presque par les 30°. de latitude nord, & non loin de l'extrémité du golfe de Suez. Le second est par 13°, à peu de distance du détroit de Babel-Mandeb; & enfin le troisième est par 3°. de latitude sud près de Tarshish sur la côte de Mélinde.

Le nom de Moka, dans la langue éthiopienne, signifie une prison; & il est précisément appliqué aux trois endroits dont nous venons de parler, parce qu'un vaisseau est forcé de séjourner quelques mois dans chacun d'eux, pour attendre le changement des moussons & avoir la liberté de poursuivre son voyage.

A Moka, près de l'extrémité du golfe de Suez, le vaisseau qui a besoin de faire route au sud, pour se rendre au détroit de Babel-Mandeb, reste emprisonné tout l'hiver, & jusques à l'instant où la mousson d'été vient le délivrer.

A Moka, dans l'Arabie heureuse, il en arrive autant au vaisseau qui veut se rendre à Suez pendant les mois d'été. Il peut bien reve-



nir du détroit de Babel-Mandeb, dans la route de Moka, à cause de la direction accidentelle de la partie du golfe qui est près de l'entrée: mais dans le mois de Mai le vent de nord-ouest le force de relâcher à Moka, & là il attend que la mousson de sud-est vienne lui permettre d'achever la route.

Après qu'on a doublé le cap Gardefan, la mousson d'été qui souffle du nord-est porte le vaisseau à pleines voiles vers Sofala; mais une mousson anormale l'arrête à la hauteur de Mélinde, & le fait aborder à Tarshish, où il est emprisonné pendant six mois dans un autre Moka. Ainsi ce mot, employé avec emphase pour désigner les lieux où les vaisseaux sont nécessairement détenus par rapport à la vicissitude des moussons, prouve la vérité de que j'ai dit.

Le dernier cap qu'on trouve sur le rivage d'Abyssinie avant d'entrer dans le détroit de Babel-Mandeb est le cap Defan. Les Portugais l'ont appelé cap *Dafui*: mais le mot *Dafui* n'a de signification dans aucun langage. Les Abyssiniens du côté desquels il est situé le nomment cap *Defan*, c'est-à-dire, le cap des

Funérailles. C'étoit-là sans doute que le vent d'est pouffoit à terre les cadavres de ceux qui avoient fait naufrage sur ces mers. La pointe de la même côte, qui s'avance dans le golfe un peu en-deçà du détroit de Babel-Mandeb, étoit appelée par les Romains *Promontorium Anomatum*; & depuis les Portugais lui ont donné le nom de cap Gardefui. Mais les Abyssiniens & tous les navigateurs de la mer Rouge ne le nomment que le cap Gardefui, le promontoire de la sépulture.

Plus près encore du détroit, dans le royaume d'Adel, il y a un petit port qu'on appelle *Meté*, c'est-à-dire, la mort, ou bien il est mont, ou ils sont monts. Plus à l'ouest encore est le Mont-Félix, que les Portugais ont ainsi nommé par corruption. Les Romains l'appeloient *Elephas Mons*, la montagne de l'Eléphant, & les naturels du pays le nomment *Jibbel-Féel*, ce qui veut dire la même chose que le nom latin. Les Portugais, qui ne savoient point que *Jibbel-Féel* signifioit le mont de l'Eléphant, se sont laissé entraîner par le rapport des sons, & l'ont appelé le Mont-Félix, le Mont heureux, titre auquel ce lieu n'a sûrement aucun droit.

Le détroit par lequel on passe du golfe d'Arabie dans l'océan Indien est appelé, par les Portugais, Babel-Mandel; mais ce mot n'a aucun sens. Le nom que lui donnent les Orientaux est Babel-Mandeb, c'est-à-dire, la porte de l'affliction. Ptolémée (1) place auprès de ce détroit une ville qu'il nomme en grec Mandæth, ce qui me semble n'être qu'une corruption de Mandeb.

Le Promontoire qui forme le côté méridional du détroit, & la ville qui y est située, portent le nom de *Dira*, ce qui veut dire l'enfer, & Ptolémée les appelle *Αυρα* (2). C'est aussi une traduction du nom ancien, parce que le mot de *Αυρα* ou *Dira* n'a aucune signification en grec.

Après avoir passé Moka on trouve dans le canal un groupe d'isles, appelées Jibbel-Zékir, c'est-à-dire, les isles de la prière en mémoire des morts. Plus loin dans la même direction en suivant le golfe, on en voit d'autres désignées par le nom de Sébaat-Gzier,

(1) Ptolém., Geog. lib. 4, cap. 7.

(2) Ibid.



ce qui veut dire honneur à l'Eternel, & nous pouvons supposer que ces isles avoient été ainsi nommées au retour de la navigation périlleuse de Sofala.

Toute la côte, à l'est de l'endroit où le cap Gardefan s'avance au loin dans la mer, est le territoire de Saba, qui de temps immémorial a été le lieu où l'on a vendu l'encens, la myrrhe & le baume. Derrière Saba, on trouve dans l'Océan Indien le pays appelé *Regio Cinnamomifera*, où croît en effet une immense quantité de canelle sauvage.

Dans l'intérieur des terres qui sont près d'Azab, il y a ainsi que je l'ai déjà observé de grandes ruines, dont quelques-unes sont composées de petites pierres jointes avec de la chaux, & ont une adhérence extrêmement forte. Il y a surtout un aqueduc, lequel servoit anciennement à porter une grande quantité d'eau provenant d'une fontaine située dans les montagnes; & sans doute ce monument doit avoir contribué beaucoup à l'ornement, à la salubrité & aux délices de Saba. Il est construit de grands blocs de marbre tirés des montagnes voisines, placés l'un sur l'autre sans



chaux ni ciment, mais joints avec des crampons d'airain très-forts. L'on trouve aussi dans le même endroit un grand nombre de puits, ou de réservoirs d'environ six pieds de large, faits également de blocs de marbre taillés en portion de cercle, & adaptés l'un à l'autre avec des crampons pareils à ceux de l'aqueduc. Ceci est d'autant plus surprenant, qu'Agatharcides (1) raconte que les Aliléens & les Cassandrins, situés dans le sud de l'Arabie, précisément vis-à-vis d'Azab, possédoient tant d'or qu'ils en donnoient pour du fer, le double du poids, le triple pour de l'airain, & le décuple pour de l'argent. Cet auteur ajoute qu'en creusant la terre de ces contrées, on trouvoit des morceaux d'or gros comme des noyaux d'olive, & quelquefois davantage.

Il me semble vraiment extraordinaire, si l'airain étoit à un si haut prix en Arabie, qu'on l'employât à Azab aux choses les plus communes. Mais quoiqu'il en soit, les habitans du continent d'Afrique, & ceux de la péninsule d'Arabie qui lui est opposée, s'accordent à dire que c'étoit là l'empire de la reine de

---

(1) Agatharcides, pag. 60.

Saba, fameuse par le voyage qu'elle fit à Jérusalem. Ils soutiennent que ces monumens d'architecture lui ont appartenu ; qu'ils étoient érigés dans le chef-lieu de sa résidence ; & que tout l'or, l'argent & les parfums sortoient de son royaume de Sofala, qui étoit le même lieu qu'Ophir, & qui venoit jusques à Azab, s'étendant à-la-fois sur les côtes de l'océan Indien & sur celles de la mer Rouge.

L'on croira peut-être que c'est ici le lieu où je vais raconter le voyage que la reine de Saba fit en Palestine. Mais l'importance de cette expédition, & la place qu'elle occupe dans les antiquités judaïques, rendent ce sujet digne d'être traité en particulier. D'ailleurs la connexion qu'il est supposé avoir avec la fondation de l'empire des Abyssiens, dont je vais bientôt tracer l'histoire, m'engage à différer d'en parler jusqu'alors. Contentons-nous à présent de continuer à décrire l'ancien commerce du golfe d'Arabie, & nous reprendrons le récit du voyage de la reine de Saba lorsque nous le pourrons sans interrompre ce que nous avons encore à dire sur d'autres matières.

## CHAPITRE V.

*Etat chancelant du commerce de l'Inde. — Les expéditions militaires des Perses lui nuisent. — Il reprend sa vigueur sous les Ptolémées. — Il tombe en décadence sous l'empire des Romains.*

LES jours prospères du commerce qui enrichit le golfe de l'Elan, sembloient presque être à leur terme. Cependant après la révolte des dix tribus, Edom demeurant à la famille de David, on continua à faire quelque trafic sur cette mer, malgré les difficultés qu'on avoit à surmonter (1). Ces expéditions durèrent jusques à la fin du règne de Josaphat (2) : mais alors Joram succédant à ce prince, les Edomites se révoltèrent, se choisirent un roi de leur nation, & ne furent plus soumis aux rois de Juda jusques au règne d'Uzziach (3)

(1) 1 Rois, chap. 22, vers. 48. — 2 Chron. chap. 20, vers. 36.

(2) 2 Chron. chap. 21, vers. 10. — 2 Rois, chap. 2, vers. 22.

(3) 2 Rois, chap. 14, vers. 22. — 2 Chron. chap. 26, vers. 2.



qui conquit Eloth , le fortifia , & l'ayant peuplé d'une colonie de Juifs , y fit revivre l'ancien commerce. Les choses demeurèrent ainsi jusqu'au roi Ahaz , quand Rezin roi de Damas s'empara d'Eloth (1) , en chassa les Juifs , & établit à leur place une colonie de Syriens. Mais le vainqueur ne jouit pas long-temps de son triomphe. L'année suivante il fut vaincu lui-même par Tilgath-Pilefer (2) ; & un des fruits de la victoire de ce dernier fut la prise d'Eloth , qui depuis ne rentra jamais sous la domination des Juifs , ni ne leur procura plus aucun avantage.

Les guerres continuelles qui dévastèrent les villes du golfe de l'Elan ; l'expulsion des Edomites , tous les grands événemens enfin qui se suivirent immédiatement l'un l'autre , interrompirent le commerce de la mer Rouge , dont les ports n'avoient plus aucune sûreté , étant sans cesse sous des puissances étrangères , & remplis d'une soldatesque toujours ardente au pillage. Ce commerce passa donc dans un lieu qui étoit le centre d'un grand empire ;

---

(1) 2 Rois , chap. 16 , vers. 6.

(2) 2 Rois , chap. 16 , vers. 6.



& où il devoit plutôt espérer de trouver un gouvernement doux & policé, que dans les villes toujours peu sûres, & sur des frontières continuellement exposées aux ravages. Les marchands des Indes & ceux d'Afrique convinrent de se réunir en Assyrie, comme ils avoient fait du temps de Sémiramis. Les uns s'y rendoient par le golfe Persique & l'Euphrate, les autres en traversant l'Arabie. L'Assyrie devint donc le principal marché du commerce de l'Orient.

Les conquêtes de Nabopollaser & de son fils Nebuchadnezzar, avoient répandu une quantité prodigieuse d'or & d'argent dans Babylone. Le premier de ces conquérans avoit non-seulement pillé Tyr (1), mais encore le temple de Salomon (2), & tout l'or que le prince Hébreu avoit autrefois tiré d'Ophir. Il avoit en outre conquis & dévasté l'Egypte, & interrompu la communication du commerce dans toutes ses villes, en exterminant la plus grande partie de leurs habitans; ainsi de toutes parts, il acquit des richesses immenses; & heureuse-

---

(1) Ezech. chap. 26, vers. 7.

(2) 2 Rois, chap. 24, vers. 13. — 2 Chron. chap. 36, vers. 7.

ment pour les personnes qui faisoient le commerce, l'Assyrie avoit des lois écrites; & cet avantage particulier sauva leurs propriétés de la violence & de l'injustice.

Je pense que la phrase qu'on lit dans la bible, " La loi des Mèdes & des Perses n'est „ point altérée (1), „ doit désigner seulement les lois écrites, d'après lesquelles ces pays étoient gouvernés, au lieu de demeurer abandonnés au caprice des juges, comme étoit le reste de l'orient, & comme il l'est à présent tout entier.

L'empire des Assyriens se trouvoit dans la situation que je viens d'exposer, lorsque Cyrus parut. Ce prince ayant conquis Babylone (2) & fait égorger Belshazzer (3), qui en étoit roi, devint maître du commerce & de toutes les richesses de l'orient. Quel que soit le caractère que les historiens attribuent à ce conqué-

---

(1) Dan. chap. 6, vers. 8. — Esther, chap. 1, vers. 19 & chap. 6, vers. 5.

(2) Ezra, chap. 5, vers. 14. — Dan. chap. 6, vers. 5.

(3) Dan. chap. 5, vers. 30.

rant célèbre, la conduite qu'il tint par rapport au commerce de l'orient décèle une grande foiblesse. Non content de l'étonnante prospérité qui avoit élevé son empire sur les ruines des autres états, & qui peut-être aussi étoit due à la fidélité gardée aux marchands étrangers par son peuple, que des lois écrites rendoient circonspect, Cyrus forma le plus absurde & le plus désastreux de tous les projets, celui de tourmenter les commerçans & d'envahir l'Inde entière, afin de ravir d'un seul coup toutes les richesses qu'elle possédoit. Il exécuta ce plan d'une manière aussi folle qu'il l'avoit conçu. Il savoit que de grandes caravanes de marchands venoient des Indes en Perse & en Assyrie, en traversant l'Ariana, c'est-à-dire, la côte déserte qui s'étend tout le long de l'Océan indien jusqu'au golfe Persique, & qui est presque entièrement dépourvue d'eau & d'autres provisions, dont les caravanes ont toujours soin de se munir; & il tenta de suivre la même route pour entrer dans l'Inde avec une grande armée. Treize cent ans auparavant Sémiramis avoit voulu exécuter un pareil dessein; mais son armée périt dans le désert; & celle de Cyrus périt de même, sans qu'il lui fût possible d'enlever un seul cornet de poivre dans aucune partie de l'Inde.



La même destinée attendoit Cambyse, son fils & son successeur. Cambyse voyant la prodigieuse quantité d'or qui passoit d'Ethiopie en Egypte, résolut de marcher à la source, & d'enlever en un seul jour ces trésors, qu'il jugea que le commerce lui amenoit trop lentement.

L'expédition que Cambyse fit en Afrique est trop bien connue pour que j'aie besoin de m'arrêter ici à la décrire. Elle est devenue fameuse par l'extravagance qui l'avoit fait concevoir, par les désastres & l'énormité des pertes qu'elle entraîna, & par le chatiment terrible & mérité qui en fut le prix. Ce fut enfin l'une de ces monstrueuses folies, qui ont rendu célèbre la vie du prince le plus insensé qui ait jamais déshonoré les annales du monde. Le caractère le plus lâche est peut-être le plus enclin à l'avarice; mais quand cette passion s'est emparée du cœur humain, elle est assez forte pour l'exciter à des entreprises aussi hardies que celles qui sont dictées par les plus nobles vertus.

Tandis que Cambyse envahissoit l'Egypte, & s'y abandonnoit aux plus horribles excès,



il apprit que du midi de ce pays il venoit beaucoup d'or pur, indépendamment de celui qui arrivoit du haut du golfe d'Arabie, & qui étoit alors transporté en Assyrie, où il circuloit dans le commerce. Ce renfort d'or appartenoit en propre & exclusivement à l'Egypte, & par ce moyen elle faisoit avec l'Inde un commerce fort lucratif, quoique peu étendu. Cambyse fut aussi que les gens qui étoient maîtres de ces trésors, étoient *Macrobii*, c'est-à-dire qu'ils vivoient long-temps, & qu'ils possédoient un pays séparé de lui par des lacs, des montagnes & des déserts. Mais ce qui le frappa encore davantage, c'est que dans le chemin par où il falloit passer pour les attaquer, il y avoit des multitudes de ces belliqueux Pasteurs, dont j'ai déjà assez parlé pour qu'on les connoisse suffisamment.

Voulant alors flatter ces Pasteurs & conserver la paix avec eux, Cambyse tomba avec fureur sur les dieux & les temples de l'Egypte. Il égorga le bœuf Apis, & il détruisit Memphis & tous les édifices qu'il rencontra sur son passage. Cette conduite ne pouvoit que plaire aux Pasteurs, également ennemis de ceux qui rendoient un culte aux animaux, & de ceux

qui habitoient les villes. Aussi, après ces sanglans préliminaires, Cambyse conclut avec eux une paix solennelle, chaque nation jurant l'une à l'autre une éternelle amitié. Malgré cela il ne fut pas plutôt rendu à Thèbes, dans la haute Egypte, qu'il envoya une grande partie de son armée piller le temple de Jupiter-Ammon, l'un des plus grands objets de l'adoration des Pasteurs; mais ce détachement de son armée périt, sans qu'il en revint un seul homme. J'imagine que tout fut enveloppé par quelque un de ces épais nuages de sable, que le vent charrie souvent dans les déserts. Cambyse marcha alors contre les *Macrobii*, en remontant le long des bords du Nil. Là, le pays trop élevé pour pouvoir être fertilisé par les débordemens du fleuve, restoit sans culture; & un grand nombre d'Assyriens moururent, parce qu'ils manquoient de subsistance.

Un autre détachement de l'armée se rendit dans le pays des Pasteurs, qui lui fournissent des provisions; mais indignés du sacrilège dont les Assyriens s'étoient rendus coupables envers Jupiter-Ammon, ils conduisirent ces troupes dans des endroits où elles ne purent pas se procurer de l'eau. Cambyse avoit déjà

souffert toutes ces pertes, & il n'étoit pas encore arrivé au-delà du 24° de latitude, qui est le parallèle de Syené. De-là il dépêcha des ambassadeurs ou des espions, pour reconnoître les contrées qui étoient devant lui; parce qu'il vit bien qu'il ne pouvoit plus compter sur le secours des Pasteurs. Ces espions trouvèrent tout le pays rempli de Nègres guerriers d'une haute stature, & d'une force de corps prodigieuse, lesquels s'exerçoient continuellement à la chasse des lions, des éléphants & des autres monstres de ces forêts.

Ces peuples possédoient une si grande quantité d'or, que leurs instrumens & leurs ustensiles les plus communs étoient faits de ce métal; mais en même temps ils ne connoissoient point le pain; & leur pays étoit de nature à ne produire aucune espèce de grains dont on pût en faire. Ils ne se nourrissoient que de chair crüe séchée au soleil, & principalement des giraffes, des rhinocéros & des éléphants qu'ils tuoient à la chasse. C'est avec de tels alimens qu'ils vécurent toujours & qu'ils vivent encore; & c'est ainsi que j'ai vécu moi-même tout le temps que j'ai demeuré parmi eux. Aussi paroît-il étrange que des hommes réduits



réduits à cette nourriture, & ne la changeant, ni ne la variant jamais, aient été caractérisés par leur longévité.

A l'arrivée des envoyés de Cambyse, ils ne furent point du tout alarmés. Au contraire, ils les regardèrent comme des hommes d'une espèce inférieure. Ils leur demandèrent de quoi ils se nourrissoient; & en apprenant qu'ils mangeoient du pain, ils appelèrent cet aliment de la *fiente*, parce qu'ils le comparèrent, j'imagine, à cette espèce de pain que j'ai vu chez les misérables Agows leurs voisins, & qui est fait avec du seigle bâtard que les Agows recueillent avec peine dans leurs champs, desséchés par les rayons d'un soleil brûlant. Les hommes à qui s'étoient adressés les ambassadeurs de Cambyse, rirent en entendant dire que ce prince demandoit qu'ils se soumissent à lui, & ils ne purent que mépriser la folie qu'il avoit eu de conduire une armée jusques-là.

Ils parlèrent avec ironie de l'espérance qu'il avoit de les conquérir; & en supposant même qu'il eût surmonté tous les obstacles que lui offroit le passage du désert, & que son armée fût prête à entrer dans leur pays, ils lui con-



feillèrent de retourner sur les pas, pendant qu'il le pouvoit au moins pour un certain temps, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il pût produire un homme de son armée qui bandât l'arc qu'ils lui envoioient, ajoutant qu'alors il pourroit continuer à s'avancer, & former des espérances de conquête.

L'on verra bientôt la raison qui les engageoit à envoyer un arc à Cambyse. Je fais mention de la quantité d'or qu'ils avoient alors, de la chasse qu'ils faisoient aux éléphants, de leur manière de vivre de chair crüe, & surtout de la circonstance de l'arc, parce que ce sont des choses que je puis certifier avoir vues moi-même encore en usage chez eux. Certes en voyageant c'est une grande satisfaction que de pouvoir être à même de prouver des vérités, que par un manque de connoissance du pays on a traitées de mensonges, & dont on s'est servi pour décréditer les historiens.

Les Perses étoient tous de fameux archers. Aussi l'humiliation qu'ils éprouvèrent, en ne pouvant pas bander l'arc qu'on leur avoit envoyé, leur fut très-sensible; mais le récit de

l'immense quantité d'or que les ambassadeurs avoient vu, fit encore une plus grande impression sur l'esprit de Cambyse. Toutefois il étoit hors d'état de se procurer ces richesses, parce qu'il n'avoit point de provisions & qu'il lui étoit impossible de s'en procurer dans le pays où il vouloit marcher. Son armée diminuoit chaque jour, la mort lui enlevait beaucoup de soldats, d'autres se dispersoient; & il fut contraint de se retirer en Egypte, après avoir vu une partie de ceux qui l'avoient accompagné, réduits à l'extrême nécessité de se manger les uns les autres (1).

Le roi de Perse, Darius; essaya d'une manière généreuse & vraiment digne d'un grand monarque, de faire fleurir le commerce. Il fit partir des vaisseaux qui passèrent de l'Indus dans l'Océan, & qui de-là pénétrèrent dans la mer Rouge. Vraisemblablement ce voyage lui procura les connoissances nécessaires pour bien établir ce commerce dans ses états; car ses vaisseaux durent traverser le golfe Persique, & suivre leur route tout le long de la côte orientale de l'Arabie. Ils durent voir

---

(1) Lucan. lib. 10, vers. 280.

les marchés des parfums & des épiceries à l'entrée de la mer Rouge; & apprendre la manière de traiter pour de l'or & de l'argent, comme il étoit nécessaire qu'on traitât dans ces lieux de commerce, lesquels étoient précisément situés sur la même côte d'où l'or & l'argent étoient tirés. Je ne fais donc pas pourquoi M. de Montesquieu (1) a parlé avec tant de mépris de cette expédition de Darius. Il paroît pourtant qu'elle fut exécutée sans beaucoup d'embarras & de dépense, & sans qu'on y perdit des hommes ou qu'ils eussent à souffrir; preuve certaine que le plan en avoit été dès l'origine très-sagement combiné. Darius étoit fameux par son amour pour les sciences; ce que nous pouvons voir par l'envie qu'il eut d'être admis parmi les mages, & par le cas qu'il faisoit d'un tel honneur, puisqu'il voulut qu'on le gravât sur sa tombe.

L'expédition d'Alexandre dans l'Inde fut de tous les événemens celui qui menaça le plus le commerce du continent d'être totalement détruit, ou du moins d'être dispersé dans divers canaux. D'abord le renversement de

---

(1) Esprit des lois, lib. 21, chap. 8.



Tyr lui fut très-nuisible, parce qu'il anéantit pendant quelque temps la navigation du golfe d'Arabie. Ensuite le commerce eut aussi à souffrir de la marche d'Alexandre à travers l'Egypte, lorsque ce prince entra sur les terres des Pasteurs, & qu'il forma le projet de pénétrer par l'Ethiopie jusqu'aux sources du Nil. Si nous jugeons de lui par ce que nous savons de cette partie de son expédition, nous ne ferons pas disposés à croire, comme beaucoup d'autres, que ce prince mêlât de grands projets de commerce à ses projets de conquête. L'inquiétude qu'il témoigna sur sa naissance dans le temple de Jupiter-Ammon, & la première question qu'il fit au grand-prêtre : " Où „ est-ce que le Nil prend sa source ? „ „ décèlent un esprit rempli de tout autre objet que de ceux du commerce. Car il étoit précisément dans le lieu le plus propre à acquérir des lumières sur les rapports des nations commerçantes ; il se trouvoit dans le sanctuaire du dieu cornu (1), du dieu qu'adoroient ces Pasteurs, les voituriers Africains des productions de l'Inde ; il étoit dans un temple enfin, qui quoique situé au milieu des fables de la Lybie,

---

(1) Lucan. lib. 9, vers. 515.



& ne possédant ni or ni argent, pouvoit fournir plus de renseignemens sur le commerce de l'Inde & de l'Afrique, qu'on n'en auroit rassemblé dans aucun autre lieu du monde. Cependant nous n'avons vu nulle part ni qu'Alexandre ait fait alors une seule question, ni qu'il ait pris le moindre arrangement relativement au commerce de l'Inde avec Thebes ou avec Alexandrie, qu'il bâtit ensuite.

Après avoir examiné le grand Océan au sud, Alexandre donna ordre à Néarque, de ranger la terre avec la flotte en remontant le golfe Persique, tandis qu'une partie de son armée le suivroit par terre, & qu'ils pourroient se prêter mutuellement des secours, parce qu'il y avoit beaucoup de difficultés à vaincre pour ceux qui devoient faire la route par terre; & que de bien plus grands dangers attendoient les navigateurs qui s'exposeroient dans des mers inconnues à aller contre les moussons. Néarque lui-même étant rendu à Babylone, apprit au roi de Macedoine le succès de son voyage; & ce prince lui ayant dit de poursuivre sa route sur la mer Rouge, Néarque se rendit heureusement jusqu'à l'extrémité de cette mer.

L'histoire nous apprend que l'intention d'Alexandre étoit de faire le commerce de l'Inde par le golfe persique ; & c'est pour cette raison qu'il brisa toutes les cataractes & les écluses que les Perses avoient construites sur les rivières qui communiquoient avec l'Euphrate. Cependant il semble qu'il ne fit aucun usage de la connoissance qu'il avoit de l'Arabie & de l'Ethiopie ; ce qui me fait croire que l'expédition de sa flotte n'étoit pas une idée de ce conquérant. Il est rapporté que lorsqu'Alexandre alla dans l'Inde, l'Océan indien étoit parfaitement inconnu. Malgré cela, je suis porté à croire que ce voyage fut fait d'après quelques mémoires qui étoient restés du voyage de Darius. Ce voyage de Darius est parvenu jusqu'à nous avec toutes ses circonstances ; & il est très-probable qu'il n'étoit point ignoré d'Alexandre. Mais je ne crois pas que jamais ce conquérant ait eu le dessein de porter le commerce de l'Inde à Babylone.

Certes, quand il auroit eu au contraire le dessein formel de l'empêcher, il n'auroit pas pu faire des choses qui y eussent mieux répli que le renversement de Tyr, la dispersion de ses habitans, la persécution des Orites, qui

charioient les marchandises à travers le grand désert de l'Ariana, & enfin la fondation d'Alexandrie sur la Méditerranée.

En bâtissant sa ville, Alexandre y appela le commerce de l'Inde, & il y eût été fixé éternellement si le cap de Bonne-Espérance n'avoit point été découvert.

Les Ptolémées, les princes les plus sages qui aient été assis sur le trône d'Egypte, s'appliquèrent avec la plus grande attention à cultiver le commerce de l'Inde, à se maintenir en paix & en bonne intelligence avec toutes les contrées qui pouvoient entretenir quelque branche de ce commerce, & au lieu de chercher de le troubler en Asie, en Arabie, ou en Ethiopie, comme avoient fait leurs prédécesseurs, ils n'épargnèrent aucun soin pour l'encourager de tous les côtés.

Ptolémée I régnoit alors à Alexandrie, dont il prépara non seulement la grandeur, mais qu'il eut le bonheur de voir arriver au plus haut point de sa gloire. Ce prince disoit souvent que la vraie puissance d'un roi ne consiste point à acquérir lui-même des richesses,



mais à enrichir ses sujets. Il ouvrit donc les ports de l'Egypte à toutes les nations commerçantes, il encouragea tous les étrangers, protégea les caravanes & la navigation de la mer Rouge; & il rendit en peu d'années Alexandrie l'entrepôt général des marchandises de l'Inde, de l'Arabie & de l'Ethiopie. Il fit plus encore pour assurer la durée de son empire, dans le temps même où il paroissoit n'avoir d'autre intérêt que le bonheur de son peuple; il éleva avec le plus grand soin son fils Ptolémée Philadelphe; & l'heureux génie de ce prince répondit à tout ce qu'un tel père avoit droit d'en attendre. Aussi, dès que le père vit son fils en âge de gouverner, fatigué lui-même par les longues guerres qu'il avoit eues à soutenir, il lui remit sa couronne.

Ptolémée avoit été nourri dès l'enfance dans le métier de la guerre. Aussi entretint-il sans cesse des forces militaires qui le firent respecter de toutes les nations, dans ces temps de trouble & de ravage. Il avoit toujours prête à marcher une flotte de deux cent vaisseaux, qu'il tenoit dans le port d'Alexandrie, la seule partie de ses Etats par où il eût à craindre quelque insulte. Tout ce qui bordoit le der-



rière de son royaume étoit sagement gouverné,  
 & faisoit un commerce florissant, à la prospé-  
 rité duquel la paix étoit nécessaire. Enfin, ce  
 grand prince mourut dans le sein du repos,  
 après avoir mérité le glorieux nom de *Soter*,  
 ou de *Salvateur du royaume*, que lui seul fonda,  
 & dont la plus grande partie du peuple diffé-  
 roit de lui par le langage, la couleur, les  
 mœurs & la religion. L'on est vraiment étonné quand on consi-  
 dère jusqu'à quel point de perfection Ptolémée  
 avoit porté le commerce de l'Inde, de l'Ethiopie  
 & de l'Arabie, & quels progrès il avoit déjà  
 faits pour le réunir à celui d'Europe. La preuve  
 en est dans Athénée (1), qui en fait mention,  
 à l'occasion d'une fête que Ptolémée Phila-  
 delphe donna au peuple d'Alexandrie, à son  
 accession au trône, que son père venoit de lui  
 céder.

L'on fit une espèce de procession ou de  
 marche pompeuse, dans laquelle, indépendam-  
 ment des femmes des autres pays, il y avoit  
 un grand nombre d'Indiennes; & par Indien-

---

(1) Athen. lib. 5, p. 100.

nes nous devons entendre, non-seulement les  
 Indiennes d'Asie, mais encore les Abyssiniennes  
 & les habitantes des hautes parties de  
 l'Afrique, parce que toutes ces contrées sont  
 comprises sous la dénomination générale de  
 l'Inde. Ces Indiennes étoient en habit d'esclaves,  
 & chacune d'elles conduisoit un chameau  
 chargé d'encens de Shéher, de canelle, &  
 d'autres aromates. Après elles, venoient plu-  
 sieurs noirs Ethiopiens, portant les dents de  
 six cent éléphants. Une autre troupe avoit une  
 grande quantité d'ébène; & une quatrième étoit  
 chargée de cet or très-pur qui n'est point  
 fouillé dans les mines, mais qui, dans la sai-  
 son des pluies du tropique, est entraîné par  
 les eaux qui tombent des montagnes, & se  
 trouve en petits grains ou boulettes, que les  
 gens du pays & les commercans appellent de  
 nos jours *Tibbar*. A la suite on menoit 24,000  
 chiens de l'Inde asiatique, c'est-à-dire de la  
 péninsule de l'Inde. Ces chiens étoient suivis  
 par un nombre prodigieux d'animaux étran-  
 gers & d'oiseaux, tels que des perroquets,  
 & des oiseaux d'Ethiopie qu'on portoit dans  
 des cages. Derrière eux, marchaient 130 mou-  
 tons d'Ethiopie, 300 d'Arabie, & 20 de l'isle

de Nubie (1), 26 buffes de l'Inde aussi blancs que la neige, & 8 d'Ethiopie, 3 ours bruns & 1 blanc, lequel on avoit sans doute tiré du nord de l'Europe; 14 léopards, 16 panthères, 4 lynx, une giraffe & un rhinocéros d'Ethiopie.

Quand nous voyons ce prodigieux mélange d'animaux, réunis si aisément & à l'improviste, nous devons imaginer quelle quantité d'objets ordinaires de négoce il devoit y avoir en proportion dans Alexandrie.

Le flux du commerce se porta vers cette ville avec la plus grande impétuosité : on y trouvoit en abondance tout ce qui servoit au luxe de l'orient. L'or & l'argent qu'on envoyoit anciennement à Tyr, prirent la route la plus courte de l'Isthme, quand Tyr n'exista plus. De-là on les portoit à Memphis, & on les embarquoit sur le Nil pour Alexandrie. L'or qui sortoit de l'occident & du midi du continent, étoit rendu dans le même port en moins de temps encore & avec moins de risque,

---

(1) C'est probablement d'Atbara. L'ancien nom de l'isle est Méroé, & elle ne porte le nouveau que depuis Cambyse.

parce qu'il n'avoit pas besoin de traverser la mer Rouge, & qu'on trouvoit avec profusion à Alexandrie toutes les marchandises de l'Arabie & de l'Inde.

Pour faciliter la communication de l'Egypte avec l'Arabie, Ptolémée bâtit dans la contrée des Pasteurs, sur la côte de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de sa mère Bérénice (1). Ce lieu fut destiné à servir de relâche aux commerçans qui remontoient ou descendoient le golfe, & qui venoient de l'Inde & de l'Ethiopie. De-là les cargaisons de ceux qui craignoient de perdre le temps des moussons, ou qui l'avoient déjà perdu, étoient portées en trois jours sur les bords du Nil par les habitans de la campagne voisine, & ensuite le Nil les conduisoit à Alexandrie.

Ptolémée voulut encore rendre la communication entre le Nil & la mer Rouge plus facile; & il tenta ce qui avoit été vainement essayé deux fois avec de grandes pertes; il tenta de joindre par un canal (2) de cent pieds

---

(1) Plin. lib. 6, cap. 23.

(2) Strabo, lib. 7, p. 932.



de large la mer Rouge & le Nil, & il eut le bonheur d'y réussir en le faisant conduire de la mer Rouge dans le Pélusiace, qui est la branche orientale du Nil. L'on dit de plus que Ptolémée fit construire en ouvrant ce canal différentes écluses : mais elles devoient assurément être fort peu nécessaires ; car entre le Nil & la mer Rouge, la différence du niveau n'est presque rien.

Ce grand & noble ouvrage ne fut pourtant point aussi utile au commerce que Ptolémée l'espéroit. Les marchands, fatigués de la longueur du temps qu'il falloit employer pour se rendre à l'extrémité du golfe, & plus fatigués encore de la navigation intérieure du canal, & ensuite de celle du Nil, préféroient la manière plus prompte & plus commode de charger par terre leurs marchandises à Bérénice, & après trois jours de chemin, de leur faire descendre le Nil jusqu'à Alexandrie. Le canal fut donc abandonné. Les marchandises continuèrent à être transportées par terre, de Bérénice aux bords du Nil ; & cet usage dure encore à présent.

Il semble que Ptolémée employa les vaisseaux de l'Inde & de la mer Rouge à faire

le commerce de la péninsule, & que la manière d'aller traiter dans l'Inde directement avec des vaisseaux égyptiens restoit entièrement ignorée, ou du moins oubliée. Aussi le roi d'Egypte envoya deux ambassadeurs, Mégasthènes & Denis, pour reconnoître par leur rapport quel étoit l'état de l'Inde depuis la mort d'Alexandre. Ces ambassadeurs firent leur voyage avec promptitude & sans danger; & si ce qu'ils racontèrent de l'Inde étoit exactement vrai, il devoit à tous égards animer les Egyptiens à suivre le commerce de ces contrées. Pendant ce temps-là, Ptolémée voulant procurer plus de facilité aux vaisseaux qui faisoient la navigation de la mer Rouge, résolut de pénétrer dans la partie de l'Ethiopie qui s'étend le long des côtes de cette mer. Il avoit même l'intention, à ce que disent les historiens, de dépouiller les Ethiopiens de leurs richesses.

Cependant on ne peut guère supposer que Ptolémée fût assez mal instruit de ce que produisoit un pays si près de l'Egypte, pour ne pas savoir qu'il n'y avoit ni or, ni argent, & que de vastes forêts le couvroient dans toute son étendue; car ce pays n'étoit que la partie

de l'Ethiopie, appelée alors Barbaria, aujourd'hui Barabra, & habitée par des Pasteurs errans avec leur bétail, des plaines dans les montagnes suivant que les pluies l'exigent. Une conjecture plus probable, c'est que le roi d'Egypte désireroit de changer les mœurs de ces peuples, afin qu'ils pussent lui devenir utiles pour un objet de la plus grande importance.

Ptolémée eut soin d'entretenir, ainsi que l'avoit fait son père, une flotte nombreuse & une puissante armée : mais il ne possédoit pas comme plusieurs des princes ses rivaux, beaucoup d'éléphans, dont on faisoit alors usage à la guerre. Les Ethiopiens, qui en avoient en grand nombre dans leur pays, faisoient la chasse à ces animaux & se nourrissoient de leur chair ; & Ptolémée désiroit d'avoir les éléphans en vie, parce qu'il se proposoit de réserver pour lui ceux qui lui seroient nécessaires, & d'employer les autres comme un objet de commerce, dont il pourroit profiter avec ses voisins.

La manière dont il voulut exécuter son entreprise a quelque chose de ridicule. Craignant de trouver trop de difficulté à subsister dans

ce pays , il prit seulement à sa suite cent cavaliers Grecs , qu'il fit revêtir d'habillemens d'une forme monstrueuse & d'une grandeur démesurée , qui ne laissoient paroître que les yeux de ceux qui les portoient. Leurs chevaux étoient aussi masqués avec des harnois énormes , qui les cachoient entièrement. Ainsi déguisés , ces guerriers entrèrent dans la partie de l'Ethiopie qu'ils vouloient conquérir , semant par leur seul aspect une terreur , que leur vigueur & leur courage augmenta encore toutes les fois qu'ils en vinrent aux mains. Mais ni la force , ni les prières ne purent rien gagner sur les Pasteurs. Ils ne voulurent absolument point condescendre à changer la manière de se nourrir à laquelle ils étoient accoutumés depuis si long-temps. Tout le fruit que Ptolémée put recueillir de son expédition , fut de bâtir une ville sur le rivage de la mer , dans un coin qui est au sud-est du pays ; & il lui donna le nom de Ptolémaïs-Théron , c'est-à-dire , Ptolémaïs dans la contrée des bêtes sauvages.

J'ai déjà dit , & je le répéterai encore , que la raison pour laquelle les vaisseaux qui remontent ou qui descendent le golfe d'Arabie ,



rangent toujours le rivage éthiopien, & pour laquelle la plupart des villes sont bâties sur ce rivage, c'est que l'eau y est beaucoup plus abondante que sur la côte d'Arabie. Aussi étoit-il très-important pour le commerce que ce rivage fût connu & civilisé dans toute son étendue; & vraisemblablement les cent Grecs de Ptolémée n'avoient d'autre but que d'examiner quels étoient les moyens qu'il falloit employer pour y réussir.

Ptolémée Evergetès, fils & successeur de Ptolémée Philadelphe, se chargea lui-même d'achever la découverte. S'étant mis à la tête d'une armée en bon ordre & munie de tout ce qui lui étoit nécessaire, & ayant ordonné à sa flotte de côtoyer le rivage pour remonter la mer Rouge, il pénétra à travers le pays des Pasteurs jusqu'à celui des Ethiopiens Troglodites, peuple au teint noir & aux cheveux laineux, qui habite les contrées adossées aux montagnes de l'Abyssinie. Il fit (1) même plus. Il franchit ces montagnes, força les habitans à se soumettre à lui, bâtit un grand temple à Axum capitale de Siré, & éleva un grand

---

(1) Mon. Aduli.

nombre d'obélisques, dont plusieurs sont encore debout. Ensuite marchant au sud-est, il descendit dans le pays de la myrrhe & de la canelle, pays situé derrière le cap Gardesani, où se réunissent la mer Rouge & l'océan Indien. Là, il traversa la mer pour se rendre sur la côte opposée. Il y trouva les Hométites, nation qui, vivant sur le rivage de l'Arabie, & séparée des Abyssiniens par la mer, ne forme pourtant avec eux qu'un même peuple.

Ptolémée Evergète dompta quelques princes Arabes qui voulurent d'abord résister; & il eût été en son pouvoir de faire cesser dans ces contrées le commerce de l'Inde, s'il n'avoit pas été aussi grand politique que vaillant guerrier. Mais il n'usa de la victoire que pour engager & forcer ces princes à protéger le commerce, à encourager les étrangers, & à défendre de tout leur pouvoir la sûreté des rapports du négoce, en faisant de rigoureux exemples des voleurs de terre & de mer.

Cependant si les trois premiers Ptolémées furent fonder le commerce & maintenir sa splendeur, le règne des derniers princes de

leur nom, qui les remplacèrent, sembloit n'être fait que pour accélérer son déclin. Mais sur le penchant de sa ruine, le commerce d'Alexandrie fut soutenu par deux événemens célèbres dans l'histoire, la destruction de Carthage par Scipion, & celle de Corinthe par le consul *Mummius*. Ces deux événemens favorisèrent l'Egypte, & maintinrent sa prospérité malgré les ravages qu'elle a soufferts dans le temps de la guerre entre Ptolémée VI & Ptolémée VII. Alexandrie fut alors assiégée, & non-seulement on lui enleva ses richesses, mais on la réduisit aux dernières extrémités; & si les vexations horribles de Ptolémée VII avoient duré plus long-temps, cette ville seroit restée absolument déserte. Cependant les effets de l'injustice de Ptolémée firent une forte impression sur ce prince lui-même; il révoqua bientôt les édits cruels par lesquels il avoit banni d'Alexandrie tous les marchands étrangers; & il s'appliqua dès-lors à soutenir le commerce, & à faire fleurir les sciences & les arts.

Toutefois la rigueur impolitique qu'il avoit déployée au commencement de son règne avoit affecté le commerce jusques dans l'Inde



même. C'est du moins ce que semble prouver l'anecdote que nous a conservé Possidonius, & que Strabon critique assez inutilement. Un jour, les troupes postées sur le bord du golfe d'Arabie trouvèrent un vaisseau abandonné à la merci des flots, & dans lequel il n'y avoit qu'un seul Indien presque mort de faim & de soif, lequel on mena au roi. Cet Indien raconta qu'ayant fait voile d'un port de l'Inde, il s'étoit égaré dans sa route, & qu'après avoir consommé toutes ses provisions & avoir vu périr tous ses compagnons de voyage, il avoit été conduit où on venoit de le trouver sans qu'il sût où il étoit. Il conclut son discours en offrant de servir de guide aux personnes que le roi voudroit envoyer dans l'Inde. Cette proposition fut acceptée, & le roi nomma Eudoxe pour accompagner l'Indien. Strabon se moque de cette histoire. Cependant nous pouvons dire qu'il n'a pas saisi ce qu'elle a de plus ridicule.

L'on dit que le roi ordonna qu'on apprît la langue grecque à l'Indien, & qu'il attendit avec patience qu'il sût la parler. Surement il falloit que le maître chargé d'instruire cet Indien eût quelque langage commun avec



son écolier , & il valoit mieux qu'on apprît à Eudoxe la langue indienne , parce que cela auroit été auffi aisé & bien plus utile dans le voyage qu'il devoit entreprendre. En outre , est-il poffible de croire que depuis le temps que les Egyptiens trafiquoient dans l'Inde , il n'y avoit pas un feul homme dans Alexandrie qui pût servir d'interprête au roi , tandis qu'un grand nombre d'Egyptiens alloient tous les ans faire le commerce dans l'Inde , & y féjournoient plufieurs mois à chaque voyage ? Ptolémée Philadelphe avoit pu trouver dans Alexandrie fix cent femmes indiennes à-la-fois lorsqu'il donna une fête à fon père ; & dans le moment où le commerce duroit depuis bien plus long-temps , le nombre des Indiens avoit-il pu décroître dans la capitale de l'Egypte , où leur langue y étoit-elle moins bien entendue ? Ajoutons encore que la fageffe du roi ne brilla pas beaucoup , quand il voulut confier la conduite d'un vaiffeau & de quelques-uns de fes fujets à un fi habile pilote que cet Indien , qui à fon premier voyage s'étoit égaré avec fes compagnons.

Croyons plutôt que l'Inde & l'Océan qui la baigne étoient auffi bien connus en Egypte

qu'ils le font à présent; & la magnificence qui accompagna Eudoxe dans son ambassade, semble démontrer que, soit que l'histoire de l'Indien trouvé fût vraie ou non, l'ambassadeur n'avoit d'autre but que de détruire les funestes impressions qu'avoient fait sur les nations commerçantes les extorsions & les injustices dont le roi s'étoit permis d'accabler les étrangers au commencement de son règne.

Quand Eudoxe revint de l'Inde, Ptolémée VII n'étoit déjà plus. Cependant Cléopâtre, veuve de ce prince, sentit si bien l'importance de l'ambassade d'Eudoxe, qu'elle projeta d'en envoyer une seconde, & fit faire en conséquence des préparatifs encore plus superbes que pour la première.

Mais Eudoxe voulant apparemment tenter des expériences relatives aux vents alisés, manqua son passage, & fut jeté sur la côte d'Ethiopie. Il y aborda, se rendit très-agréable aux naturels du pays, & rapporta en Egypte une description assez particulière de ces contrées & de leurs productions, pour fournir aux Ptolémées toutes les connoissances qui avoient rapport à l'ancien commerce de l'Arabie.

Dans le cours de son voyage, Eudoxe découvrit une partie de la proue d'un vaisseau, qui avoit été brisé par la tempête. La figure d'un cheval sculptée sur cette proue l'engagea à s'informer d'où pouvoit être le vaisseau; & quelques-uns des matelots qui étoient avec lui, & qui avoient été employés dans les voyages d'Europe, reconnurent aussitôt que la proue qu'ils voyoient appartenoit à un de ces navires qui navigeoient sur l'océan Atlantique. Eudoxe (1) sentit tout de suite l'importance de cette découverte, qui ne prouvoit rien moins que l'existence d'un passage autour de l'Afrique, de l'océan Indien dans l'Atlantique. Plein de cette idée, à son retour en Egypte il montra la proue qu'il avoit trouvée à plusieurs navigateurs Européens : tous déclarèrent que c'étoit celle d'un vaisseau de Cadix en Espagne.

Cette grande découverte ne pouvoit être plus intéressante pour qui que ce fût que pour Eudoxe; car peu de temps après étant tombé dans la disgrâce de Ptolémée Lathyrus, huitième du nom, & se trouvant en danger de

---

(1) Plin. Nat. Hist. liv. 2, cap. 67.



perdre la vie , il s'embarqua sur la mer Rouge , fit le tour de la péninsule d'Afrique , traversa l'océan Atlantique & arriva heureusement à Cadix.

Ce voyage d'Eudoxe réveilla bientôt en Egypte l'esprit des découvertes , & le désir de parcourir le monde ; & différens voyageurs portèrent leurs recherches dans l'intérieur du pays , où l'on trouva , dit-on , des nations si ignorantes , qu'elles ne connoissoient pas même l'usage du feu ; chose qui nous paroîtroit presque incroyable , si l'exemple ne s'en étoit pas renouvelé de nos jours.

Ce fut sous le règne de Ptolémée XI qu'Agatharcidès (1) composa sa description de la mer Rouge.

Quoique les règnes des autres Ptolémées , qui finirent avec le XIII<sup>me</sup>. de ce nom , soient remplis de grands événemens , ils n'ont rien qui se rapporte au sujet que nous traitons à présent. Leur magnificence continuelle , leurs

---

(1) Dodwell's, Dissertat. vol. 1. Græc. Min. Id Ox. 1698. 8 vol.



profusions doivent sans doute avoir fait consommer une grande quantité d'objets de commerce, & il n'en falloit pas davantage; ou si le commerce avoit eu besoin de plus grands encouragemens, il les avoit sans doute déjà obtenus lorsqu'il arriva à son plus haut point de prospérité, sous le règne de la célèbre Cléopâtre, que sa magnificence, sa beauté & ses talens rendirent plus admirable qu'aucune des merveilles de sa capitale. De son temps toutes les nations abondoient à Alexandrie, où la curiosité ainsi que le commerce les attiroit. Arabes, Ethiopiens, Troglodites, Mèdes, Juifs étoient accueillis & protégés par la reine d'Egypte, qui leur parloit à tous dans leurs différens langages (1).

La découverte de l'Espagne, la possession des mines de l'Afrique, d'où les Egyptiens tiroient leur argent, & la révolution qui survint au sein de l'Egypte même interrompirent le commerce d'Afrique. Du temps de Strabon peu de ports de l'océan Indien, même ceux qui étoient le plus près de la mer Rouge

---

(2) Plut. vita Ant. pag. 913. Tom. 1, part. 2, Lubecc 1624. fol.

étoient connus. Je crois volontiers, que dès le moment où César conquît l'Egypte, le commerce qu'Alexandrie faisoit avec l'Inde commença à décroître.

Les mines que les Romains possédoient en Espagne près de la source du Bétis (1), ne leur rendoient pas plus de 15,000 liv. par an (2); & cette somme n'étoit assurément pas suffisante pour faire le commerce de l'Inde. Aussi les immenses richesses des Romains semblent plutôt être dérivées des prix excessifs des marchandises que de l'étendue du commerce. Nous savons (3) effectivement qu'on faisoit cent pour cent de bénéfice dans le négoce ordinaire sur tout ce qui venoit de l'Inde,

L'Egypte & tous les pays circonvoisins commencèrent alors à se voir livrés à la guerre, dont ils avoient été exempts depuis très-long-temps. Le nord de l'Afrique fut sans

---

(1) Strabo, lib. 3.

(2) Quinze mille livres sterling font à-peu-près 152,500 livres tournois.

(3) Plin. lib. 6, cap. 23.

ceffe rempli de troubles après le premier renversement de Carthage. De sorte que nous pouvons penser que le commerce de l'Inde commença encore de ce côté-là à se faire à peu - près de la même manière qu'avant le règne d'Alexandre. Mais il s'étoit beaucoup étendu du côté de la Perse , & il avoit trouvé un passage court & facile dans le nord de l'Europe, où s'établit dès - lors un marché d'épiceries.

Néanmoins je dois avouer que s'il est vrai comme le rapporte Strabon (1), que les Romains employassent au commerce de l'Inde cent vingt vaisseaux, il avoit fort peu perdu de sa vigueur. Mais dans ce cas nous devons croire que les voyages se faisoient pour le compte des marchands étrangers, & avec leurs fonds. Jusques au règne de Ptolémée Phiscon les Juifs d'Alexandrie firent une grande partie du commerce de l'Inde. Toute la Syrie étoit remplie de marchands, & le plomb, le fer, le cuivre suppléaient en quelque sorte l'or & l'argent, qui ne reparurent plus qu'en petite quantité jusques au moment où l'Amérique fut découverte.

---

(1) Strabo , lib. 2 , pag. 81.

Mais l'ancien commerce de l'Inde, qui se faisoit par le golfe d'Arabie & par l'Afrique, & dont l'or & l'argent étoient les seuls moteurs, continua chez les Ethiopiens, & ne souffrit point de diminution. Ces peuples défendus par de vastes déserts étoient heureux de pouvoir jouir de leurs richesses avec sécurité, jusques à ce qu'une nouvelle découverte leur donna des rivaux & des maîtres pour leur commerce.

Une des raisons qui me font imaginer que le commerce des Indes n'étoit pas florissant, ou du moins en grande estime quand les Romains eurent envahi l'Egypte, c'est que bientôt après Auguste tenta la conquête de l'Arabie. Il y envoya Elius Gallus, qui partit d'Egypte avec une armée, & qui ne trouva en Arabie qu'un peuple timide, efféminé, à peine capable de se mettre en défense, lorsqu'il y étoit réduit par la violence, & ignorant absolument tout ce qui avoit rapport à la guerre. Elius découvrit pourtant bientôt que les Arabes étoient plus rusés que les Romains, & qu'ils l'emportoient sur eux par la connoissance du pays, que leur avoit donné l'usage de charier des marchandises. Les gui-



des que prit le général Romain le conduisirent de désastre en désastre; jusqu'à - ce que son armée eût presque entièrement péri de faim & de soif, sans avoir vu la moindre partie de ces richesses, dont son maître l'avoit envoyé s'emparer.

Telle est cette expédition d'Auguste conçue avec le même esprit, & aussi justement malheureuse que celles de Sémiramis, de Cyrus & de Cambyse l'avoient été.

L'on voit dans Strabon (1), que le commerce d'Afrique fut perdu comme celui de l'Inde; car en parlant du voyage d'Eudoxe, cet auteur le traite de fable. Mais son raisonnement prouve précisément qu'il peut n'en pas être une, & ce voyage devoit servir d'encouragement pour qu'on dût chercher à l'ouvrir ce commerce, & qu'on essayât de connoître parfaitement la côte. L'abandon du commerce d'Afrique paroît aussi clairement par ce qu'a écrit Ptolémée (2), qui en parlant du promontoire opposé à l'isle de Madagascar, dit

---

(1) Strabo, lib. 2, pag. 98.

(2) Ptolém. lib. 4, cap. 9, pag. 115.

que la côte d'Afrique étoit habitée par des Antropophages; que tout ce qui étoit au-delà du 8° étoit inconnu, & que la côte s'éten-  
doit depuis ce cap jusques au continent de l'Inde auquel elle étoit jointe (1).

---

(1) Ptol. lib. 7, cap. 1.

---

## CHAPITRE VI.

*Du voyage de la reine de Saba à Jérusalem. —*

*Tradition abyssinienne concernant cette reine. —*

*Du fondateur de l'empire d'Abyssinie. — L'Abyssinie embrasse la religion juive. — L'hierarchie judaïque se conserve encore parmi les Falasha. — Conjectures sur la version de la Bible qu'a cette nation.*

C'EST à présent que , remplissant la promesse que j'ai faite plus haut , je vais donner quelques détails sur le voyage de la reine de Saba (1) , & sur les conséquences qui en résultèrent. Je parlerai de la fondation de la monarchie éthiopienne , où le sceptre s'est conservé jusqu'à ce jour dans la tribu de Juda. Si je suis obligé de revenir sur mes pas , & de remonter vers des siècles reculés , c'est pour pouvoir faire connoître à-la-fois l'histoire du commerce de la mer Rouge , & celle de ce royaume judaïque , que rien n'a encore pu ni changer ni détruire.

---

(1) Saba , Azab ou Azaba. Tous ces mots signifient le sud ou le midi.



Nous ne devons point être étonnés si le trafic continuel , & l'importance des affaires que les Tyriens & les Juifs faisoient avec les Cushites & les Pasteurs de la côte d'Afrique les avoient si bien familiarisés les uns avec les autres. Ce fut au point que la reine de Saba , souveraine de ces contrées , conçut naturellement le désir de voir par elle-même ce que devenoient les trésors qu'on exportoit de chez elle depuis tant d'années , & elle voulut connoître le prince qui les employoit avec tant de magnificence. Il ne peut y avoir aucun doute sur son voyage. Payens, Arabes, Maures, Abyssiniens, tous les peuples d'alentour l'attestent , & en parlent presque dans les mêmes termes que l'écriture.

Plusieurs anciens auteurs (1) ont cru cette reine Arabe. Mais Saba étoit un royaume particulier , & les Sabéens un peuple distinct des Ethiopiens & des Arabes , & ils n'ont cessé de l'être que depuis peu de temps. L'histoire nous apprend que les Sabéens avoient coutume d'être gouvernés par une reine plutôt que par un

---

(1) Tels que Justin, Cyprien, Epiphane, Cyrille.



roi; coutume qui se conserve encore parmi leurs descendans.

*Mediis levibusque Sabais,  
Imperat hoc sexus Reginarumque sub armis,  
Barbaria (1), pars magna jacet.*

CLAUDIAN.

Les Arabes prétendent que le nom de la reine de Saba qui vint à Jérusalem étoit *Belkis*. Les Abyssiniens la nomment *Maqueda*. Jésus-Christ l'appelle la reine du Midi, & ne lui donne point d'autre nom; mais il atteste la vérité de ce voyage. « La reine du Midi s'élève au jour du jugement contre cette génération, & la condamnera; car elle vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, & elle contempera celui qui est plus grand que Salomon. (2) »

Cependant l'écriture ne raconte aucune autre particularité concernant cette reine; mais il n'est point probable que Jésus-Christ eût dit qu'elle venoit des extrémités de la terre, si elle

---

(1) Ce mot désigne le pays situé entre le tropique & les montagnes d'Abyssinie, le pays des Pasteurs.

(2) S. Math. chap. 12, vers. 42. — S. Luc, chap. 11, vers. 31.

eût été Arabe, & qu'elle eût eu près de 50 degrés du continent par derrière elle. L'or, la myrrhe, l'encens étoient des productions de son pays ; & les diverses raisons que donne Pinéda (1) pour prouver qu'elle étoit Arabe, ne servent qu'à me convaincre davantage qu'elle étoit Ethiopienne, ou de la race des Pasteurs Cushites.

Une chose qui démontre clairement qu'elle n'étoit point Arabe, c'est que les Sabéens Arabes, ou les Homérites, qui habitoient la côte d'Arabie, opposée au rivage d'Azab, étoient gouvernés par des rois, & non par des reines, au lieu que les Pasteurs ont toujours obéi à des reines, & leur obéissent encore. De plus, les rois des Homérites ne sortoient jamais de leur pays, & dès qu'ils paroissoient en public, on les assommoit à coups de pierres. Assurément un peuple qui traitoit ainsi ses souverains n'auroit pas souffert que sa reine allât voyager, si par hasard il eut été gouverné par une reine, ce qui n'étoit pas.

---

(1) Pin. de Reb. Salomon, lib. 4, cap. 14. = Joseph, Origene, S. Augustin, S. Anselme, pensent qu'elle étoit Ethiopienne.

« L'on ne fait point si la reine de Saba professoit la religion des Juifs, ou le paganisme. Le Sabéisme étoit répandu dans tout l'Orient. C'étoit sans cesse la pierre d'achoppement des Juifs. Mais en considérant la multitude de gens qui alloient continuellement de la Palestine en Afrique, & le temps que dura ce commerce, il ne paroîtroit point étonnant que la reine de Saba fût Juive. — “ Et quand la reine de  
 „ Saba entendit parler de la sagesse de Salomon,  
 „ concernant le nom du Seigneur, elle vint  
 „ à Jérusalem pour lui proposer des questions  
 „ difficiles. (1) „ — Jésus-Christ parle d'elle avec éloge, & la donne pour exemple aux Juifs (2). En remerciant Salomon, cette reine elle-même fait allusion à la *Bénédiction de l'Eternel*, accordée pour jamais à la *semence d'Israël*; ce qui n'est nullement le langage d'une payenne, mais qui montre au contraire une personne bien informée de l'ancienne histoire des Juifs.

Il paroît également qu'elle étoit fort instruite,

---

(1) 1 Rois, chap. 10, vers. 1. — 2 Chron. chap. 9, vers. 1.

(2) S. Matth. chap. 12, vers. 43. — S. Luc, chap. 11, vers. 31.



& qu'elle avoit, non cette sorte de savoir particulier à l'Éthiopie, mais bien celui qui étoit particulier aux Juifs; car nous voyons qu'un des motifs de son voyage étoit de vérifier si Salomon étoit réellement aussi savant qu'il avoit la réputation de l'être. Elle veut enfin lui proposer des allégories ou des paraboles, dans lesquelles Nathan avoit parfaitement instruit Salomon.

La science des Orientaux, & des rois qui avoient des relations entr'eux, surtout des rois de Palestine & de Syrie, consistoit principalement à montrer leur habileté dans les questions qu'ils se propofoient l'un à l'autre.

— “ Et Joas roi d'Israël envoya vers Amaziah  
 „ roi de Juda, disant : Le chardon qui étoit  
 „ dans le Liban envoya dire au cèdre du Li-  
 „ ban, donne ta fille pour épouse à mon fils;  
 „ & il passa alors une bête sauvage, qui étoit  
 „ dans le Liban, & qui écrasa le chardon sous  
 „ ses pieds. Voilà que tu dis que tu as frappé  
 „ les Edomites, & ton cœur s'est gonflé d'or-  
 „ gueil. Demeure maintenant chez toi; pour-  
 „ quoi t'exposer à tomber, toi & Juda avec  
 „ toi. (1) ”

---

(1) Chron. chap. 25, vers. 18. & 19.



Les annales d'Abyssinie sont remplies de détails sur le voyage de la reine de Saba ; & il en résulte une opinion moyenne , qui n'est nullement improbable. Elles disent que cette reine étoit payenne lorsqu'elle partit d'Azab , mais que remplie d'admiration à la vue des ouvrages de Salomon , elle se convertit au judaïsme dans Jérusalem , & qu'elle eut du roi des Hébreux un fils à qui elle donna le nom de Ménilek , & qui devint le premier roi des Abyssiniens.

Cependant , quelque assurance que ces annales nous donnent d'un tel fait , & quelque danger qu'il y eût à vouloir en douter en Abyssinie , je ne prétends point l'établir ici comme une vérité , & encore veux-je moins le contredire positivement , quoique la bible n'en dise rien du tout. Que ce fait soit vrai ou non , j'imagine que dans les circonstances où la reine se trouvoit avec Salomon , & le prince Hébreux , bien loin d'être difficile dans son choix , étant adonné particulièrement aux Iduméennes & aux autres femmes étrangères , il put naturellement se livrer à l'amour avec cette reine , dont les rapports d'intérêt & d'amitié lui étoient depuis long-tems si avantageux , & qui de son

côté avoit sûrement , en entreprenant un si long voyage , fait des avances suffisantes.

Les Abyssiniens , Juifs & Chrétiens , croient que le pseume 45 contient une prophétie sur le voyage de cette reine à Jérusalem ; & ils disent qu'elle étoit accompagnée par une fille d'Hiram , qui vint de Tyr dans la capitale de la Palestine. Ils ajoutent que la dernière partie du pseume déclare qu'elle aura de Salomon un fils qui fera le roi d'une nation de Gentils.

La reine s'en retourna donc à Saba ou Azab , avec son fils Ménilek , qu'elle garda auprès d'elle quelques années , & qu'elle renvoya ensuite à son père pour le faire instruire. Salomon ne négligea rien pour l'éducation de cet enfant. Ménilek fut oint & couronné roi d'Ethiopie , dans le temple de Jérusalem ; & à cette époque il prit le nom de David. Ensuite il revint à Azab , où il conduisit une colonie de Juifs , parmi lesquels étoient plusieurs docteurs de la loi de Moïse , particulièrement un de chaque tribu. Il établit ces docteurs juges dans son royaume ; & c'est d'eux que descendent les Umbares actuels , juges suprêmes , dont trois accompagnent toujours le roi. Avec Ménilek

étoit aussi Azarias, fils du grand-prêtre Zadok, lequel porta une copie de la loi, qui resta confiée à sa garde. Azarias reçut aussi le titre de Nebrit ou de grand-prêtre; & quoique le livre de la loi fût brûlé dans l'église d'Axum pendant que la guerre des Maures dévastait le royaume d'Adel, la charge d'Azarias fut conservée à ce qu'on assure dans sa famille, dont les descendants sont encore aujourd'hui Nébrits, ou prêtres de l'église d'Axum.

Toute l'Abyssinie fut donc convertie au Judaïsme, & le gouvernement de l'église & celui de l'état furent entièrement modelés sur ce qui étoit alors en usage à Jérusalem.

Le dernier usage que la reine de Saba fit de son pouvoir, fut d'établir la loi qui devoit servir à jamais de règle pour la succession au trône dans ses états. D'abord elle ordonna que la couronne seroit toujours héréditaire dans la famille de Salomon; en second lieu, qu'après elle aucune femme ne pourroit porter cette couronne, ou être déclarée reine, mais qu'on la déféreroit à son héritier mâle quel qu'éloigné qu'il fût, à l'exclusion des femelles plus rapprochées. Elle voulut que ces deux articles

fussent considérés comme la loi fondamentale de son royaume, & ne pussent jamais être abolis ni altérés. Enfin la reine établit que les héritiers mâles de la maison royale seroient relégués dans une haute montagne, où ils seroient détenus prisonniers jusqu'à leur mort, ou jusqu'à ce que la succession au trône leur fût ouverte.

La raison de cet exil n'est point connue ; c'est un usage particulier à l'Abyssinie. Mais la coutume d'être gouverné par des reines est très-ancienne, & a prévalu parmi les peuples Pasteurs des pays voisins dans le dernier siècle, & s'est maintenue depuis, ainsi qu'on le verra par la suite de cette histoire. Cette coutume existoit en Nubie dans le temps d'Auguste ; quand Prétreïus, son lieutenant en Egypte, prit la reine Candace prisonnière. Elle duroit aussi sous Tibère, ainsi que nous l'apprend le baptême de l'eunuque (1) de la reine Candace, qui vraisemblablement avoit succédé à celle que vainquit Petréïus, & qui ne nous est représentée au moment de sa défaite que comme une

---

(1) Actes des Apôtres, chap. 8, vers. 27 & 38.



femme infirme & privée d'une œil (1). Candace étoit le nom de toutes les souveraines de ces contrées, comme César étoit celui de tous les empereurs Romains. Quand à l'exil des princes qui descendoient de la reine de Saba, cette reine l'ordonna sans doute pour empêcher qu'il s'élevât entre ces princes des discordes pareilles à celles qu'elle avoit vu à Jérusalem désoler la famille de David (2).

La reine de Saba, après avoir institué ces lois, qu'elle rendit irrévocables pour toute la postérité, & après avoir eu un règne de quarante ans, mourut 986 ans avant Jésus-Christ. Son fils Ménilek lui succéda; & les annales d'Abyssinie nous apprennent que ses descendants occupent encore le trône. Ce qui semble garantir cette vérité, c'est que ce n'est point une doctrine nouvelle, mais qu'elle a été conf-

---

(1) Ceci montre la fausseté de ce qu'observe Strabon, quand il dit que, suivant la coutume établie à Méroé, dès que le souverain étoit mutilé, de quelque manière que ce pût être, les sujets imitoient cette imperfection. Dans ce cas, tous les sujets de Candace se feroient donc chacun crevés un œil. Strabo, lib. 17, pag. 177 & 778.

(2) 2 Samuel, chap. 16, vers. 22. — 1 Rois, chap. 2, vers. 13.

tamment & également maintenue dès son origine jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, lorsque les Abyssiniens se convertirent à la loi juive, & depuis qu'ils ont embrassé le christianisme. Nous pouvons de plus ajouter que le témoignage de toutes les nations voisines, amies ou ennemies, s'accorde sur ce fait avec les Abyssiniens. Ces nations diffèrent seulement sur le nom de la reine de Saba, ou plutôt en ce qu'elles lui donnent deux noms.

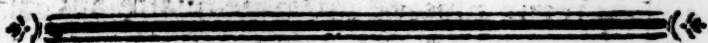
Cette différence relativement à une époque si ancienne, ne doit point affaiblir la vérité de l'histoire, surtout quand nous voyons que de nos jours les reines ont quelquefois trois ou quatre noms, & que les rois en ont toujours trois au moins; ce qui véritablement occasionne dans l'histoire une grande confusion.

Quant à ce qu'on a dit pour prouver que la reine de Saba étoit Arabe, la fausseté en est suffisamment démontrée. Tous les habitans de l'Arabie heureuse, & principalement ceux de la côte opposée à Saba ou Azab, étoient réputés Abyssiniens, & leur pays faisoit partie de l'Abyssinie, dès les premiers siècles jusqu'aux

conquêtes des mahométans & long-temps après eux. Ils étoient sujets de l'empire d'Abyssinie; d'abord payens Sabéens comme les autres sujets de cet empire, ensuite, dit la tradition, convertis au judaïsme durant l'édification du temple de Jérusalem, & continuant à être Juifs jusqu'à l'an 622 de l'ère chrétienne, qu'ils devinrent mahométans.

Maintenant je vais donner une liste des rois Abyssiniens, descendans de Salomon & de la reine de Saba. Leur emblème est un lion passant dans un champ de gueule, & ayant pour motto, "*Mo Anbasa am Nizilet Salomom* „ *am Negardé Judé*; „ ce qui signifie: „ le lion „ de la race de Salomon, & de la tribu de „ Juda, a triomphé. „

Les missionnaires Portugais, au lieu d'un lion passant, qui est réellement sur l'écusson du roi, lui avoient donné un lion rampant, afin de pouvoir mettre une croix entre les griffes de ce lion juif. Mais ce prince a repris son lion passant, tel qu'il étoit du temps de Salomon, sans porter dans ses griffes aucun symbole de religion ni de paix.



# L I S T E

## DES ROIS D'ABYSSINIE,

*Depuis MAQUEBA, reine de Saba, jusques au commencement de l'ère chrétienne.*

	ans.		ans.
MENILEK ou		KANAZA . . . . .	10
DAVID I, règne . .	4	KATZINA . . . . .	9
HENDEYDA ou		WAZEHA . . . . .	1
ZAGDUR . . . . .	1	HAZER . . . . .	2
AWIDA . . . . .	11	KALAS . . . . .	6
AUSYI . . . . .	3	SOLAYA . . . . .	16
SAWÉ . . . . .	31	FALAYA . . . . .	26
GESAYA . . . . .	15	AGLEBU . . . . .	3
KATAR . . . . .	15	ASISENA . . . . .	1
MOUTA . . . . .	20	BRUS . . . . .	29
BAHAS . . . . .	9	MOHESA . . . . .	1
KAWIDA . . . . .	2	BAZEN . . . . .	16

Ménilek monta sur le trône 986 avant Jésus-Christ, & pour que ce laps de temps fût rempli par les vingt-deux rois, il faudroit qu'ils



eussent régné plus de quarante-quatre ans chacun, ce qui est impossible. Le règne des vingt-un rois d'Israël donne un *medium* de vingt-deux ans pour chacun, & on regarde la durée de ce règne très-considérable. Mais quand bien même on calculeroit d'après cet exemple le temps qui s'est écoulé de Ménilek à Bazen, il manqueroit bien plus de la moitié du nombre d'années que comptent les Abyssiniens. Ainsi, leur rapport est évidemment faux.

Mais je ferai encore une objection non moins importante contre cette liste de rois : c'est que parmi tous leurs noms, il n'y en a pas un seul dont la racine ni la dérivation soit éthiopienne.

L'on sera maître de donner à cette liste le crédit qu'on voudra. Pour moi je me bornerai à ne désapprouver que ce qui est absolument impossible, ce qui est contraire à l'autorité de l'écriture, ou ce que je fais par expérience être absolument faux. Il existe encore d'autres listes en Abyssinie, que j'ai pareillement vues, & qui n'ont pas plus d'autorité que celle que je viens de transcrire.

J'observerai seulement à propos de cette liste, qu'il s'y trouve un roi qui m'a fait l'honneur de porter mon nom, environ deux mille ans avant que ce nom vînt en Angleterre ; & précisément le nom Abyssinien est écrit de la même manière que le mien l'étoit autrefois, avant que la folie & l'amour de la nouveauté en eussent corrompu l'orthographe.

Tandis que j'étois en Abyssinie, les Grecs apprirent au roi cette singularité, & ce prince s'en amusa beaucoup. Quelquefois en voyant Michaël, Fasil (1), ou quelqu'autre grand de sa cour vouloir me rendre quelque service, parler avantageusement de moi, il disoit gravement qu'il alloit recommander à son conseil d'examiner ma généalogie, pour savoir si je ne descendois point des héritiers mâles de ce Brus, qui avoit régné neuf ans avant l'ère chrétienne ; que j'avois l'air d'un homme dangereux, & qu'il étoit temps que je fusse envoyé en exil à Wechné, à moins que je n'aimasse mieux perdre un bras ou une jambe, si les juges me reconnoissoient pour un des descendants du roi Brus. A cela je répondois que

---

(1) Ceci sera expliqué dans le récit du voyage.

quoiqu'il plaissant, certainement un de mes ancêtres avoit été roi, non d'Abyssinie, non quelques années avant le Christ, mais douze cent ans après notre rédemption; que les armes de ma famille portoient un lion comme le sien : mais que quelque bien fondées que fussent ses appréhensions à mon sujet, j'osois l'assurer que les seules connexions que j'avois avec lui, étoient par les *héritiers femelles*.

Dans d'autres momens, que j'étois excessivement abattu, & que je désespérois de revoir l'Angleterre, ce prince, qui connoissoit bien la cause de ma tristesse, avoit coutume de dire au sérach Masséry : “ Prépare le sendick & le  
 „ nagaréet; rassemble les juges; que mes trou-  
 „ pes se mettent sous les armes, parce qu'il  
 „ faut faire les funérailles de Brus. C'est un  
 „ Ozoro de la race de Salomon, & d'après  
 „ quelque chose que je fais, il peut bien être  
 „ un des héritiers de la couronne. Apporte  
 „ aussi beaucoup d'eau-de-vie, parce que tout  
 „ le monde s'ennivre quand on fait des obsè-  
 „ ques dans son pays- „

Quoique les époques fixées dans le livre d'Axum ne soient pas précisément d'accord avec

avec notre manière de compter il y a si peu de différence, que nous ne pouvons douter que la révolte des dix tribus & le naufrage de la flotte de Roboam n'aient été cause que Ménilek transporta sa cour à Tigré (1). Cependant quelle qu'en soit la cause, Ménilek quitta Azab, & il vint résider auprès d'Axum, dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom *Ageda Daid*, la maison de David. A peu de distance de cet endroit, il y en a un autre appelé *Axabo*, nom de son ancienne capitale. On y voit les restes de quelques édifices qui étoient construits de pierres & de chaux. Ces deux endroits font une preuve qu'Axum étoit déjà tombé au temps de Ménilek, parce qu'autrement il eût été tout naturel qu'il s'y retirât en abandonnant Azab.

Le pays qui est situé tout autour du cap Gardesfan, & qui s'étend au sud le long de

---

(1) Le temple que la reine de Saba avoit vu bâti, & si richement orné, fut pillé la cinquième année du règne de Roboam, par Sésac, c'est-à-dire, 13 ans avant la mort de Ménilek. Ainsi, ces événemens avoient dû le dégoûter du commerce qu'on faisoit à Saba, lieu de sa première résidence.



l'Océan indien jusqu'à Sofala , fut long-temps gouverné par un officier appelé *baharnagash*, titre qui signifie roi de la mer ou du rivage de la mer. Un autre officier revêtu du même titre commandoit dans l'Arabie heureuse , qui depuis les premiers temps où ces pays furent peuplés, jusqu'à la conquête des musulmans, a appartenu à l'empire d'Abyssinie. Le roi lui-même portoit le titre de *nagash* ou *najashi*. Plusieurs gouverneurs de provinces, spécialement ceux de Gojam, étoient désignés de même; & il en est résulté pour l'histoire une grande confusion. Nous trouvons, par exemple, quelquefois trois rois, qui dans le même temps semblent avoir occupé le même trône; ce qui est invraisemblable dans quelque pays que ce soit. Nous sommes obligés de supposer qu'un seul de ces trois princes possédoit la couronne, & que les deux autres étoient simplement *nagashs*; car puisque la loi fondamentale de la reine de Saba, loi qui subsiste jusqu'à ce jour dans toute sa vigueur, bannissoit les héritiers mâles dans les montagnes, nous ne pouvons concevoir comment trois frères auroient pu régner à-la-fois dans le même royaume. Mais quoique ceci soit un grand sujet d'embarras dans les annales de ces

contrées, ce n'est pourtant pas le seul & j'en ferai bientôt connoître un autre.

Comme nous allons perdre de vue la religion juive & la race de Salomon, il faut avant de cesser d'en parler, que j'ajoute ce que j'ai à dire des Falasha, dont j'ai déjà fait mention en citant des exemples de leur langage, parmi ceux des nations étrangères, qu'on croit venues de la Palestine en Abyssinie, lorsque Josué s'empara de leur pays. Je n'ai épargné aucune peine pour me procurer quelques notions exactes sur l'histoire de ce peuple curieux; j'ai vécu dans une intime amitié avec plusieurs de leurs principaux personnages renommés pour leur savoir; & je suis certain qu'autant qu'ils l'ont pu, ils m'ont fait connoître la vérité.

Ce qu'ils racontent de leur origine, & qui est fondé sur la seule tradition, c'est qu'ils vinrent de Jérusalem à la suite de Ménilek. Ils sont donc parfaitement d'accord avec les Abyssiniens sur l'histoire de la reine de Saba, laquelle disent-ils étoit Juive ainsi que sa nation avant le temps de Salomon. Ils disent aussi qu'elle vivoit à Saba ou Azab, pays de l'en-

cens & de la myrrhe, situé aux bords de la mer Rouge; & ils ajoutent de plus qu'elle alla à Jérusalem sous les auspices d'Hiram, roi de Tyr, dont la fille l'accompagnoit, comme il est dit dans le psaume 45; qu'elle ne fit point le voyage par mer, ni qu'elle ne traversa point l'Arabie de peur des Ismaélites; mais qu'elle se rendit d'Azab en Palestine, & en revint en faisant le tour de Masuah & de Suakem, escortée par ses propres sujets les Pasteurs; qu'enfin elle se servit du chameau, la voiture ordinaire de son pays, & que celui qu'elle montoit étoit blanc, d'une grandeur prodigieuse & d'une extrême beauté.

Leur récit ne diffère presque en rien de celui des Abyssiniens sur tout le reste de cette histoire, sur la naissance & l'installation de Ménilek qui fut leur premier roi, sur la venue d'Azarias, d'un des anciens de chaque tribu d'Israël, & des autres docteurs de la loi, dont ils nient seulement que les descendants se soient faits chrétiens, comme les Abyssiniens le prétendent. Les Falasha disent encore, que quand le commerce de la mer Rouge tomba entre les mains des étrangers, & que la communication entr'eux & Jérusalem fut interrompue,

les habitans se retirèrent loin de la côte, & les villes restèrent désertes; qu'ils avoient été eux-mêmes habitans de ces villes, où ils trafiquoient, & s'occupoient principalement à faire des briques, des tuiles, des pots, & à couvrir les maisons en chaume, & que trouvant que les plaines de Dembéa leur offroient tout ce qu'il falloit pour exercer leurs talens, ils se fixèrent dans cette province, & y portèrent la fabrique de la poterie à un degré de perfection difficile à imaginer.

Ce peuple industrieux se multiplia prodigieusement, & il étoit déjà très-puissant au temps de la conversion de l'empire au christianisme, ou comme les Falasha l'appellent eux-mêmes, au temps de l'apostasie sous Abreha & Atzbeha. Alors ils se choisirent pour souverain un prince de la tribu de Juda, & de la race de Salomon & de Ménilek. Ce prince se nommoit Phinéas. Il refusa d'abandonner la religion de ses pères; & c'est de lui que les souverains de Falasha descendent en droite ligne. Ainsi, ils ont un prince de la maison de David, quoique les Abyssiniens aient par manière de reproche, appelé cette famille Bet Israël, pour donner à entendre, qu'elle



s'est révoltée contre la race de Salomon, & la tribu de Juda. Il y a peu de doute que quelques-uns des descendans d'Azarias n'aient aussi conservé leur ancienne foi. Quoiqu'il n'y ait point eu de sang répandu précisément par rapport à la différence de religion, chacun de ces peuples ayant un roi, qui a les mêmes prétentions que l'autre, ils se sont livrés plusieurs batailles par des motifs d'ambition & de rivalité,

Vers l'an 960, la famille des princes des Falasha tenta de s'emparer du trône d'Abyssinie; & les autres descendans de Salomon furent presque entièrement exterminés sur le roc de Damo, ainsi que je le raconterai ci-après. Cette guerre sanglante porta au comble l'animosité qui existoit déjà entre les deux familles. Mais enfin le pouvoir des Falasha fut tellement affoibli, qu'ils se trouvèrent forcés d'abandonner la province de Dembéa, où, n'ayant point de cavalerie, ils ne purent se soutenir. Dès-lors ils se réfugièrent dans les rochers escarpés & presque inaccessibles qui hérissent la haute chaîne des montagnes de Samen. Ils ont choisi pour leur capitale un de ces rochers, que la nature semble avoir dis-

posé exprès pour servir de forteresse; & depuis ce moment cet endroit porte le nom de roc Juif.

Une déroute sanglante que les Falasha éprouvèrent en l'année 1600, les mit à deux doigts de leur ruine. Gédéon leur roi, & Judith leur reine furent tous deux tués dans cette action. Depuis ils cherchent moins les troubles & les combats. Ils paient la taxe qu'on leur a imposée, & on les laisse paisiblement se gouverner à leur manière.

Pendant que j'étois en Abyssinie leur roi & leur reine s'appeloient encore Gédéon & Judith; & ces noms semblent être les noms de préférence de la famille royale. Dans ce temps-là leur population s'élevait, dit-on, à cent mille hommes effectifs.

Les Abyssiniens les mieux instruits & les plus sages conviennent à-peu-près de la vérité de tout ce que je viens de rapporter. Mais vraisemblablement toutes les circonstances des troubles qu'occasionna la conversion au christianisme ne nous sont pas entièrement connues.

La seule version de la bible qu'aient les Falasha est en Geez, & c'est la même dont se servent les Abyssiniens chrétiens, qui sont les seuls scribes, & qui vendent des copies aux Juifs. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne s'est jamais élevé la moindre dispute sur le texte de la loi entre les docteurs des deux religions. Ils n'ont point de Kérikétib, ou de commentaires différens. Ils n'ont jamais entendu parler ni de Talmud, ni du Targum, ni de la Cabale; & ils ne portent ni franges (1), ni rubans sur leurs robes pontificales; enfin, autant que j'ai pu le savoir, il n'y a pas un seul scribe parmi eux.

Je leur demandai comment, sortant de la Judée, ils avoient adopté le langage que je leur entendois parler, & si c'étoit celui de quelqu'une des nations qui habitoient les côtes de la mer Rouge. Ils me répondirent que ce pouvoit être le langage des nations qu'ils avoient trouvées sur la côte d'Azab à leur arrivée de la Palestine, mais qu'ils ne faisoient que le conjecturer; & la raison qu'ils m'en

---

(1) Nombres, chap. 15, vers. 38 & 59. — Deut. chap. 22, vers. 12.

donnèrent étoit assez vraisemblable. Ils observèrent que, venus dans l'Abyssinie en parlant hébreu, & avec l'avantage d'avoir des livres dans cette langue, ils avoient oublié leur hébreu (1), & qu'ainsi il n'étoit pas probable qu'ils pussent retenir un autre langage dans lequel ils n'avoient point de livres, & qu'ils n'avoient pas appris à exprimer par le moyen des lettres.

Je leur demandai aussi, pourquoi venant de Jérusalem ils n'avoient point des copies de la loi, en hébreu ou en samaritain, ou au moins le Pentateuque, & l'Octateuque. L'un & l'autre étoient en leur possession à leur arrivée de la Judée, me dirent-ils : mais leur flotte étant détruite sous le règne de Roboam, & la communication devenant très-difficile à cause des guerres des Syriens, ils s'étoient trouvés nécessairement obligés d'avoir les écritures traduites, & de faire usage des copies qui étoient entre les mains des Pasteurs, lesquels suivant

---

(1) Nous voyons qu'il en arriva de même, en moins de temps, durant la captivité; quand les Juifs oublièrent la langue hébraïque, & ne parlèrent plus que chaldéen.



leur tradition , étoient tous Juifs avant le temps de Salomon.

Je leur demandai comment les Pasteurs avoient eu une version , puisque nonobstant l'invasion de l'Egypte par Nébuchadnezzar , invasion qui fut le plus long obstacle à leur communication , les Ismaélites Arabes en traversant l'Arabie eurent toujours accès à Jérusalem & en Syrie , & continuèrent à y faire un grand commerce par terre. Alors ils m'avouèrent naïvement qu'il leur étoit impossible de répondre à cela d'une manière satisfaisante , parce que les temps étoient trop reculés , & que la guerre avoit détruit tout ce qui pourroit leur fournir des renseignemens authentiques.

Je leur demandai enfin s'ils avoient jamais eu quelques Mémoires sur leur pays , ou sur l'histoire des autres nations. Et ils me répondirent en hésitant un peu , qu'ils ne pouvoient pas dire s'ils en avoient ou non ; mais que s'ils en avoient eu , ils devoient avoir été détruits dans la guerre de Gragné.

Voilà tout ce que je pus apprendre de ce peuple ; encore me fallut-il beaucoup de pa-

tience & de prudence pour leur faire ces questions , & pour séparer la vérité du mensonge dans leurs réponses , car la plupart d'entr'eux , dès qu'ils peuvent deviner la raison pourquoi on les interroge , disent toujours ce qu'ils croient devoir plaire davantage. C'est même ce qui arrive avec tous les peuples de Barbarie.

Les Falasha nient que le sceptre soit jamais sorti de la maison de Juda, parce qu'ils ont un prince régnant de cette maison. Ils prétendent que la prophétie, concernant la conversion des Gentils, s'accomplira à l'arrivée du Messie, qui n'est pas encore venu, & qu'alors tous les peuples de la terre seront Juifs. Mais je confesse qu'ils ne m'ont point donné une explication claire & précise de cette prophétie, & qu'ils sembloient même ne l'avoir jamais considérée avant. Bien différens de nous en général, ils ne parloient sur ce sujet, ni avec intérêt, ni avec chaleur, & ils ne paroissoient même pas du tout se soucier de s'entretenir de leur religion, quoiqu'ils fussent très-prompts à citer les passages de l'Ecriture quand il y avoit quelque personne qui parloit Amharic avec l'accent barbare dont ils le prononcent. Aussi cette indifférence me fit con-

cevoir que leurs ancêtres n'étoient ni en Palestine, ni présens à ces disputes qui suivirent la mort de Jésus-Christ, & qui ont continué depuis.

Les Falasha soutiennent que le livre d'Enoch est le premier livre de l'écriture qu'ils ont reçu. Ils ne connoissoient point celui de Seth : mais ils placent Job immédiatement après Enoch ; de sorte qu'ils n'ont point une idée vraie du temps où Job a vécu, & ils disent que c'est un peu après le déluge. Ils croient aussi que le livre qui porte le nom de ce prophète est son propre ouvrage.

Plusieurs difficultés se présentent sur le récit des Falasha. Quoiqu'ils disent qu'ils sont venus de Jérusalem du temps de Salomon, & qu'ils sortent des différentes tribus, ils ne parlent tous qu'un seul langage, & ce langage n'est ni l'hébreu ni le Samaritain, qu'aucun d'eux ne peut ni lire ni entendre. La réponse qu'ils font à cette objection n'est nullement satisfaisante par plusieurs raisons très-sensibles.

Ludolf l'homme le plus savant qui ait écrit sur ce sujet, dit qu'il y a apparence que la

bible Ethiopienne, ou du moins le Pentateuque, a été traduit sur la version des Septante; & il en juge par le grand nombre d'hellénismes qu'on y trouve, ainsi que par les noms des oiseaux & des pierres précieuses, & par divers autres passages, qui paroissent être copiés du grec littéralement. Il imagine aussi que la version Abyssinienne est l'ouvrage de Frumentius, qui fut le premier évêque d'Abyssinie, quand cet empire fut converti au christianisme sous Abréha & Atzbéha, 333 ans après Jésus-Christ, ou un peu plus tard.

Quoique j'aie rapporté avec moi tous les livres de l'ancien Testament Abyssinien, je n'ai pas encore eu le temps d'en faire la comparaison & de vérifier ce que dit Ludolf : mais je les ai déposés pour la satisfaction du public dans le *Museum Britannique*, espérant que quelque savant voudra se charger de ce travail. Je dois observer en même-temps, qu'il est bien plus naturel de croire que les grecs en comparant les copies ensemble, effacèrent les mots ou les passages qu'ils trouvèrent différens de la version des Septante, & les rétablirent d'après cette version, parce que cela ne pouvoit point déplaire aux Juifs, qui favoient



bien que tous ceux qui avoient travaillé à la version des Septante, étoient Juifs eux-mêmes.

De plus, comme la copie Abyssinienne de la bible fut traduite suivant l'opinion de M. Ludolf par l'évêque *Fruementius*, plus de trois cent trente ans après Jésus-Christ, & que la version des Septante est faite du temps de Ptolémée Philadelphe, plus de soixante ans avant l'ère chrétienne, il s'ensuit que si les Juifs se servent de la traduction de *Fruementius*, & si elle a été faite sur la version des Septante, ces Juifs devoient avoir été au temps de la conversion de l'Abyssinie, plus de quatre cent ans, sans aucun livre quelconque. Ainsi ils conservoient de mémoire toutes les lois juives qui sont en vigueur parmi eux; & toutes les observances lévitiques, leurs purifications, leurs abstinences, leurs pénitences, leurs sacrifices ont été retenus sans qu'ils les eussent en écrit, pendant le long espace de quatre cent ans.

Cet effort de mémoire n'est peut-être pas absolument impossible : mais il le paroît beaucoup. Nous savons qu'à Jérusalem même, le siège de la loi & du savoir judaïque, l'ido-

l'écriture commençant à faire des progrès durant le court règne de quatre rois seulement, la loi dans cet intervalle fut tellement oubliée & méconnue qu'une copie en étant tombée par hasard entre les mains de Josias, ce prince la lut, & en voyant ce qu'elle contenoit, il fut si frappé de l'oubli qu'on en avoit fait, qu'il craignit aussitôt la destruction de la cité de David & de tout le peuple. J'ajouterai encore que quiconque observe l'obstination, l'opiniâtreté, l'endurcissement qui forme le caractère de ces Juifs, ne pourra pas croire facilement qu'ils aient jamais reçu volontiers *l'ancien Testament* des mains d'un peuple qui s'est déclaré le champion du *nouveau*.

Ils n'ont aucune connoissance du nouveau Testament, si ce n'est par ce qu'ils en ont entendu dire dans la conversation. Ils ne le maudissent pas : mais ils le regardent comme un ouvrage extravagant, où l'on suppose que le Messie est venu ; car ils se font du Messie l'idée d'un prince temporel, d'un prophète, d'un pontife, d'un conquérant.

Il n'est pas vraisemblable que des Juifs eussent voulu, sans une nécessité absolue, rece-

voir la loi & les prophètes de la part d'un chrétien ; au lieu qu'ils pouvoient bien les recevoir d'autres Juifs, qu'ils regardoient comme leurs frères , ainsi que l'étoient les Abyssiniens quand on fit cette traduction. D'ailleurs rien n'auroit pu les empêcher d'adopter une traduction réellement faite par des Juifs, d'après le texte même, telle que la version des Septante étoit alors. Mais j'avoue qu'il s'offre beaucoup de difficultés de toutes parts, & je désespère de les voir résolues, à moins qu'elles ne le soient par une analyse profonde & raisonnée de ce que j'ai recueilli sur le langage des Falasha, & pour cela je requiers avec ardeur le secours des savans. Le livre des cantiques de Salomon contient assez de mots pour pouvoir servir à faire décider la question ; pour qu'on sache enfin d'où viennent les Falasha, & pourquoi ils n'ont point la bible dans leur propre langue, puisqu'une version leur est nécessaire ?

Je crois plutôt que Frumentius a traduit le nouveau Testament, que je ne crois qu'il a traduit la bible ; parce que dans la traduction du nouveau Testament, il put être aidé par les personnes de sa communion qui étoient

en Egypte. C'est même une raison de plus pour me faire penser qu'à son arrivée en Abyssinie, Frumentius trouva la bible traduite en langage & en caractères éthiopiens, parce que le Bagla ou Geez étoit un caractère inconnu, & une langue également inconnue, non-seulement à lui, mais encore à toute l'Abyssinie, excepté la seule province de Tigré; de sorte qu'il n'auroit pas eu plus de peine à apprendre à ces peuples la langue grecque & l'écriture grecque, que de traduire le nouveau Testament en éthiopien en se servant des caractères Geez. Il se seroit épargné beaucoup de temps & de soins; il se seroit servi de toute l'Ecriture-Sainte telle qu'elle étoit reçue dans son église, & la langue grecque & les caractères grecs auroient été aussi faciles en Amhara que le Geez. Ceux même des habitans de la province de Tigré, qui ne favoient point encore lire, auroient appris à lire & à écrire en grec, comme ils pouvoient l'apprendre en leur propre langue.

Je ne fais point s'il a existé une traduction arabe aussi ancienne de la Bible. S'il y en a eu une, les mêmes raisons que je viens d'établir auroient dû la faire préférer, & l'évêque



Frumentius n'auroit eu également besoin que de traduire le nouveau Testament. Mais il en fut tout autrement, quand il trouva la Bible déjà traduite en Geez; & il continua avec raison à faire passer l'Ecriture-Sainte dans cette langue, en se servant des caractères qui lui sont propres, afin que l'Evangile pût remplir sa destination, & servir de témoignage en faveur des Chrétiens contre les Juifs.

## C H A P I T R E VII.

*Livres dont on se sert en Abyssinie. — Enoch. —*

*L'Abyssinie n'est point convertie par les Apôtres.*

*— Conversion du judaïsme au christianisme opérée par Frumentius.*

LES Abyssiniens adoptent l'Ecriture-Sainte comme nous l'adoptons, & ils comptent le même nombre de livres que nous : mais ils les divisent d'une autre manière. C'est, du moins, ce que j'ai vu chez quelques particuliers ; parce que peu d'entr'eux sont assez riches pour acheter tous les livres historiques ou prophétiques de la Bible. L'on en peut dire autant pour ce qui concerne le nouveau Testament. Les copies où il est tout entier sont fort rares. Nulle part, excepté dans les églises, on ne voit que les Evangiles & les Actes des Apôtres ; encore pour qu'un homme possède seulement ces livres, il ne faut point assurément que ce soit un homme de la classe ordinaire.

Plusieurs livres de la Bible sont oubliés des Abyssiniens. De sorte qu'il est tout aussi diffi-

cile de se les procurer, même dans les églises, quand on veut en prendre copie, que quand on veut, parmi nous, consulter des vieux registres ensevelis dans la poussière des greffes.

L'Apocalypse de Saint-Jean est leur lecture favorite. Ils l'intitulent : *La vision de Jean Abou-Kalamfis*; ce qui me semble n'être qu'une corruption d'*Apocalypsis*. Mais en même temps, je puis à peine imaginer que Frumentius, qui étoit Grec d'origine & homme de lettres, ait pu faire une si étrange faute.

L'on ne distingue point dans ce pays-là les livres canoniques des livres apocryphes. Bel & le Dragon sont lus avec la même dévotion que les Actes des Apôtres; & j'en frémis! la plus grande partie des lecteurs en est tout aussi édifiée. C'est avec un esprit de piété & non dans l'intention de semer du ridicule, que je dirai que Saint-George & son Dragon sont devenus, d'après de folles légendes, des objets presque aussi respectables pour eux que les plus grands prophètes de l'ancien Testament & les Apôtres du nouveau.

Les vieux prêtres Abyssiniens lisent avec beaucoup de zèle & de plaisir le cantique de

Salomon. Mais ils ont soin d'en défendre la lecture aux jeunes. Elle est interdite aux diacres, aux laïques & aux femmes. Ils croient que Salomon composa ce cantique en l'honneur de la fille de Pharaon; & ils sont loin d'être de l'avis de quelques-uns de nos docteurs, qui croient que cet ouvrage renferme une allégorie sur le Christ & son église. L'on me demandera peut-être pourquoi j'ai préféré ce livre pour le traduire, voyant la difficulté particulière qu'il y avoit à se le procurer (1)? Mais à cela je répondrai que ce choix ne vint pas de moi, & que je ne fus point informé tout de suite des obstacles que j'avois à éprouver. Le premier livre auquel je pensai fut celui de Ruth, parce qu'il étoit le plus court. Mais ce sujet ne plut point aux scribes & aux prêtres qui devoient traduire pour moi, & ils ne voulurent pas s'en charger. Ils choisirent eux-mêmes le cantique de Salomon, & ils s'engagèrent à le traduire. Je le recommandai bien à deux ou trois jeunes écrivains, qui achevèrent bientôt leur version en se faisant aider par leurs amis. J'avois été obligé de leur

---

(1) On trouvera la version en Geez, qui sont les premiers caractères du monde, dans l'appendix.



procurer une permission expresse, pour qu'ils pussent mettre l'ouvrage dans les divers langages du pays : mais ce fut une permission passagère qui n'éprouva point de difficultés réelles, quoiqu'on voulût en faire d'apparentes.

Un neveu de l'Acab-Saat, Abba (1) Salama (2), jeune homme d'un génie peu commun, demanda l'agrément de son oncle avant de commencer la traduction; mais Abba-Salama lui répondit en faisant allusion à une ancienne loi du pays, que s'il l'entreprendoit, il seroit égorgé de la manière qu'on égorge les moutons; & que cependant si je voulois lui donner de l'argent, il le permettroit. Je n'aurois point fait attention à cela. Mais quelques jeunes gens parlèrent au Ras-Michaël (3), qui devina tout de suite de quoi il s'agissoit, & ayant fait appeler l'écrivain, il lui demanda ce que son

---

(1) *Abba* est un mot syriaque & éthiopien, qui signifie *père*.

(2) J'aurai occasion de parler plus au long de ce prêtre, qui étoit l'ennemi invétéré & dangereux de tous les Européens, & le principal officier ecclésiastique de la maison du roi.

(3) Alors le premier ministre. On aura beaucoup à parler de lui par la suite.

oncle lui avoit proposé. Celui-ci avoua franchement qu'il lui avoit dit que s'il commençoit la traduction, il seroit égorgé comme on égorge les moutons. Quelques jours après Michaël interrogea Abba-Salama sur la vérité de ce fait. Abba-Salama répondit d'une manière affirmative, & parut vouloir persister dans ce qu'il avoit avancé.

« Ainsi donc, dit le ras, en s'adressant au  
 » jeune homme, votre oncle déclare que si  
 » vous traduisez le livre pour Yagoubé, il  
 » vous égorgera comme on égorge un mouton;  
 » & moi je vous jure par Saint-Michaël, que  
 » si vous ne le faites pas, je vous ferai donner  
 » la mort. Considérez maintenant quels risques  
 » vous préférez courir; & revenez dans huit  
 » jours me faire part de votre choix. Mais  
 » avant les huit jours révolus, il m'apporta le  
 » livre, très-satisfait de l'excuse que lui avoit  
 » fourni Michaël pour pouvoir gagner le prix  
 » de la traduction.

Abba-Salama se plaignit de cela une fois que j'étois présent, & le nom de *Franc* fut malicieusement prononcé. Mais le ras lui dit seulement, en lui jetant un regard sévère :

“ Retenez votre langue, Abba. Vous ne savez  
„ pas ce que vous dites. Vous ne savez pas  
„ que vous êtes un fou : mais je le fais, moi ;  
„ & si vous prononcez encore une parole, je  
„ le publierai à toute la terre „.

Après le nouveau Testament, les Abyssi-  
niens placent les Actes des Apôtres, qu'ils  
appellent *Synnodos*, & l'on peut dire qu'autant  
que les lois sont applicables, ces *Synnodos*  
servent de loi écrite dans le pays. Ce livre a  
été traduit de l'arabe en langage geez. Ils ont  
ensuite une liturgie ou livre de prières gé-  
nérales, indépendamment de plusieurs autres  
prières particulières pour les jours de fête,  
sous les noms desquels elles sont désignées.

Le livre qui vient à la suite de celui-là,  
s'appelle *Haimanout-Abou*. Il contient principa-  
lement la collection des ouvrages des pères  
Grecs, traitant & expliquant certaines héré-  
sies ou articles de foi, qui ont été l'objet des  
disputes de l'ancienne église grecque. Les tra-  
ductions des ouvrages de Saint-Athanasie, Saint-  
Basile, Saint-Jean Chrysostôme & Saint-Cyrille,  
sont aussi répandues parmi les Abyssiniens. Il  
est vrai que je n'ai jamais vu les traductions

des deux derniers, & qu'il ne m'est tombé sous la main que quelques fragmens de celle de Saint-Athanase ; mais il n'en est pas moins certain qu'elles existent.

Un autre livre révééré dans ces contrées est le Synaxar, ou la fleur des saints, dans lequel les miracles, la vie & les mensonges de leurs saints sont très-longuement recueillis en quatre monstrueux volumes *in-folio*, remplis d'un bout à l'autre des fables les plus absurdes.

Ils ont un saint contre lequel le diable combattit sous la forme d'un serpent de neuf milles de long. Le saint le jeta du haut d'une montagne & le tua. Un autre saint convertit le diable, qui se fit moine, & vécut quarante ans d'une manière édifiante, faisant pénitence pour avoir tenté le Christ sur la montagne. On ne dit pas ce que le diable devint ensuite.

Un autre saint qui n'avoit jamais mangé ni bu depuis le ventre de sa mère, se rendit à Jérusalem, où il célébroit la messe au saint sépulcre ; & le soir il se retiroit sous la forme d'une cigogne. J'en citerai encore un. C'étoit un saint qui étant malade & ayant l'estomac



fort dérangé, eut envie de manger des perdrix. Il en appela une paire, & aussitôt deux perdrix toutes roties prirent la volée, & vinrent se placer sur son assiette pour être mangées.

Toutes ces histoires sont racontées & affirmées par de fort honnêtes gens ; & elles deviennent une terrible pierre d'achoppement pour les Jésuites, qui voudroient envain prétendre que leurs miracles fussent mieux attestés, ou plus dignes de foi.

Il y a encore d'autres livres d'un plus petit volume & de moindre conséquence. Tel est l'Organon Denghel, ou l'instrument musical de la vierge Marie, composé vers l'an 1440, par Abba-George : ce livre est très-estimé pour la pureté de son langage, quoique l'auteur fût Arménien.

Enfin, le dernier ouvrage de cette bibliothèque éthiopienne est le livre d'Enoch (1). La première fois qu'on entendit parler de ce

---

(1) Vid. Origen. contra Celsum, lib. 5. — Tertull. de Re Idol. cap. 4. = Drus in suo Enoch. = Bangius in celo Orientis exercit. 1. quæst. 5 & 6.

livre, plusieurs savans de l'Europe eurent un grand désir de le voir, croyant que, sans doute, il devoit renfermer beaucoup de secrets & d'histoires inconnues. Là-dessus un imposteur trouvant sous sa main un livre éthiopien, l'intitula : *les Prophéties d'Enoch*, & il écrivit ce titre au commencement de la première page. M. Peyresc (1) n'eut pas plutôt entendu parler de cet ouvrage, qu'il l'acheta fort cher de l'imposteur qui le tenoit en sa possession. Ensuite on le déposa dans la bibliothèque du cardinal Mazarin, où M. Ludolf ayant eu accès, il reconnut que c'étoit un livre gnostique, sur les mystères du ciel & de la terre; mais qui ne contenoit pas un seul mot d'Enoch, ni de ses prophéties. Aussi M. Ludolf est parti de-là pour soutenir qu'il n'existoit point de livre d'Enoch; mais il s'est mépris.

Pour gage public de ma reconnoissance pour toutes les obligations que j'ai à une nation humaine, bienfaisante, savante & polie, & principalement au roi Louis XV, j'ai fait présent à son cabinet d'une partie des choses curieuses que j'ai rapportées des pays lointains,

---

(2) Gassendi in vita Peyresc, lib. 5.

hommage qui a été accueilli avec une honnêteté & une attention dignes d'engager tous les voyageurs dont l'ame est généreuse à suivre mon exemple.

Parmi les ouvrages que j'ai déposés à Paris dans la bibliothèque du roi, se trouve une copie magnifique des prophéties d'Enoch, en grand *in-4°*. Une autre est jointe aux livres de l'écriture que j'ai rapportés en Angleterre; & elle suit immédiatement le livre de Job, suivant l'ordre établi par l'église d'Abyssinie. Il y en a une troisième que j'ai fait remettre à la bibliothèque d'Oxford, par les mains du docteur Douglas, évêque de Carlisle.

La plus ancienne histoire de ce livre est bien connue. L'église la regarda d'abord comme apocryphe; & comme il étoit cité dans l'épître de Jude, la même suspicion tomba sur cette épître. D'après cela le concile de Nicée la rejeta du nombre des livres canoniques : mais le concile de Trente raisonnant mieux, rendit à l'apôtre Jude l'honneur que son épître méritoit.

Nous pouvons observer en passant, que l'allégation que fait Jude d'un ouvrage apocryphe,

ne prouve nullement qu'il croyoit ou qu'il garantissoit la vérité de ce que contenoit cet ouvrage. Mais c'est un argument *à fortiori*, dont Jésus-Christ lui-même fait souvent usage, & qui ne signifie pas plus que celui-ci : Vous, disoit-il aux Juifs, vous déniez certains faits par une suite de vos préjugés, tandis que vous avez recueilli ces faits dans vos propres livres, & que vous les y reconnoissez pour vrais. Cette manière de raisonner est en effet très-bonne & très-concluante : mais elle ne prouve point du tout que ce qu'on cite est vrai. Voilà comment s'exprime Jude : Vous, dit-il, vous ne croyez point la venue du Christ & un dernier Jugement. Cependant votre ancien Enoch, que vous reconnoissez pour le septième homme qui est venu après Adam, vous l'a annoncé clairement & en propres termes depuis longtemps. Et effectivement, la citation est la même, mot pour mot, dans le second chapitre du livre d'Enoch.

Tout ce qu'il y a d'important à dire de plus sur ce livre d'Enoch, c'est que c'est un livre gnostique, contenant l'âge des Emims, des Anakims & des Egregores, qui sont appelés les enfans de Dieu, qui concurent de l'amour



pour les filles des hommes, & qui en eurent des fils qui étoient des géans. Ces géans ne paroissent pas avoir été aussi bienveillans envers les fils & les filles des hommes, que leurs pères l'avoient été : car d'abord ils commencèrent à dévorer tous les animaux terrestres; ensuite ils se jetèrent sur les oiseaux & sur les poissons, qu'ils avalèrent aussi; leur faim n'étant point satisfaite, ils consommèrent tout le grain, toutes les récoltes que les hommes avoient préparées; puis tous les arbres, tous les buissons; & enfin ils tombèrent sur les hommes eux-mêmes pour les manger. Les hommes furent avec eux, tels que nos modernes navigateurs sont avec les sauvages; ils n'eurent point peur de mourir, mais bien d'être mangés après leur mort. A la fin, ils se plaignirent à Dieu de la voracité des injustes géans; & Dieu envoya un déluge qui noya les géans & les hommes.

Telle est la réparation que cet ingénieux auteur a jugé à propos d'attribuer à la Providence, comme une réponse à la première plainte, & en même temps la mieux fondée qui lui ait jamais été adressée par un homme. Je crois que ceci remplit les quatre ou cinq premiers

chapitres. Ce n'est pas un quart de l'ouvrage : mais ma curiosité ne me conduisit pas plus loin. La catastrophe des géans, & l'équité qui avoit accompagné cette catastrophe, m'avoient pleinement satisfait.

Je me rappelle que quand on fut en Angleterre que j'avois donné ce livre à la bibliothèque du roi de France, nos savans compatriotes ne me donnèrent pas le temps d'arriver à Londres, où ils auroient pu tout à loisir parcourir une autre copie de ce livre : mais le docteur Woide partit pour Paris, muni de lettres du secrétaire d'état pour lord Stormont, ambassadeur à la cour de France, dans lesquelles on le prioit d'aider le docteur à se procurer l'examen du présent que j'avois fait à sa majesté Très-Chrétienne. M. Woide obtint facilement ce qu'il demandoit, & une traduction de l'ouvrage fut rapportée à Londres. Mais je ne fais pas pourquoi elle n'a point encore été publiée. J'imagine que la conduite des géans n'a pas plus contenté le docteur Woide que moi.

Je terminerai cette digression par une particularité très-curieuse : le Synaxar que les

catholiques appellent *Flos Sanctorum*, ou la vie & les miracles de leurs saints, rapporte l'histoire de la conversion des Abyssiniens au christianisme en 333, & dit que quand Frumentius & Cédésius furent présentés au roi, qui étoit encore fort jeune, ils le trouvèrent lisant les Pseaumes de David.

Le Synaxar & le livre d'Enoch ne prouvent nullement que les Abyssiniens fussent anciennement Juifs; car ils étoient tous les deux en aussi grande autorité parmi les Payens, qui professoient le sabéisme, la première religion de l'orient & particulièrement celle des *Pasheurs*, que parmi les Juifs. Ces livres d'ailleurs ont continué à être écrits avec le même caractère ou les mêmes lettres qu'ils l'étoient au commencement : ce qui achève de me convaincre qu'il n'y a pas eu d'autre écriture, ni dans ce pays, ni dans le fond de l'Arabie, depuis celle qui a dû naître aux hiéroglyphes.

L'histoire d'Abyssinie commence à présent à être dégagée en partie de cette confusion, qui a presque sans cesse obscurci le peu de faits qu'on a recueillis concernant les nations barbares des premiers temps. D'après l'histoire Abyssinienne,

Abyssinienne, il est évident que Bazen fut le contemporain d'Auguste; qu'il régna seize ans; & que la naissance de Jésus-Christ arriva dans la huitième année du règne de ce prince. De sorte que la huitième année de Bazen fut la première du Christ.

Amha-Yasous, souverain de la province de Shoa, dans laquelle les foibles restes de la race de Salomon s'enfuirent, au moment d'une catastrophe que j'aurai occasion de rapporter; Amha-Yasous me donna la liste suivante des rois qui ont régné dans l'Abyssinie depuis le temps dont nous parlons. Ce fut le même prince qui me procura tous les livres des annales d'Abyssinie, qui m'ont servi pour composer cette histoire. J'en excepte pourtant deux, dont l'un me fut donné par le roi, & l'autre, qui est la chronique d'Axum, par le Ras-Michaël, gouverneur de la province de Tigré.



---

**L I S T E**  
**DES PRINCES DE SOHA.**

---

<b>BAZEN.</b>	<b>ARAAD.</b>
<b>TZENAF SEGUED.</b>	<b>SALADOBA.</b>
<b>GARIMA ASFERI.</b>	<b>ABAMIDA.</b>
<b>SARAADA.</b>	<b>TEZHANA.</b>
<b>TZION.</b>	<b>CALEB, 522.</b>
<b>SARGAL.</b>	<b>GUEBRA MASÇAL.</b>
<b>BAGAMAI.</b>	<b>CONSTANTINE.</b>
<b>JAN SEGUED.</b>	<b>BAZZER.</b>
<b>TZION HEGES.</b>	<b>AZBEHA.</b>
<b>MOAL GENHA.</b>	<b>ARMAHA.</b>
<b>SAÏF ARAAD.</b>	<b>JAN ASFEHA.</b>
<b>AGEDAR.</b>	<b>JAN SEGUED.</b>
<b>ABREHA ou ATZBEHA,</b>	<b>FERE SANAI.</b>
<b>333.</b>	<b>ADERAAZ.</b>
<b>ASFEHA.</b>	<b>AIZOR.</b>
<b>ARHPAD &amp; AMZI.</b>	<b>DEL NAAD, 960 (1).</b>

---

(1) La durée du règne de ces Princes est si longue qu'elle est presque incroyable. Mais comme nous n'avons

Cette liste est conservée dans le monastère de Debra Libanos, en Shoa. Les Abyssiniens n'ont aucun doute sur son exactitude. Mais à moi elle me semble très-douteuse. Si elle étoit vraie, elle feroit remonter cette monarchie à une très-haute antiquité.

Ce qui a répandu beaucoup de confusion sur toutes ces anciennes listes, c'est que les rois y ont toujours deux & quelquefois trois noms. Le premier est leur nom de baptême, le second est un surnom, & le troisième un nouveau nom qu'ils prennent à leur avènement au trône.

Il y a encore une autre source de méprises, c'est que quand il se présente à-la-fois deux noms, dont l'un est le nom d'un roi, & l'autre seulement la dénomination de la qualité d'un roi, ils sont comptés comme deux frères. Par exemple, Atzbéha signifie le Béni ou le Saint; & je soupçonne beaucoup qu'Atzbéha & Abréha, qui sont dits être deux frères, désignent seu-

---

de leur histoire que leurs noms, nous ne pouvons point faire de réforme sur des dates que nous ne connoissons pas.

lement Abraham le Saint ou le Béni ; parce que c'est sous le règne de ce prince que l'Abyssinie fut convertie au Christianisme.

Caleb (1) & Elesbaas furent long-temps pris pour deux princes contemporains ; mais enfin on reconnut en compulsant les anciens auteurs, qu'Elesbaas étoit seulement un surnom , qui signifie bienheureux ou saint , titre dont on avoit décoré Caleb , pour avoir fait une expédition en Arabie contre Phinéas , roi des Juifs , & persécuteur des Chrétiens.

Il y a eu quatre événemens très-intéressans, pendant le règne de ces princes. Nous avons déjà fait mention du plus grand , qui est la naissance du Christ dans la huitième année de Bazen. Le second est la conversion de l'empire au christianisme, sous Abréha & Atzbéha, laquelle , suivant notre manière de compter, eut lieu l'an 333 de l'ère chrétienne. Le troisième, est la guerre de Caleb contre les Juifs ; & le quatrième enfin est le massacre des princes sur la montagne de Damo. Les époques & les circonstances de tous ces événemens sont

---

(1) Caleb & Atsbéha , dont on a fait Elesbaas.

bien connus , & je les rapporterai avec la brièveté qui convient à l'histoire.

C'est par esprit de système plutôt que parce qu'ils étoient convaincus de la vérité de leurs opinions , que quelques auteurs (1) ecclésiastiques nous ont voulu persuader que la conversion de l'Abyssinie arriva au commencement de notre ère , c'est-à-dire , très-peu de temps après le règne de Bazen. D'autres ont prétendu que Saint-Matthias , Saint-Barthélemi , ou quelques autres des Apôtres , après qu'ils eurent reçu la mission d'aller instruire les nations , commencèrent par prêcher la loi du Christ aux Abyssiniens & les convertirent tous. Enfin , l'on dit que c'est l'eunuque , baptisé par Philippe , qui , en retournant auprès de la reine Candace , fut l'Apôtre de cette nation , laquelle l'entendant prêcher , crut aussitôt en Jésus-Christ , & adopta la vérité de l'Evangile. Mais toutes ces opinions peuvent passer pour des rêves indignes d'un examen sérieux ; à moins toutefois qu'elles n'aient été inventées par des motifs particuliers.

---

(1) Surius, Tom. 5, d. 24. — Card. Baronius, Tom. 7, Annal. A. C. 52, n°. 23.



Jusqu'à la mort du Christ, qui vécut plusieurs années après Bazen, très-peu d'hommes furent convertis même en Judée. Rien de ce que nous voyons dans l'Ecriture ne nous induit à croire que les Apôtres se dispersèrent loin les uns des autres, immédiatement après la crucifixion. Nous savons même, au contraire, qu'ils vécurent pendant long-temps en communauté. En outre, il n'y a point apparence que si les Abyssiniens avoient été convertis par quelqu'un des Apôtres, ils eussent demeuré, pendant l'espace de trois cent ans, sans avoir d'évêque, sans que leur église fût gouvernée, bien qu'ils fussent dans le voisinage de plusieurs Etats, dont l'hierarchie étoit déjà formée; sans demander au moins à ces Etats voisins quelques prêtres qui vinssent à leur secours, & qui pussent les informer des motifs qui faisoient assembler les Conciles, & de tous les canons que ces Conciles promulguoient; car de pareils rapports eussent été nécessaires pour conserver l'orthodoxie & l'uniformité de communion entre l'église Abyssinienne & celles qui existoient dans ces premiers trois cent ans de notre ère.

L'on pourroit encore observer que si, du

temps de Saint-Philippe, la religion chrétienne n'avoit pas encore pénétré, ainsi que nous en avons la preuve, jusqu'à la cour de Candace, qui étoit bien plus près de l'Egypte, elle ne devoit sûrement pas s'étendre sitôt dans les contrées lointaines des montagnes d'Abyssinie. Il faut remarquer de plus que si l'Ethiopie, où régna Candace, étoit le même pays que l'Abyssinie, l'histoire de la reine de Saba devoit être rejetée comme un mensonge; puisqu'il y auroit eu une femme assise sur le trône de ce royaume, cinq cent ans après que les femmes en avoient été exclues par une loi fondamentale du pays.

Il est bien reconnu, d'après plusieurs écrivains respectables & exempts de tout esprit de controverse, que cette Candace régna sur les bords du Nil dans l'Atbara, pays plus voisin de l'Egypte. Sa ville capitale fut conquise par un des lieutenans d'Auguste quelques années avant la conversion de l'eunuque. J'aurai souvent occasion dans le cours de cette histoire de faire mention de son royaume & de ses successeurs qui ont existé comme les rois Abyssiniens, long-temps après la conquête des Mahométans. Lorsque je traversai l'Atbara,

ils étoient encore sur le trône; sûrement ils n'en sont pas descendus depuis ce temps-là.

Mais il est un fait certain, qui doit mettre fin à toutes ces discussions, c'est que les Abyssiniens continuèrent à être Payens & Juifs pendant plus de trois cent ans après le temps des Apôtres. Ainsi, au lieu de prendre Bazen le premier roi de la liste que je viens de rapporter, pour le prince sous lequel l'Abyssinie abandonna le Judaïsme pour le Christianisme, comme quelques auteurs l'ont écrit d'après les annales Abyssiniennes, je choisirai les treizièmes, Abréha & Atzbéha; que je crois pourtant n'être qu'un seul prince. Mais, avant d'entrer dans le récit de ce mémorable événement, j'observerai que de Bazen à Abréha, 341 ans s'étant écoulés, & la huitième année de Bazen étant la première du Christ, la conversion sous Abréha & Atzbéha doit s'être opérée l'an 333 de l'ère chrétienne, ou 341 ans après Bazen.

Nous savons certainement que le premier évêque employé à la conversion de l'Abyssinie, fut envoyé d'Alexandrie par Saint-Athanase, qui remplit lui-même le Siège épiscopal de

cette ville dès l'an 326. Ainsi, tout ce qu'on dira pour rapporter la conversion de l'Abyssinie & l'ordination de son évêque à une époque antérieure doit être faux, & cette conversion & cette ordination ont donc eu lieu vers l'année 330, ou un peu plus tard; car Socrates (1), dit que Saint-Athanase lui-même étoit alors nouvellement placé sur le siège d'Alexandrie.

Pour achever de nous débarrasser de tout ce qui pourroit nous arrêter en chemin, je dirai, avant de commencer l'historique de la conversion de l'Abyssinie, pour quelle raison j'ai rapporté que quelques auteurs ecclésiastiques avoient attribué cette conversion aux Apôtres. L'on a trouvé, ou l'on a prétendu avoir trouvé, à Alexandrie le canon d'un Concile, qu'on dit être celui de Nicée; mais ce canon n'avoit jamais été auparavant, ni connu, ni vu dans aucun pays & il n'a jamais paru écrit qu'en arabe. Je puis même assurer, d'après l'inspection que j'en ai fait, que c'est dans un si mauvais arabe, qu'à peine le sens peut en être compris; & si on en faisoit l'in-

---

(1) Ludolf, vol. 2, lib. 3, cap. 2.



interprétation d'après les règles strictes de la grammaire, on n'y comprendroit rien du tout. Cependant ce canon a servi de règle dans tous les Conciles suivans, pour la préséance de l'Abuna d'Ethiopie, & il l'a fait placer immédiatement après le prélat de Seleucie. La vénérable antiquité de ce canon fut considérée & vantée par les Jésuites qui avoient bien leur dessein, comme une découverte d'un prix inestimable pour l'église d'Ethiopie.

Je ne me permettrai plus qu'une seule observation, pour obvier à une difficulté qu'on pourroit rencontrer en lisant ce qui va suivre. L'histoire Abyssinienne raconte clairement & positivement que Frumentius, l'apôtre de l'Abyssinie, vint dans ce royaume, sous le règne d'une femme; ce qui est absolument en contradiction avec ce que nous avons déjà dit, & qui, en même temps, semble favoriser l'histoire de la reine de Candace. Mais à cela je réponds que, quoiqu'il soit bien vrai que toutes les femmes sont exclues du trône d'Abyssinie, il est vrai aussi qu'il y a une autre loi ou coutume, non moins rigoureusement observée que la première, par laquelle la reine, sur la tête de qui le roi a mis la couronne

de son vivant, soit que ce roi fût son époux, son fils ou son parent, devient à la mort du monarque régente du royaume, & tutrice du roi mineur pendant tout le temps qu'elle vit.

Supposons donc qu'une reine soit couronnée par son époux, & que cet époux meure & laisse un fils, tous les frères & les oncles de ce fils sont bannis & envoyés prisonniers dans la montagne; & la reine gouverne le roi & le royaume durant la minorité. De plus, si son fils meurt, & qu'il soit remplacé par un de ses frères mineur comme lui, ou par quelque autre jeune prince, qui n'est point parent de la reine, & qu'on retire peut-être de la montagne, cette princesse conserve la régence. Elle ne la quitte absolument pas que le roi ne soit majeur; elle règle absolument à son gré & suivant sa fantaisie l'éducation & l'entretien du prince; & il ne peut pas y avoir d'autre régente pendant tout le temps de sa vie.

Cette régente est appelée *Iteghé*; & indubitablement le royaume étoit ainsi gouverné au temps dont nous parlons. L'histoire nous apprend que le roi étoit mineur; conséquemment son éducation & toute sa maison étoient, ainsi

que le gouvernement de l'État, entre les mains de *l'Itégé*. Je m'étendrai davantage quand il en sera temps, sur ce qui concerne cette importante place.

Le philosophe Meropius établi à Tyr, mais Grec de naissance & professant la religion grecque, s'étoit embarqué sur la mer Rouge dans un vaisseau allant aux Indes, & amenoit avec lui Frumentius & Œdésius, deux jeunes hommes qu'il avoit résolu de pousser dans le commerce, après leur avoir donné une éducation distinguée. Le vaisseau fut brisé sur un rocher des côtes d'Abyssinie. Meropius périt en se défendant contre les naturels du pays, & les deux jeunes gens furent pris & conduits à Axum, où la cour d'Abyssinie résidoit alors. Quoique dans un âge peu avancé, ils ne tardèrent pas à sentir les avantages de leur éducation. Ils apprirent très-promptement la langue des Abyssiniens; & comme dans ce pays-là on est naturellement disposé à admirer les étrangers, les deux Grecs furent bientôt comme deux prodiges. Œdésius, qui vraisemblablement étoit le moins intelligent des deux, fut nommé maître du garde-meuble & de la maison du roi; place qui depuis a été conf.

amment remplie par un étranger comme lui, & de la même nation. Pour Frumentius, la reine régente le jugea digne d'être chargé de l'éducation du roi, qui étoit en bas-âge; & il se dévoua tout entier à cette princesse.

En instruisant son élève dans les sciences, Frumentius lui inspira beaucoup de vénération & d'amour pour la religion Chrétienne; & ensuite il partit pour aller étudier lui-même cette religion à Alexandrie, où, comme je l'ai déjà dit, il trouva Saint-Athanase, qui venoit d'être élevé à l'épiscopat de cette ville (1).

Frumentius lui raconta brièvement ce qui étoit arrivé en Ethiopie, & lui fit valoir les grandes espérances qu'il y avoit de convertir cet empire, si on y envoyoit des hommes capables de semer l'instruction parmi le peuple. Athanase saisit cette occasion avec tout le zèle d'un homme digne de la place qu'il remplissoit. Il sacra Frumentius évêque d'Axum. A son retour, le nouveau prélat trouva le roi dans les mêmes dispositions qu'il l'avoit laissé.

---

(1) Vide Baron. Tom. 4, pag. 331, & alibi passim.



Ce prince embrassa le christianisme. La plus grande partie de l'Abyssinie suivit son exemple; & l'église d'Ethiopie se maintint dans un esprit d'union & de charité, qui dura jusqu'à la mort de cet évêque. Tandis que les troubles, les hérésies se propageoient dans l'Orient, cette église & celle d'Alexandrie, à qui elle devoit sa naissance, furent les seules qui restèrent pures & exemptes de toute fausse doctrine.

Cependant ce fut peu de temps après la conversion de l'Abyssinie, que l'Arianisme, favorisé par Constance, fit de si grands progrès. Nous en avons une lettre d'Athanase à cet empereur, qui s'étoit adressée à lui pour qu'il déposât Frumentius de son siège, parce qu'il n'avoit point voulu accueillir cette hérésie, ou du moins parce qu'il avoit refusé de l'introduire dans son diocèse.

Il paroît que cette conversion de l'Abyssinie s'effectua paisiblement & sans aucune effusion de sang; & ce qui est encore plus remarquable, c'étoit pour la seconde fois que l'empire changeoit de religion, de la même manière, avec la même facilité & le même ordre. Nul

prêcheur fanatique , nul saint trop emporté , nul insensé ardent à faire des martyrs , ou à le devenir lui-même , ne causa de trouble. Ces deux grands événemens ne coûtèrent pas la moindre goutte de sang à une nation sage , quoique barbare , parce qu'aucune persécution ne fut la suite de la différence de sentiment en fait de religion. Si la guerre a souvent défolé l'Abyssinie , elle n'a eu que des motifs purement temporels.

---

## CHAPITRE VIII.

*Guerre de l'éléphant. — Première apparition de la petite-vérole. — Les Juifs persécutent les Chrétiens en Arabie. — Ils sont vaincus par les Abyssiniens. — Mahomet se déclare l'envoyé de Dieu. — Opinion sur le Koran. — Révolution sous Judith. — Rétablissement des princes de Shoa, de la race de Salomon.*

Sous le règne commun des deux princes, Abréha & Atzbéha, les annales de l'Abyssinie rapportent une expédition qui se fit aux extrémités de l'Arabie heureuse, & que les auteurs Arabes, & Mahomet lui-même dans son Koran, appellent la guerre de l'éléphant. En voici la cause.

Presqu'au milieu de la péninsule d'Arabie il y avoit un temple, pour lequel on conservoit la plus grande vénération, depuis plus de quatorze cent ans. Les Arabes racontent que ce fut-là qu'Adam planta sa tente, lorsqu'il fut chassé du Paradis terrestre. Cependant Eve, je ne sais par quel accident, mourut & fut enterrée sur le rivage de la mer

Rouge

Rouge à Jidda ; & à deux journées de marche à l'orient de cette ville , on montre encore la tombe , couverte d'un tapis de gazon verdoyant , qui a une cinquantaine de pas de long.

Dans le temple de la péninsule , il y avoit une pierre noire sur laquelle , dit-on , Jacob eut ainsi que l'écriture le rapporte la vision des anges qui descendoient & remontoient l'échelle qui touchoit au ciel. L'on raconte aussi , & c'est un peu vraisemblable , que ce temple fut bâti par Sésostris pendant son voyage en Arabie ; & que ce prince y étoit adoré sous le nom d'Osiris , comme il l'étoit alors dans toute l'Egypte.

La dévotion que toutes les nations voisines avoient pour ce temple & pour son idole , fit naturellement naître l'idée de faire de cet endroit un grand entrepôt pour le commerce de l'Inde & de l'Afrique , dont la liberté , comme nous pouvons l'imaginer , avoit été un peu gênée par les établissemens des nations étrangères sur les bords de la mer Rouge. C'est donc pour remédier à cette gêne qu'on choisit ce lieu , situé au centre du pays , &



accessible de tous côtés sans être commandé par aucun. On le nommoit Becca, ce qui signifie la maison. Mais depuis, Mahomet renversant l'idole & dédiant le temple au vrai Dieu, l'appela la Mecque (1), nom sous lequel il a continué jusqu'à ce jour d'être le grand marché où se fait le commerce de l'Inde.

Cependant le roi d'Abyssinie, Abréha, voulant détourner ce commerce, & le rendre plus avantageux à ses états, bâtit une très-grande église dans le pays des Homérites auprès de de l'Océan indien; & afin d'encourager les étrangers à s'y rendre, il y établit avec encore plus d'étendue, tous les privilèges, tous les avantages dont jouissoit le temple payen de la Mecque.

Une tribu particulière d'Arabes, appelés les Béni-Koreish, étoit chargée du soin du Caba, car c'est ainsi qu'on nommoit la tour ronde de la Mecque. Ces Arabes prirent l'alarme; ils craignirent de voir leur temple abandonné, non-seulement par ceux qui avoient coutume de s'y rendre par dévotion, mais

---

(1) Mecca.

aussi par les marchands; & pour prévenir ce malheur, un parti d'entr'eux se rendit pendant la nuit au temple d'Abréha, y entra, brûla tout ce qui pouvoit être consumé, & fouilla le reste avec des excréments humains.

Abréha fut bientôt instruit d'un si infâme sacrilège. Ce prince monta sur un éléphant blanc, & s'étant mis à la tête de ses troupes il résolut pour se venger de détruire le temple de la Mecque. Dans ce dessein, il traversa dans sa longueur le pays-bas, qui s'étend sur le bord de la mer & qu'on nomme Téhama, où il n'éprouva aucune résistance de la part des Arabes, ni ne souffrit aucun mal que par le manque d'eau. Après quoi il marcha droit à la Mecque, ou du moins il crut y marcher.

Abou-Thaleb, qu'on croit le grand-père de Mahomet, étoit alors gardien du Caba. Il eut l'adresse de persuader à ses compatriotes les Béni-Koreish de ne pas faire la moindre résistance, ni d'avoir en aucune manière l'air de vouloir se défendre. Il étoit allé déjà lui-même au-devant d'Abréha, & s'étoit présenté à ce prince. Il y avoit alors à Taïef un autre temple d'Osiris, que les Béni-Koreish regardoient

d'un œil jaloux, parce qu'il étoit en rivalité avec celui de la Mecque; & Abréha fut si bien induit en erreur par les faux avis d'Abou-Thaleb, que croyant que le temple de Taïef étoit celui de la Mecque, il le rasa jusques dans ses fondemens; puis il se disposa à son retour.

Mais il ne tarda point à connoître sa méprise; & sans se repentir d'avoir détruit Taïef, il résolut de détruire aussi la Mecque. Cependant Abou-Thaleb ne s'étoit point éloigné du vainqueur; sa grande hospitalité, l'abondance de provisions qu'il procura à l'armée d'Abréha, lui gagnèrent entièrement l'amitié de ce souverain, qui apprenant bientôt que Thaleb n'étoit point d'une classe inférieure, mais qu'il étoit un prince de la tribu des Béni-Koreish, nobles Arabes, l'obligea de s'asseoir en sa présence, & le retint constamment auprès de lui. Enfin, ne sachant comment le récompenser dignement, Abréha lui demanda de lui faire connoître ce qu'il étoit en son pouvoir de lui accorder qui lui fût le plus agréable, & qu'il le satisferoit aussitôt. Abou-Thaleb profitant de la promesse de l'empereur, le pria de lui fournir un homme qui lui aidât à

retrouver quarante bœufs, que les soldats lui avoient dérobé.

Abréha, qui s'attendoit que la faveur que l'Arabe alloit lui demander étoit d'épargner le temple, & qui dans ce cas avoit résolu de ne pas le refuser, ne put cacher l'étonnement que lui causoit la simplicité d'Abou-Thaleb, & il le lui témoigna même d'une manière qui prouvoit qu'une telle demande l'avoit rabaisé dans son estime. Mais Abou-Thaleb lui dit en souriant & d'un air très-calme. " Si  
 „ le temple qui est devant vous est celui de  
 „ Dieu, comme je le crois, & que Dieu  
 „ veuille qu'il reste debout, vous ne pourrez  
 „ jamais le détruire. Si au contraire ce n'est  
 „ point le temple de Dieu, ou ce qui revient  
 „ au même, s'il a ordonné que vous le détrui-  
 „ siez, je vous aiderai non-seulement à le  
 „ démolir, mais à charrier au loin sur mes  
 „ épaules jusqu'à la dernière pierre. Pour moi  
 „ je ne suis qu'un pasteur, & ma profession  
 „ est de prendre soin des troupeaux. Sur  
 „ quarante bœufs qui m'ont été volés, il y  
 „ en a vingt qui ne sont point à moi, & dès  
 „ demain je serai mis en prison par rapport  
 „ à cela. Ni vous, ni moi, ne pouvons croire



„ que Dieu veuille se mêler de cette affaire;  
„ ainsi je vous demande un soldat qui puisse  
„ trouver le voleur & me faire rendre mes  
„ bœufs, afin qu'on ne me prive pas de ma  
„ liberté. „

Abréha avoit alors fait reposer son armée, & par considération pour son hôte il n'avoit point touché au temple; quand tout-à-coup, dit l'auteur arabe, il parut venir du côté de la mer un troupeau d'oiseaux appelés ababil, ayant la face comme les lions, & portant dans chacune de leurs serres une petite pierre de la grosseur d'un pois, qu'ils laissèrent tomber toutes ensemble sur l'armée d'Abréha; de sorte qu'elle fut entièrement détruite.

L'auteur du manuscrit (1) dont j'ai tiré cette fable, rapportée aussi par plusieurs autres historiens & mentionnée dans l'Alkôran, ne semble pas y croire beaucoup; car il observe qu'il n'y a point d'oiseau qui ait une face de lion; qu'Abou-Thaleb étoit un payen, Mahomet n'étant pas encore venu, que les chrétiens étoient adorateurs du vrai Dieu, le Dieu de

---

(1) Siège de la Mecque, par El-Hameefy.

Mahomet; & qu'ainsi s'il y a eu quelque miracle, c'étoit un miracle du diable, une victoire en faveur du paganisme, & destructive de la foi du vrai Dieu. En concluant, il dit que la petite - vérole & la rougeole parurent pour la première fois en Arabie, & détruisirent presque entièrement l'armée d'Abreha. Mais si des pierres pas plus grosses que des pois, jetées par les ababils, ont tué l'armée entière d'Abreha, on ne voit pas comment cette armée pût mourir ensuite de la petite vérole & de la rougeole.

Cependant tout ce qu'il y a d'intéressant pour nous dans ce fait, c'est que le siège de la Mecque doit être regardé comme l'époque de la première apparition de cette terrible maladie, la petite - vérole, qui commença en l'année 356; & plusieurs circonstances semblent prouver que l'armée abyssinienne en fut la première victime.

Quant à l'église qu'Abreha avoit bâtie près de l'Océan indien, elle demeura libre & à l'abri de toute insulte jusqu'au moment où les mahométans s'emparèrent de l'Arabie heureuse. Alors elle fut entièrement détruite, sous le

califat d'Omar (1). Telle est la manière dont les Abyssiniens & les Arabes racontent la guerre de l'éléphant. J'en ai parlé, parce qu'on la trouve dans les écrivains les plus respectables de ces temps-là.

Mais mon devoir est de mettre mes lecteurs à même de se tenir sur leur garde, & de ne point adopter littéralement tout ce que je rapporte concernant un fait quelconque, quand il n'y a point d'objection suffisante, qui puisse me le faire rejeter en entier.

Abreha régna vingt-sept ans. Il fut converti au christianisme en 333, & mourut en 360. Il semble impossible que dans le court espace de vingt-sept ans toute l'Abyssinie ait pu être convertie au christianisme. La conversion des Abyssiniens est représentée comme ayant été l'ouvrage de fort peu de temps. Mais l'auteur arabe Hameesy, dit que même l'Arabie heureuse étoit remplie d'églises, lors de la guerre de l'Eléphant; ce qui n'est nullement probable. Une chose qui ajoute encore à l'in-vraisemblance de ce fait, est cette partie de l'his-

---

(1) Fetaat-El-Yémen,

toire, où l'on raconte la conversation du père ou du grand-père de Mahomet avec Abréha. Car, en supposant que la guerre a eu lieu en 356, Mahomet étant né en 558, il y auroit entre ces deux époques deux cent deux ans, période trop longue pour la vie de deux hommes. Je crois que cette expédition n'a eu lieu qu'après le règne d'Abréha ( & j'exposerai bientôt la raison qui me fait penser ainsi.

Dès le commencement du commerce de l'Afrique avec la Palestine, le judaïsme fit de grands progrès en Arabie, & après la destruction du temple de Jérusalem par Titus, l'accroissement de la population & des richesses des Juifs les avoit rendus maîtres absolus de plusieurs parties de la péninsule. Dans le Neged jusques auprès de Médine il s'étoit établi de petits princes qui s'appeloient eux-mêmes rois, & qui étant entraînés dans les guerres de la Palestine, devinrent très-formidables aux nations commerçantes & pacifiques de l'Arabie, profondément plongés dans la corruption des Grecs.

Phinéas, prince Juif d'auprès de Médine, ayant vaincu Saint-Aréas gouverneur de Najiram, commença à persécuter les Chré-



tiens avec barbarie, & à leur faire subir des supplices d'un genre nouveau. Il fit remplir de feu plusieurs grandes fosses, dans lesquelles on précipita tous ceux des habitans de Najiram qui refusèrent de renoncer au christianisme. Arétas & quatre-vingt-dix de ses compagnons éprouvèrent ce sort affreux. Cet Arétas est ainsi appelé par les Grecs, mais les Arabes le nomment Aryat, & les Abyssiniens Hawaryat, c'est-à-dire, l'Évangélique.

Mahomet dans son koran parle du tyran Phinéas, & l'appelle le maître des fournaïses ardentes : mais il ne blâme ni n'approuve sa cruauté, se bornant à dire : “ Ceux qu'il a „ fait souffrir déposeront contre lui au jour „ du jugement. „

Justin empereur des Grecs étoit alors occupé à faire la guerre aux Persans ; ainsi, il ne put donner aucun secours aux malheureux Chrétiens qu'on persécutoit en Arabie. Mais en 522, il envoya une ambassade à Caleb ou Elesbaas roi d'Abyssinie, pour le solliciter en faveur des habitans de Najiram Chrétiens de la communion grecque, dont Caleb étoit lui-même. Caleb accéda aux demandes de

l'empereur, & aussitôt il donna ordre à Abréha gouverneur de l'Yémen de marcher au secours d'Arétas fils de celui qui avoit été brûlé. Arétas rassembloit alors des troupes, & se trouvant renforcé par ce secours, le jeune guerrier ne voulut point attendre l'arrivée de l'empereur d'Abyssinie pour venger la mort de son père; mais ayant joint Phinéas, qui faisoit en ce moment traverser un bras de mer à son armée, il le battit complètement, & l'obligea de se jeter lui-même à cheval dans la mer, & de passer à la nage de l'autre côté pour ne pas être pris. L'empereur ne tarda pas à traverser la mer Rouge, accompagné d'une armée puissante. Phinéas s'empressa aussi de rassembler ses troupes dispersées, & les deux concurrens se livrèrent une sanglante bataille, où la fortune de Caleb triompha de nouveau.

Il paroît que cette partie de l'Arabie près de Najiram, qui fut le théâtre de la victoire de Caleb, appartenoit à l'empereur des Grecs, Justin, puisqu'Arétas s'adressa directement à Constantinople pour obtenir des secours, & que ce ne fut qu'à la sollicitation de Justin que Caleb marcha au secours d'Arétas, non comme un souverain, mais comme un ami.

C'étoit aussi de la même manière qu'Abréha gouverneur de l'Yémen avoit d'abord soutenu la même cause, & couru du midi de l'Arabie avec des troupes Abyssiniennes pour combattre les Juifs étrangers, qui de la Palestine étoient venus faire des invasions en Arabie, & qui n'avoient aucune connexion avec les Abyssiniens, Juifs Homérites, originaires du sud de la côte d'Arabie opposée à Saba.

Cependant aucun des royaumes Juifs ne fut détruit, ni par les victoires de Caleb & d'Abréha, ni par les conquêtes des Persans, qui ne tardèrent point à se faire redouter. Ils se maintinrent dans le Néged, qui est au nord de l'Arabie, non-seulement après que Mahomet eut paru, mais jusqu'après l'Hégire, car ce fut la huitième année de cette ère que le juif Hybar fut assiégé dans un château qu'il avoit dans le Néged, & tué par le gendre de Mahomet Ali, qui depuis cette victoire fut appelé Hydar-Ali, c'est-à-dire, Ali le Lion.

Les manuscrits arabes disent positivement qu'Abréha, qui vint au secours du jeune Arétas, étoit gouverneur de l'Arabie heureuse ou l'Yémen; car désormais je n'employerai que



ce dernier nom pour désigner la partie de la péninsule appartenante aux Abyssiniens. Cet Abréha pourroit donc avoir été le prince qui s'entretint avec le père de Mahomet, & qui perdit son armée devant la Mecque. S'il en étoit ainsi, l'origine de la petite-vérole seroit reculée jusques à l'année 522, précisément cent ans avant l'Hégyre; & alors ce que disent les Arabes & les Abyssiniens seroit également vrai.

Les deux officiers qui gouvernoient, l'un l'Yémen & l'autre la côte opposée d'Azab, qui comme je l'ai expliqué plus haut appartenoient à l'Abyssinie, étoient décorés du titre de *Najashi*, titre que prenoit le roi lui-même; & ces deux officiers portoient sur leur tête une couronne d'or. Je suis donc persuadé que c'est-là la raison de cette confusion de noms, que nous rencontrons dans les manuscrits arabes qui parlent de l'Yémen. C'est aussi le fondement de l'histoire trouvée dans quelques manuscrits, qui racontent que Jaffar frère de Mahomet se réfugia auprès du *Najashi*, gouverneur de l'Yémen; qu'il en fut bien traité, & qu'il demeura auprès de lui jusques à ce qu'il joignît son frère dans la campagne d'Hybaréa. Bientôt après sa grande victoire sur le



Béni-Koreish, à la dernière bataille de Béder Hunéin, Mahomet, dit-on, écrivit à ce même Najashi pour le remercier de la manière dont il avoit traité son frère, & en récompense il l'invita à embrasser sa religion; ce qu'on assure que le Najashi fit immédiatement. Tout cela se trouve dans les livres Arabes; & tout cela est vrai, autant qu'on peut le conjecturer d'après les mémoires de ces temps-là, écrits avec partialité par des bigots zélés, dont l'imagination étoit toujours échauffée; car c'est ainsi qu'étoient indubitablement tous ces anciens auteurs Arabes.

La seule erreur se trouve dans l'application de cette histoire au Najashi du roi d'Abyssinie, qui étoit placé bien loin du théâtre de ces actions, sur de hautes & froides montagnes très-défavorables à ces lois, qui dans les plaines & dans les pays chauds ont tenté des hommes voluptueux & lâches, & les ont déterminés à embrasser la religion mahométane.

La plus honteuse prostitution s'introduisit dans l'église grecque, avec une multitude innombrable d'hérésies qui étoient d'abord accueillies comme les vrais principes de la reli-

gion, & qui bientôt après étoient persécutées de la manière la plus cruelle & la plus absurde. Leurs mensonges, leurs légendes, leurs saints, leurs miracles, & surtout la conduite défordonnée des prêtres, les faisoit regarder en Arabie avec non moins de mépris que les Juifs; & s'ils se fussent montrés sous leur vrai point de vue, ils auroient été méprisés bien davantage.

Les inspirations de la nature, qui se faisoient sentir dans le cœur d'un payen honnête, constamment occupé de longs, pénibles, & dangereux voyages, l'exciterent souvent à réfléchir, que c'étoit cette Providence par qui il étoit conduit d'une manière invisible, qui fournissoit à tous ses besoins & le salvoit fréquemment des dangers dans lesquels son ignorance & son imprudence le conduisoient. Exempt de tout système empoisonné & de tout préjugé pervers, il désiroit de connoître son bienfaiteur, & de pouvoir l'adorer avec pureté & simplicité de cœur, sans se livrer à ces folies, à ces momeries avec lesquelles des prêtres ignorans & des moines imbécilles ont déguisé le culte qui lui est dû. Animé par la charité, constant dans ses devoirs envers

ses parens, plein de respect pour ses supérieurs, attentif & bienveillant pour les animaux même; en un mot, conservant dans son cœur les principes de la première religion que Dieu avoit inculqué dans le cœur de Noé; l'Arabe étoit déjà préparé à en embrasser une plus parfaite que ne paroissoit l'être le christianisme défiguré dans ce temps-là par la folie & la superstition.

Mahomet, de la tribu des Béni-Koreish, se chargea, sans qu'on sache à l'instigation de qui, d'être l'apôtre d'une nouvelle religion, prétendant avoir pour unique objet l'adoration du vrai Dieu. Mais remplie en apparence de la morale des Arabes, de cette patience, de cette abnégation de soi-même, supérieure peut-être à ce que l'évangile nous recommande pour être sauvés, sa religion n'étoit au fond qu'une complication de blasphème, de mensonge, d'injustice & de corruption. Mahomet étoit, ainsi que tous les Arabes de sa tribu, profondément ignorant. Il n'y avoit parmi eux qu'un seul homme en état d'écrire; & l'on ne doutoit point que cet homme dût servir de secrétaire à Mahomet: mais, par malheur le prophète ne put pas lire



lire son écriture. L'histoire de l'Ange qui lui apportoit les feuilles du koran est bien connue, & tout le reste de la fable ne l'est pas moins. Les plus sages de ses parens se moquoient de l'impudence qu'il montrait, en prétendant avoir des communications avec des Anges. Cependant lui & ses apôtres ayant gagné quelques-uns des plus vaillans guerriers des Bêni-Koreish, & persévérant toujours également dans leurs projets, ils réussirent à fonder une nouvelle religion dans le temple même de la Mecque, sur les ruines de l'idolâtrie & du sabéisme.

Mahomet n'institua aucune pratique sévère. Les prières fréquentes, les ablutions qu'on recommandoit, étoient agréables & faciles à un peuple sédentaire qui habitoit un climat chaud. La légèreté d'un tel joug le fit donc bientôt préférer par ceux qui étoient rebutés par les longs jeûnes, les pénitences & les pèlerinages; & le poison de la religion fausse, mais commode, dont la source étoit à la Mecque, se répandit bientôt de-là chez toutes les nations commerçantes. L'Inde, l'Ethiopie, l'Afrique & presque toute l'Asie l'embrassèrent soudain; & chaque caravane la rapportoit dans le sein



de ses compatriotes; car ces peuples ne se montroient pas moins jaloux de prêcher & de faire propager leur nouvelle foi, qu'ils n'étoient attachés au commerce. Le temple de la Mecque, l'ancien rendez-vous des marchands de l'Inde, ne fut peut-être jamais plus fréquenté qu'alors, & le double motif des voyages qu'on y faisoit étoit encore comme autrefois le commerce & la religion.

J'observerai ici que les Arabes commencèrent bientôt après à s'adonner à la culture des lettres, & devinrent très-attachés à leur propre langue. Mahomet lui-même en étoit tellement jaloux, qu'il donnoit l'élégance seule de son koran pour un plus grand miracle que la résurrection des morts. Cela n'étoit pourtant point généralement avoué dans ce temps-là. Il y avoit même des écrits qu'on regardoit, sinon comme supérieurs au koran, au moins comme égaux. De nos jours même, j'ai vu en Angleterre par rapport à ce livre un esprit d'enthousiasme, qui n'étoit guères moindre que celui qu'il inspira aux compagnons de Mahomet. Les incrédules modernes, tels que Sale & ses disciples, l'élèvent autant qu'ils peuvent; & ils vont jusques à

dire qu'il a été dicté par l'esprit de Dieu. Excepté seulement le troisième verset du premier chapitre de la Genèse, " & Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut "; ils défient qu'on leur nomme dans toute l'Écriture un passage égal pour la sublimité à plusieurs passages du koran. En suivant sans examen toutes les traditions parvenues jusqu'à nous, ils voudroient persuader une foule d'absurdités qu'aucun homme de bon sens ne peut croire. Ils disent que le koran est composé dans le style le plus pur, le plus chaste, & que la tribu des Béni-Koreish étoit la plus polie, la plus savante & la plus noble de toutes les tribus d'Arabes.

Voici ce que je réponds. Les Béni-Koreish descendent d'Ismaël fils d'Agar, & ils furent dès leur origine, suivant leur propre témoignage (1), en partie établis à la Mecque, & en partie vivant de racines sur le rivage de la mer. D'où vient donc alors ce grand savoir & cette supériorité de noblesse? Trouvèrent-ils leur science dans le désert, ou dans le temple de la Mecque? Les brigands la tirè-

---

(1) El-Hameefy.

rent-ils de la mer? Soïouthi, l'un des écrivains les plus renommés pour la connoissance de la langue arabe, a trouvé dans le koran plusieurs centaines de mots abyssiniens, indiens, persans, ethiopiens, syriaques, hébreux, chaldéens, dont il fait remarquer la racine, & qu'il restitue aux nations à qui ils appartiennent. Certes cela ne pouvoit pas être autrement. Les caravanes qui venoient continuellement faire le commerce à la Mecque, devoient nécessairement changer la langue du pays; en y introduisant une foule de nouvelles locutions & de mots nouveaux, pour suppléer à la pénurie originale. Quelqu'un pourra-t-il donc me persuader qu'un livre sera un modèle de correction, de pureté, d'élégance en anglois lorsqu'on y trouvera un millier de mots gallois, irlandois, françois, espagnols, malabares, mexicains & lapons? Que devroit-on penser d'un tel mélange? Pourroit-on nous le recommander comme un exemple de la manière d'écrire purement?

Ce que je dis du koran peut être généralement appliqué à la langue arabe. Quand on l'appelle une langue abondante, & que les professeurs vous disent sagement qu'il y a



fix cent mots pour exprimer une épée, deux cent pour exprimer du miel, & trois cent pour signifier un lion; je dois encore observer que ce n'est point-là ce qui caractérise une langue abondante, mais une confusion de langues. Car ces mots, au lieu d'être des noms distincts, ne sont que des épithètes différentes. Par exemple, un lion peut être appelé un jeune lion, un lion blanc, un petit lion, un gros lion; je le désignerai encore par le titre de cruel, d'ennemi de l'homme, d'habitant du désert, de roi des animaux, de celui qui cherche le sang. Il en est de même en arabe; & cependant on dit que tous ces mots sont les noms du lion. Prenons encore une épée pour exemple. L'instrument tranchant, l'instrument qui divise, l'amie de l'homme, la maîtresse des villes, l'arme qui fait les veuves, l'arme longue, l'arme à la pointe acérée : tout cela peut se dire en anglois comme en arabe.

Les Arabes sont un peuple vivant dans un pays, dont la plus grande partie est un désert. Ils habitent sous des tentes; leur principale occupation est d'élever & de soigner du bétail; & ils se marient toujours dans leur propre famille. Ainsi, l'on voit que la langue d'un tel



peuple doit être fort pauvre par elle même; d'autant que la nature de leur climat ne leur offre aucune variété d'images. Aussi furent-ils toujours de très-mauvais poètes, comme leurs ouvrages le prouvent. Mais si, contre la règle générale, le langage de l'Arabie déserte est devenu un langage très-abondant, ce ne peut avoir été qu'à cause du mélange des diverses nations qui venoient trafiquer à la Mecque. En même temps, le langage devoit être très-corrompu, là où il y avoit le plus grand concours d'étrangers; & il l'étoit en effet, parmi les Béni-Koreish du Caba.

Lorsque j'entends ensuite des gens qui louent la pureté du style du koran, cela me rappelle le vieillard de la comédie, qui vante son neveu parce qu'il fait lire le grec; & qui, dès qu'on lui demande s'il entend le grec que son neveu lit, répond que non, qu'il n'en comprend pas un mot, mais que la prononciation lui en plaît beaucoup.

Les guerres qui ensanglantèrent l'Arabie, d'abord quand les Grecs & les Persans combattirent, & ensuite lorsque Mahomet voulut établir sa nouvelle religion, nuisit beaucoup

au commerce de la Mecque, où les nations venoient auparavant se rendre par un accord universel. Les caravanes qui osèrent se hasarder pendant les temps de trouble, furent surprises sur leur route, tantôt par un parti, tantôt par l'autre. Aussi les marchands & le commerce s'éloignèrent bientôt de la Mecque, & allèrent s'établir au sud du golfe d'Arabie, dans les mêmes lieux où s'étoient tenus anciennement les marchés, & où s'étoient donnés les premiers rendez-vous des commerçans du monde. Azab ou Saba fut rebâtie. L'on releva également les murs de Raheeta, de Zeyla, de Tajoura, de Soomaal, sur la côte de la mer Rouge, & d'un grand nombre d'autres villes sur le rivage de l'Océan Indien.

Les conquêtes des pays que les Abyssiniens possédoient en Arabie, forcèrent tous ceux de cette nation qui s'y trouvoient à se réfugier sur la côte d'Afrique, dans de petits territoires, qui, par ce moyen obtinrent bientôt de la considération. Adel, Mara, Hadéa, Aussa, Wypo, Tarshish, & plusieurs autres provinces prirent le nom de royaumes, & acquirent une puissance & des richesses supé-

rieures à celles de beaucoup de royaumes plus anciens qu'eux.

Le Najashi, gouverneur de l'Yémen, embrassa la religion de Mahomet, & se retira sur la côte africaine du golfe d'Arabie. Son gouvernement ayant été dès long-temps ébranlé par les guerres des Arabes, fut enfin totalement détruit. Mais dans le royaume d'Adel, le commerce des Indes prit une vigueur qui rappeloit les premiers temps de sa prospérité.

Sans relever chaque objection, sans m'amuser à y répondre, & à entrer dans des discussions trop polémiques, pour un ouvrage du genre de celui-ci, je crois avoir fait disparaître le plus grand nombre des difficultés, qui ont pendant long-temps embrouillé cette partie de l'histoire du monde. Il en reste cependant encore une, qui se trouve dans les historiens Arabes; c'est que le Najashi qui se soumit à la loi mahométane, étoit incontestablement de la famille royale d'Abyssinie. Mais j'observerai que ce Najashi pouvoit être certainement tel qu'on le dit, & qu'il étoit sans doute noble, suivant le sens qu'on attache à ce mot dans ce pays-là, où il n'y a d'autre noblesse que la



parenté du roi, & où personne ne peut être regardé comme parent du roi, par la ligne masculine. Mais les sœurs & les filles des princes, qui sont bannis dans la montagne, sont maîtresses de se marier à leur fantaisie; & tous les enfans qui proviennent de ces mariages sont réputés nobles, comme étant alliés du roi. L'on peut donc assurer avec certitude, que le gouverneur de l'Yémen que Mahomet convertit, étoit, ainsi que sa postérité, allié par les femmes aux rois Abyssiens. Mais prétendre qu'aucun descendant mâle de cette famille se soit fait musulman, c'est avancer un fait sans aucun fondement & sans aucune probabilité.

Le calife Omar, après avoir conquis l'Égypte, détruisit la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Mais ses successeurs pensèrent autrement que lui sur les sciences profanes. Les livres grecs de toute espèce, & principalement ceux qui avoient rapport à la géométrie, à l'astronomie, & à la médecine, furent recherchés de tous côtés & traduits en arabe. Les lettres encouragées refleurirent; le commerce marchant d'un même pas, s'étendit avec les sciences. La géographie & l'astronomie furent par-



tout étudiées avec soin, & on les appliqua utilement aux grands voyages qu'on entreprit.

Les Juifs, qui dans tous les temps ont servi les Arabes, se plièrent beaucoup à leur goût pour les sciences. Ce peuple s'étoit alors excessivement accru. La rapidité des conquêtes des Mahométans en Arabie & en Egypte, où leur secte avoit fait de grands progrès, fut cause que les Juifs devinrent encore plus puissans en Abyssinie. Cet empire recevoit alors de l'Egypte l'arianisme, & toutes les autres hérésies qui désolèrent l'église grecque. Les liens du christianisme étoient rompus; & le peuple en général sembloit plus porté à accueillir une religion nouvelle qu'à se conformer aux règles de la sienne propre, quand ces règles se trouvoient différentes de celles qu'inventoient sans cesse le caprice & le délire du bigotisme. Par une suite de ces désordres, la métropole de l'Egypte fut détruite & abandonnée aux Sarasins; & les Abyssiniens se monroient tellement disposés à ressembler à leurs frères les Cophtes, qu'une révolution en faveur du judaïsme parut alors aussi aisée dans ce pays, qu'elle l'avoit été en Egypte en faveur de la nouvelle religion de Mahomet.

Une famille juive avoit toujours conservé une souveraineté indépendante dans la montagne de Samen, & la résidence royale étoit établie sur un rocher pointu, appelé le roc juif. Plusieurs autres montagnes inaccessibles servoient de forteresses naturelles à cette nation, devenue très-nombreuse par les fréquens renforts qu'elle avoit reçus de la Palestine & de l'Arabie, d'où les Juifs avoient été chassés.

Gédéon & Judith occupoient alors le trône des Juifs. Leur fille Judith, qu'on nomme en Amhara *Esther*, & quelquefois *Saat* (1), c'est-à-dire, *le feu*, étoit une femme d'une rare beauté, & remplie de talens pour l'intrigue. Elle avoit été mariée au gouverneur du petit district de Bugna, dans le voisinage de Lasta, deux pays également infectés de judaïsme.

Cette Judith s'étoit fait un parti si puissant, qu'elle résolut de détruire de fond en comble le christianisme, & avec lui la lignée des descendans de Salomon, qui régnoit sur l'empire d'Abyssinie. Les enfans de la famille royale étoient en ce temps-là confinés, d'après l'an-

---

(1) Elle est aussi appelée par Victor, *Tredda Gabez*.

cienne loi dont j'ai déjà parlé, sur la montagne presque inaccessible de Damo, dans la province de Tigré. Le court règne & la mort imprévue du dernier roi, Aïzor, la désolation qu'une maladie contagieuse avoit répandue dans la cour & dans la capitale de l'empire, la foiblesse de Del-Naad, enfant destiné à succéder à Aïzor, tout persuada Judith qu'il étoit temps de placer sa famille sur le trône, & de rétablir la religion Judaïque en exterminant la race de Salomon. En conséquence, elle alla surprendre la montagne de Damo, & elle fit égorger tous les princes qui y étoient, dit-on, au nombre de quatre cent.

Au premier bruit qui se répandit d'une si sanglante catastrophe, quelques nobles d'Amhara conduisirent le roi enfant, Del-Naad, devenu le seul rejeton de sa race, dans la puissante & fidelle province de Shoa; & par ce moyen, la famille royale fut conservée.

Cependant Judith s'empara du trône, malgré la loi établie par la reine de Saba; & par cette première interruption de la succession des descendants de Salomon, cette princesse, qui auroit dû recevoir un autre prix des moyens



horribles dont elle s'étoit servie pour usurper la couronne, non-seulement en jouit elle-même pendant un règne de quarante ans, mais elle la transmit à cinq de ses descendans, dont les noms barbares annoncent qu'ils sortent originellement du pays de Lasta. Voici ces noms.

TOTADEM. JAM SHUM. GARIMA SHUM.  
HARBAI. MARARI.

Les auteurs Abyssiniens, ainsi que les Européens, ont étrangement différé sur la durée de ces règnes. La seule chose sur laquelle les Abyssiniens s'accordent, c'est que toute cette dynastie ne fut qu'une scène de violence, de meurtre, & d'oppression.

Judith & ses descendans furent remplacés par une famille noble de Lasta, qui leur étoit alliée. L'histoire de cette seconde révolution & des causes qui la précédèrent, est ignorée dans le pays même où elle se passa. C'est donc en vain qu'on voudroit la chercher ailleurs. Tout ce que nous savons, c'est qu'alors la cour retourna de nouveau au christianisme; & que ces nouveaux rois furent aussi différens des premiers par leurs mœurs que par leur religion. Usurpateurs comme les autres, ils



ont eu la gloire de laisser des noms chéris & respectés. Ces noms sont,

TECLA HEIMANOUT. KEDUS HARBE. ITI-  
BAREK. LALIBALA. IMERANHA CHRISTOS.  
NAACUETO LAAB.

Ces princes n'étant point de la lignée de Salomon, on n'a inféré dans les annales d'Abyssinie rien de ce qui les concerne, excepté la vie de Lalibala, qui passe pour un saint, & qui vécut vers la fin du douzième siècle, ou au commencement du treizième. Toute la période de cette usurpation, en comptant le long règne de Judith, ne comprend guères plus de trois cent ans, pendant la durée desquels onze princes sont montés sur le trône de Salomon. Ainsi, en supposant que Judith soit morte dans la dernière année du dixième siècle, chacun de ces princes par un partage égal seroit censé avoir régné vingt-quatre ans, ce qui est excessif. Tout ce temps-là est enveloppé de ténèbres. Nous pourrions bien former des conjectures : mais, puisque nous ne sommes pas en état d'en faire davantage, il est inutile de ne faire que cela.

J'ai suivi les histoires & les traditions qui

sont regardées comme les plus authentiques dans le pays, & quoique je puisse différer de ce qu'ont écrit quelques auteurs Européens, cela ne m'a point arrêté, parce que je fais qu'aucun de ces auteurs n'a pu puiser dans d'autres sources que celles où j'ai puisé moi-même, & que la dissemblance qui peut se trouver entre nos récits, doit être le fruit d'une imagination vague ou de suppositions hasardées.

Vers l'an 1200, tandis que Lalibala régnoit en Abyssinie, les Chrétiens furent violemment persécutés en Egypte. Les Sarrasins avoient alors achevé la conquête de ce royaume; & les maçons & les tailleurs de pierre furent plus vivement poursuivis que les autres, parce que les Arabes regardoient leur métier comme la plus grande des abominations. Lalibala offrant un asyle dans ses états à tous ceux qui se déroboient à la persécution, en recueillit un grand nombre. Ayant devant lui les restes des anciens ouvrages des Troglodites, il fit faire plusieurs églises, qu'on creusa dans le roc solide de la province de Lasta, sa patrie, où elles sont demeurées entières jusqu'à présent, comme elles y demeureront vraisemblablement jusqu'à la dernière postérité. Elles sont remplies de

grandes colonnes qu'on a taillées dans la masse du roc, ainsi que chaque espèce d'ornemens, tels qu'on auroit pu les exécuter dans des édifices construits avec des pierres taillées séparément.

Ce prince entreprit de réaliser la prétention favorite qu'ont les Abyssiniens de pouvoir changer le cours du Nil. Il vouloit, par ce moyen, faire cesser la cause de la fertilité de l'Egypte, possédée par les ennemis de sa religion. Nous devons croire que, s'il eût été au pouvoir de l'homme de réaliser ce projet, il ne pouvoit tomber en de meilleures mains que celles à qui Lalibala en confia l'exécution. C'étoit un peuple écarté de son pays natal par ces Sarrafins, qui recueilloient les fruits que produisoit la fécondité du fleuve, à la place de ce peuple même qu'ils avoient forcé d'aller au loin chercher d'autres demeures.

Cependant Lalibala, en voulant détourner le cours du Nil, ne conçut point la folle idée de le faire sortir de son canal; entreprise dont la possibilité a si long-temps & si mal-à-propos occupé les esprits. Il avoit seulement le dessein d'affamer l'Egypte; & comme la fertilité de ce pays



pays n'est point dûe au cours ordinaire du Nil, mais à ses débordemens, produits par les pluies du Tropique; il avoit, dit-on, trouvé & calculé d'après une inspection très-attentive que, dans les hautes parties des montagnes où il coule plusieurs rivières, ces rivières pouvoient être interceptées par le moyen des mines, & rejetées du côté du sud au lieu de tomber dans le Nil, qu'elles grossissent considérablement en se précipitant vers le nord. De cette manière il crut être capable d'empêcher le fleuve de croître au point de jamais inonder & fertiliser l'Egypte; & il étoit si sûr du succès de son projet, à ce que m'ont assuré les habitans de ces contrées, que détournant le cours de deux grandes rivières, il les porta du côté de l'Océan Indien, où depuis elles ont continué à couler. Il avoit de plus commencé un nivellement vers le lac Zawaïa, où plusieurs rivières se versent au commencement des pluies, & il auroit effectivement par-là détourné le cours de toutes ces rivières; ce qui n'eût pu que diminuer considérablement le courant qui est au-dessous.

La mort, ennemie constante de ces travaux herculéens, la mort interposa son pouvoir, &



mit un terme aux entreprises de Lalibala. Tous ces ouvrages ont été faits dans le pays de Shoa; & Amha-Yafous, prince de Shoa, jeune homme plein d'esprit, avec lequel j'ai vécu plusieurs mois à Gondar dans la plus grande intimité, m'assura qu'on les voyoit encore, & qu'ils étoient faits de manière à ne pas se méprendre sur leur usage. Il m'ajouta qu'il les avoit lui-même souvent visités, & qu'il étoit convaincu que l'entreprise auroit complètement réussi, conduite par celui qui l'avoit conçue & dans les circonstances où les choses étoient alors. Amha-Yafous me dit aussi que, dans les annales de Shoa, il étoit dit que Lalibala ne fut point arrêté dans son travail par la mort; mais que les moines lui avoient persuadé, que si une grande quantité d'eau étoit portée dans les royaumes arides d'Hadéa, de Mara, & d'Adel, qui croissoient chaque jour en population, & qui déjà étoient aussi puissans que l'Abyssinie elle-même, ces royaumes stériles deviendroient le jardin du monde; qu'aux premières apparences de la diminution du Nil, un si grand nombre de Sarrafins abandonneroit l'Egypte & viendroit s'établir dans ce pays, que non-seulement ils l'affranchiroient de sa domination, mais qu'ils seroient assez

forts pour envahir l'empire entier d'Abyssinie. D'après ces conseils, continua Amha-Yafous, Lalibala renonça à son premier plan, qui étoit d'affamer l'Égypte; & il en exécuta un second, en employant ses ouvriers à creuser des églises souterraines; travail inutile, sans doute, mais mieux assorti que l'autre au génie des hommes ordinaires.

Don Roderic de Lima, ambassadeur du roi de Portugal, vit en 1522 les restes de ces grands ouvrages, & il voyagea dedans pendant plusieurs jours, ainsi que nous l'apprend Alvarez (1), chapelain & historien de cette ambassade, dont je parlerai par la suite.

Lalibala se distingua à la fois & comme orateur & comme poète. L'ancienne fable d'un essaim d'abeilles posées sur ses lèvres, tandis qu'il étoit au berceau, a été renouvelée pour prouver la douceur de son élocution.

A Lalibala succéda Iméranha-Christos, qui n'a rien de remarquable que d'être le fils d'un père tel que Lalibala, & le père d'un fils tel

---

(1) Alvarez, relation de l'ambassade de don Roderic de Lima.

que Naacueto-Laab, l'un & l'autre fameux par des faits vraiment extraordinaires, quoique d'un genre bien différent. Ceux de Lalibala consistent dans d'immenses entreprises de mécanique. Ceux de Naacueto-Laab sont l'ouvrage de l'âme & bien plus difficiles à exécuter; c'est une victoire à remporter sur l'ambition; c'est enfin l'abdication volontaire d'une couronne à laquelle il avoit succédé, sans qu'on pût lui en faire un crime.

Tecla-Haimanout, moine né dans l'Abyssinie, élevé à la dignité d'abuna, fonda le fameux monastère de Débras-Libanos dans la province de Shoa. C'étoit un homme célèbre à la fois par la sainteté de ses mœurs, par l'étendue de son esprit & par son amour pour sa patrie. Profitant du grand crédit qu'il avoit acquis sur le roi Naacueto-Laab, il lui persuada de résigner par délicatesse de conscience, une couronne qui, bien qu'on pût dire qu'il l'avoit reçue de son père, restoit toujours souillée d'un crime originaire d'usurpation.

Les descendants de Salomon n'avoient pas cessé de se perpétuer depuis Del-Naad qui, comme nous l'avons vu, avoit été dérobé au



massacre de la montagne de Damo. Contens de posséder la fidelle province de Shoa, ces princes y maintinrent leur résidence, sans tenter une seule fois, à ce qu'il paroît par leurs annales, de remonter sur le trône qui leur appartenoit.

## RACE DE SALOMON

*Bannie, & régnaient en Soha.*

DEL NAAD.	ASFEHA.
MAHABER WEDEM.	JACOB.
IGBA SION.	BAHAR SEGUED.
TZENAF ARAAD.	ADAMAS SEGUED.
NAGASH ZARÉ.	ICON AMLAC.

Tout porte à croire que Naacueto-Laab, de la maison de Zagué, étoit un prince juste & pacifique.

Par la médiation de l'abuna Tecla-Haimanout, il y eut un traité conclu entre Naacueto-Laab & Icon-Amlac, traité qui renfermoit quatre articles fort extraordinaires.

Le premier portoit que Naacueto-Laab, prince de la maison de Zagué, résigneroit incontinent le trône d'Abyssinie à Icon-Amlac.



prince de la lignée de Salomon, régnant alors en Shoa.

Le second, qu'une partie du pays de Lasta feroit donnée à Naacueto-Laab & à ses héritiers, en toute propriété, & d'une manière irrévocable; qu'il conserveroit comme marques de souveraineté, deux tymbales ou nagaréets; que les pointes des lances de ses gardes, les globes qui surmontoient son fen-deck, c'est-à-dire, l'esponçon auquel étoit attaché son drapeau, feroient d'argent; que le siège sur lequel il s'asseoieroit feroit d'or, & auroit la même forme que ceux des rois d'Abyssinie; que lui & tous ses descendants feroient affranchis de tous hommages, services, taxes & contributions publiques; & qu'ils resteroient décorés du titre de rois de Zagué, ou rois de Lasta.

Le troisième article disoit, qu'un tiers du royaume feroit cédé en propriété absolue à l'abuna lui-même, pour l'entretien de son état, du clergé, des couvens & des églises d'Abyssinie; & ceci est devenu depuis, dans l'histoire Abyssinienne, une époque ou une ère, appelée l'ère du partage.

Le quatrième & dernier article portoit : qu'aucun Abyssinien ne pourroit désormais être élu abuna, quand bien même il seroit sacré & envoyé du Caire.

En vertu de ce traité, conclu & juré solennellement, Icon - Amlac prit possession de son trône, & Naacueté - Laab, & l'abuna, furent également mis en possession de ce qui leur étoit accordé.

L'article du traité qui sembloit le plus sujet à être enfreint, étoit celui qui élevoit un royaume dans un royaume. Cependant, un des faits les plus remarquables dans les annales d'Abyssinie, c'est que la convention entre Icon - Amlac & la maison de Zagué fut rigoureusement observée pendant près de cinq cent ans; car elle est de l'année 1300, & elle n'a été rompue qu'à la mort du prince Zaguéan, que le traître Allo - Fafil massacra, dans la guerre malheureuse de Bégemder, sous le règne de Joas, en 1768, l'année avant mon arrivée en Abyssinie.

Il n'y avoit point non plus eu depuis cette époque d'abuna né en Abyssinie.

Quant au don exorbitant d'un tiers du royaume, accordé à l'abuna, il a été en grande partie diminué sous différens prétextes de torts faux ou réels. La première considérable lui fut portée sous le règne du roi Théodore qui, bien loin de perdre par cette infraction l'amour de son peuple, a toujours été considéré comme le modèle des souverains.

*Fin du troisième Volume.*

5 AP 66



---

# T A B L E D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le troisieme Volume.

## L I V R E P R E M I E R.

CHAPITRE VII. *Départ de Lohéia pour Masuah.*

— *Vue d'un volcan.* — *Relâche à Dahalac.*

— *Importunités d'un Revenant.* — *Arrivée à Masuah.* . . . . . page 5

## L I V R E S E C O N D.

*Histoire des premiers temps du commerce de l'Inde & de l'Afrique.* — *Du premier peuple qui habita l'Abyssinie & Atbara.* — *Conjectures sur l'origine de la langue de ces pays.* . . . . . 69

CHAPITRE PREMIER. *Du commerce de l'Inde dans les premiers siècles.* — *Établissement de l'Ethiopie.* — *Troglodites.* — *Edification des premières villes.* . . . . . 69

CHAP. II. *Premier établissement de Saba & du sud de l'Afrique.* — *Pasteurs. Leurs occupations particulières & leur situation.* — *L'Abyssinie est occupée par sept nations étrangères.* — *Exemples de leurs divers langages.* — *Conjectures sur ces nations.* . . . . . 93

CHAP. III. *Origine des caractères ou lettres.* — *L'Ethiopien est le premier langage.* — *De quelle manière & pour quel dessein les lettres hébraïques furent formées.* . . . . . 143



CHAP. IV. Observations sur les vents alisés & sur les moussons. — De la manière dont on se servoit de ces vents pour le voyage d'Ophir & de Tarshish. . . . . page 167

CHAP. V. Etat chancelant du commerce de l'Inde. — Les expéditions militaires des Perses lui nuisent. — Il reprend sa vigueur sous les Ptolémées. — Il tombe en décadence sous l'empire des Romains. . . . . 200

CHAP. VI. Du voyage de la reine de Saba à Jérusalem. — Tradition abyssinienne concernant cette reine. — Du fondateur de l'empire d'Abyssinie. — L'Abyssinie embrasse la religion juive. — L'hierarchie judaïque se conserve encore parmi les Falasha. — Conjectures sur la version de la Bible qu'a cette nation. . . . . 230

CHAP. VII. Livres dont on se sert en Abyssinie. — Enock. — L'Abyssinie n'est point convertie par les Apôtres. — Conversion du Judaïsme au Christianisme, opérée par Frumentius. . . . . 273

CHAP. VIII. Guerre de l'éléphant. — Première apparition de la petite-vérole. — Les Juifs persécutent les Chrétiens en Arabie. — Ils sont vaincus par les Abyssiniens. — Mahomet se déclare l'Envoyé de Dieu. — Opinion sur le Koran. — Révolution sous Judith. — Rétablissement des princes de Shoa, de la race de Salomon, . . . . . 340

Fin de la Table.

5 AP 66